LA REVUE DE PARIS

MARS

MARCEL PELLENC	Le Déficit du Secteur nationalisé
ROBERT MERLE.....	Maturin ou le Roman noir
LOUISE de VILMORIN	Chansons de Migraine
PHILIPPE JULLIAN	La Reine de Mayfair
PIERRE du COLOMBIER..	Itinéraires du Baroque
ALBRECHT GOES.....	La Flamme du Sacrifice (fin)
PIERRE-HENRI SIMON ...	Le Héros de Roman
PIERRE BOULLE	L'Affût au Canard
Ed. GISCARD d'ESTAING	Le Marché Commun
S.M. SKAIFE	La Cité des Termites
DENISE BOURDET.....	Images de Paris
THIERRY MAULNIER.....	« Patate » et Jules César
PIERRE AUDIAT	Jeanne la Folle

Le Mois à Paris par CLAUDE ROGER-MARX, JEAN MISTLER, GEORGES PILLEMENT, JEAN FAYARD, SERGE VEBER, LOUIS KŒLTZ, PIERRE-HENRI SIMON, MARCEL SCHNEIDER, MARCEL THIEBAUT, MARCEL GABILLY

LA LIVRAISON : 190 FRS

1957 - 64e ANNÉE

SOMMAIRE

		Pages.
MARCEL PELLENC	Le Déficit du Secteur nationalisé	3
ROBERT MERLE	Maturin ou le Roman noir	20
LOUISE DE VILMORIN	Poèmes	26
PHILIPPE JULLIAN	La Reine de Mayfair	32
PIERRE DU COLOMBIER	Itinéraires du Baroque	58
ALBRECHT GOES	La Flamme du Sacrifice (fin)	74
PIERRE-HENRI SIMON	Défense du Héros de Roman	90
PIERRE BOULLE	Chasses	95
ED. GISCARD D'ESTAING	Le Marché commun	105
S.-M. SKAIFE	La Cité des Termites	114
DENISE BOURDET	Images de Paris	127
THIERRY MAULNIER	Le Théâtre	136
PIERRE AUDIAT	Les Livres d'Histoire	140
Le Mois à Paris	151	Chronique bibliographique	169

DIRECTEUR : MARCEL THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS *publiera prochainement*

FONTENELLE
par **André MAUROIS**
de l'Académie Française

LE COSAQUE
par **LA VARENDE**

QUE FERA L'ALLEMAGNE DEMAIN?
par **ROBERT D'HARCOURT**
de l'Académie Française

TARIFS DES ABONNEMENTS

France : Un an (12 numéros)	Fr.	1.900	**Étranger :** Un an (12 numéros)	Fr.	2.300
— : Six mois (6 numéros)		950	— : Six mois (6 numéros)		1.150

ABONNEMENTS D'UN AN PAYÉS EN MONNAIES ÉTRANGÈRES

U.S.A.	$	7	**Belgique :** En cas de paiement au C. ch. postaux nº 3.509-64 à Bruxelles.	Fr.B.	328
Canada	$ canadiens	7,30	En cas de paiement par chèque bancaire	Fr.B.	340
Suisse : En cas de paiement au C. ch. postaux nº 1.12237 à Genève.	Fr.S.	29,20	**Italie**	Lires	4.360
Par chèque bancaire	Fr.S.	30	**Angleterre**	£	2/9
Espagne	Pesetas	310	**Égypte**	Piastres	290
			Hollande	Florins	26
			Portugal	Escudos	198

Dans les pays suivants : **Allemagne occidentale, Autriche, Belgique, Danemark, Finlande, Italie, Luxembourg, Norvège, Pays-Bas, Portugal, Suède, Suisse** et **Cité du Vatican,** il est possible de souscrire directement des abonnements à *la Revue de Paris* et de les régler en monnaie du pays dans tous les bureaux de poste.

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Élysées, Paris-8e (Balzac 02-88)
Compte chèques postaux : 360-50 Paris

En **Espagne :** s'adresser à la Sociedad general Española de Libreria, Evaristo San Miguel II, Madrid.
Au **Brésil :** s'adresser à R. F. Besnard, 91, avenida Almirante Barroso, Rio de Janeiro.
En **Argentine :** s'adresser à la Librairie Hachette, 49, Maipu, Buenos-Aires (Argentine).

Prière de joindre la somme de 25 fr. et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.

LA REVUE DE PARIS : S.A.R.L., cap. 1.050.000 fr. - Propriétaires : Edmée de la Rochefoucauld - André de Fels.
LA REVUE DE PARIS n'assume pas la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.

© Revue de Paris 1956.

INFORMATION FINANCIÈRE

CRÉDIT LYONNAIS

Situation au 31 décembre 1956

La situation au 31 décembre, influencée par le report au 2 janvier de l'échéance de fin d'année, se totalise à 720.204 millions, en augmentation de 76.232 millions sur le mois précédent.

Au passif, la progression porte pour 6.395 millions sur les Comptes de chèques et pour 63.515 millions sur les Comptes courants.

A l'actif, on constate un accroissement de 83.743 millions du Portefeuille effets compensé partiellement par une réduction de 16.448 millions des Comptes courants.

COTE DESFOSSÉS

QUOTIDIEN ÉCONOMIQUE ET FINANCIER

publie chaque jour tous les cours officiels des Bourses de Paris, Province, Etranger et des nouvelles financières Françaises et étrangères, toujours puisées aux meilleures sources.

La "COTE DESFOSSÉS", par sa documentation unique, constitue le guide le plus sûr indispensable à tous (banquiers, boursiers, officiers ministériels et tous milieux d'affaires).

ABONNEZ-VOUS A LA COTE DESFOSSÉS

42, Rue Notre-Dame-des-Victoires, PARIS-2e

Abon' 6 mois : 5.500 frs. Par ch. banc. ou ch. post. 1889-86 Paris

BONS DU TRÉSOR

VOUS QUI AVEZ DES DISPONIBILITÉS
et désirez effectuer un placement commode et avantageux
VOUS AVEZ LE CHOIX :

BONS à 1 et 2 ANS	BONS à INTÉRÊT PROGRESSIF
RENDEMENT IMPORTANT	*PARFAITE LIQUIDITÉ*

permet de faucher le poil le plus dur sans aucune douleur et "sans feu du rasoir"

RAZVITE permet de se raser en 1 instant sans eau, sans savon, sans blaireau.

Le tube de 125 gr. : **149 fr.** FÉRET Paris

Compagnie du RAZVITE - Colombes (Seine)

LE DÉFICIT DU SECTEUR NATIONALISÉ

par Marcel Pellenc

Le déficit du secteur nationalisé constitue, à juste titre, une source de préoccupations pour l'opinion publique. S'ajoutant au déficit du budget des services publics traditionnels, il contribue largement à aggraver la situation des finances publiques, à rendre inévitable l'alourdissement de la charge fiscale, à peser sur les prix, à créer une menace pour la monnaie.

Devant les développements d'un processus, dont au surplus l'amplitude va croissant, il importe que chacun en prenne bien conscience, en mesure le volume, en connaisse les causes, en observe les conséquences et surtout réfléchisse aux remèdes qu'il faut y apporter.

I. — Le montant apparent du déficit, ou déficit officiel.

Pour déterminer le montant du déficit global du secteur nationalisé, la première idée venant à l'esprit est de faire la somme des déficits des diverses entreprises nationalisées. Cependant, cette opération se heurte à une première difficulté : c'est que nul — pas même les pouvoirs publics — ne connaît exactement le volume et les contours de ce que l'on peut appeler le secteur nationalisé — c'est-à-dire le secteur dont

la gestion s'effectue, dans un but d'intérêt collectif, par l'État, avec participation de capitaux d'État, ou sous l'égide de l'État, par les entités juridiques de formes diverses, qu'il s'est substituées.

Tout d'abord, en dehors des grands *ténors* que tout le monde connaît Houillères, Électricité de France, Gaz de France, S.N.C.F., R.A.T.P., etc., il n'existe pas moins de deux cent vingt-quatre entreprises nationalisées (ou sociétés d'économie mixte), dont la liste, à la demande expresse du Conseil de la République, est désormais publiée chaque année en annexe à la loi de Finances.

Mais, en outre, ces entreprises ont elles-mêmes des filiales : les Charbonnages et Houillères n'en ont pas moins de 54, Électricité de France 45, l'agence Havas 36, la S.N.C.F. 24, Gaz de France 22. Enfin, ces filiales possèdent à leur tour des filiales et des participations dans d'autres sociétés, qui n'ont jamais fait l'objet d'aucun contrôle ni même, semble-t-il, d'aucun recensement.

En somme, on peut dire d'une manière un peu imagée que le secteur nationalisé se divise en trois parties : la première, qui est à peu près en lumière (les entreprises nationalisées ou constituées par l'État, en vertu d'une décision législative ou réglementaire expresse), la deuxième qui reste dans la pénombre (leurs filiales), et une troisième qui est dans le « noir » le plus complet (les filiales des filiales et les diverses participations occultes de ces entreprises).

Notre examen, qui ne peut prétendre à tout embrasser, se limitera à sept ou huit de ces entreprises, dont le *déficit* est le plus élevé, le total ayant atteint pour 1956 une somme dépassant 190 milliards.

En voici le tableau :

S.N.C.F.	145,6	milliards
Houillères	14 »	—
R.A.T.P.	11,4	—
Gaz de France	5,5	—
Électricité de France	4,9	—
Air-France	3,4	—
Compagnie Transatlantique	3,3	—
Messageries Maritimes	3,1	—
Total	191,2	milliards

On constatera que la S.N.C.F. tient de très loin la tête. Et l'on aura une idée concrète de l'ampleur de ce déficit, qui n'est encore que le déficit apparent, si l'on observe que cette somme représente à peu près le prix de construction de 75 000 logements confortables, c'est-à-dire de toute une ville de l'importance de Strasbourg.

Ce qu'il y a de plus inquiétant, c'est que ce déficit va en s'aggravant

d'année en année. Pour les trois dernières années, malgré une certaine stabilisation des prix, cela ne l'a pas empêché d'évoluer comme suit :

134,7 milliards en 1954.
150,6 — — 1955.
191,2 — — 1956.

Tout permet de penser que les records seront malheureusement battus en 1957, car jamais n'a été jusqu'ici amorcée la moindre mesure de redressement.

II. — Les suppléments de déficits cachés et le déficit réel.

Le déficit *apparent* qui vient d'être examiné correspond aux chiffres bruts livrés par la comptabilité. Mais ces chiffres sont eux-mêmes profondément influencés par toutes sortes d'opérations, qui en réduisent l'importance, de telle sorte que le déficit réel apparaîtrait notablement plus important si ces entreprises d'État ne bénéficiaient pas de tolérances ou de faveurs exceptionnelles, dont aucune entreprise du secteur privé n'oserait caresser l'espérance.

La liste en est longue. En voici quelques échantillons :

Octroi de subventions indirectes sous forme d'exonérations fiscales.

Le décret du 19 septembre 1956 a supprimé la taxe de prestation de services pour les transports tant ferroviaires que routiers.

Si l'on s'est empressé, pour les transports routiers, de remplacer cette exonération par des taxes de compensation, par contre la S.N.C.F. a bénéficié d'une détaxation sans contrepartie ; cela équivaut à une subvention occulte supplémentaire dont le montant n'est pas inférieur à 23 milliards par an.

Parfois même, on effectue des dégrèvements sans s'embarrasser de formes légales ; on *oublie* tout simplement d'exiger les impôts d'une entreprise en difficulté. Tel est le cas — et ce n'est pas le seul — de la R.A.T.P. qui doit actuellement une dizaine de milliards d'impôts arriérés.

Octroi de prêts à des taux exceptionnellement avantageux.

Les finances publiques apportent également au secteur nationalisé un concours important, par le jeu des prêts du Fonds de Développement économique et social.

A peu près 75 p. 100 du montant de ces prêts vont au secteur nationalisé, enfant chéri du régime, contre 25 p. 100 seulement au secteur privé. Mais en outre, ces prêts sont consentis au taux exceptionnellement avantageux de 4,5 p. 100, soit environ 2 points au-dessous du

taux que le secteur privé doit couramment payer. Cela constitue donc une subvention indirecte, égale annuellement à environ 2 p. 100 du montant des capitaux prêtés.

Pour la seule année 1956, ces capitaux ont atteint 164 milliards, et ces avantages se cumulent d'année en année.

Accès à des sources de crédit réservées et avantageuses, par le jeu de la garantie de l'État.

L'État garantit aux prêteurs des entreprises nationalisées le remboursement de leur capital, mesure qui permet encore, comme nous allons le voir, l'attribution d'avantages particuliers.

En effet, en vertu de dispositions réglementaires, certains organismes financiers importants — tels que les compagnies d'assurances — doivent investir une certaine fraction de leur portefeuille, à leur choix, soit en titres d'État, soit en titres *garantis par l'État.*

L'octroi de cette garantie donne donc aux entreprises nationalisées accès aux réserves des compagnies d'assurances et ceci à un taux d'intérêt sensiblement inférieur au taux usuel du marché financier.

Ce privilège correspond, là encore, à une subvention indirecte et occulte. Pour cinq entreprises nationalisées seulement, le montant des emprunts ainsi garantis par l'État et contractés, par une mesure de faveur, à un taux inférieur au taux normal et courant de l'argent, a atteint l'an dernier 130 milliards.

Dotations en capital.

Au moment des nationalisations, en 1946, les nouvelles entreprises créées : Houillères, E.D.F., Gaz de France notamment, se sont vu transférer l'actif des exploitants privés, mais n'ont pas vu fixer par la loi leur capital initial. Aussi, arguent-elles de ce qu'elles appellent une *omission* pour demander que celle-ci soit réparée.

A vrai dire, si leurs bilans depuis cette époque ne comportent pas un compte intitulé *capital*, correspondant à une mise initiale expressément chiffrée, il n'est pas douteux que cette mise initiale a existé et même qu'elle n'a pas été négligeable, car les jeunes entreprises nationalisées ont reçu, comme cadeau de baptême, les biens des anciens propriétaires estimés à la moitié à peu près de leur véritable valeur. Quant aux indemnités de rachat qu'elles ont eu à verser, les dévaluations successives se sont chargées de les réduire en fait à une faible fraction de la valeur initialement fixée.

Tous comptes faits, les entreprises ont reçu une masse considérable de biens, qu'elles ont payés en réalité, par des versements échelonnés, à moins du quart de leur valeur. Ainsi, sans entreprendre de le chiffrer — ce serait un travail considérable — les entreprises nationalisées ont

bel et bien été dotées, sous la forme d'apports en nature, d'un capital non seulement substantiel mais considérable.

Cela n'a pas empêché cependant des pouvoirs publics toujours complaisants et aveugles, lorsqu'il s'agit du secteur privilégié, de faire droit à cette revendication parfaitement injustifiée. L'article 110 de la loi de Finances du 4 août 1956 prévoit, au profit des Houillères, de E.D.F. et de Gaz de France, l'attribution *de dotations en capital*. Par le jeu de cette loi, de simples arrêtés ministériels peuvent en effet transformer *en capital* les prêts consentis par le Fonds de Développement économique, c'est-à-dire dispenser ces entreprises du remboursement de ces prêts, qui n'ont cependant pu leur être consentis que sur les fonds apportés par le contribuable.

Cette remise de dettes porte sur un chiffre global voisin de 700 milliards. Évidemment, l'exonération du paiement de l'annuité d'amortissement financier de ces dettes constitue une nouvelle subvention.

Mais il y a mieux encore ! Pour ces sociétés, un peu singulières quant à leur gestion financière, il est admis au départ que le capital social ainsi constitué ne sera que peu ou prou rémunéré. Le taux en a été fixé à 1 p. 100 pour certaines et 3 p. 100 pour les autres.

Quoi qu'il en soit, le jeu de ces mesures, dont la portée ira en s'amplifiant d'année en année, aboutit encore rien que pour l'année 1957 à une subvention camouflée de quelque 20 milliards.

Les fausses imputations comptables.

Un autre moyen couramment employé pour alléger le compte d'exploitation — donc le déficit apparent — consiste à baptiser *travaux neufs*, donc à financer sur emprunts, des travaux qui en réalité ne sont que des travaux d'entretien de l'outil de production. Ces travaux destinés au maintien du potentiel des entreprises doivent, en bonne règle, rester à leur charge et non à la charge du Fonds d'investissements. En somme, dans ce cas on fait payer par un tiers — c'est-à-dire par les caisses publiques, c'est-à-dire encore par le contribuable — ce que les entreprises nationales devraient elles-mêmes payer.

C'est ainsi que l'ancien et éminent rapporteur général de l'Assemblée nationale, M. Barangé, a pu écrire sur ce sujet que pendant plusieurs années 70 p. 100 des nouveaux puits de mines, creusés par les Houillères, étaient faussement présentés comme des opérations d'expansion, à faire payer par le Fonds d'investissements, sur emprunts, alors qu'il s'agissait, sans plus, du remplacement de puits dont la production s'épuisait — ce qui, dans toute gestion industrielle saine, doit rester à la charge de l'exploitant.

A la S.N.C.F. la chose était plus flagrante encore ; pendant longtemps tous les wagons réformés pour cause d'usure étaient baptisés *détruits par faits de guerre*, ce qui permettait de les faire payer par les crédits

de reconstruction, c'est-à-dire par le budget de l'État, et allégeait d'autant — du moins en apparence — le déficit, déjà considérable, à l'époque, de la société.

En résumé, le déficit apparent des sociétés nationalisées les plus importantes s'établit au voisinage du chiffre déjà énorme de quelque 200 milliards par an. Mais le déficit réel qui apparaîtrait si ces sociétés étaient soumises aux règles du droit commun, applicables, avec la rigidité et même la rigueur que l'on sait, aux entreprises du secteur privé, dépasserait encore cette somme d'une façon considérable.

Il n'est pas douteux que cette situation, qui contribue à épuiser les finances publiques et stérilise une bonne partie de la substance vive du pays, compromet gravement son expansion et son redressement.

⁂

Nous avons jusqu'ici, pour rester en résonance avec l'opinion publique, limité notre analyse à ce que nous avons appelé le déficit du secteur nationalisé. Le déficit est en effet, pour l'opinion, un élément de jugement permettant d'apprécier la bonne marche d'une entreprise.

Il faut cependant que nous allions maintenant plus avant dans notre raisonnement en montrant que si les déficits d'une entreprise nationale témoignent en général de conditions de gestion défectueuses, *par contre la présentation d'un budget équilibré n'a en soi aucune valeur déterminante* pour apprécier la bonne gestion d'une société nationalisée.

Prenons en effet le cas des Houillères dont le déficit réel dépassait, comme on l'a vu, une vingtaine de milliards en 1956. Une majoration du prix de vente de la houille de 400 francs par tonne aurait transformé ce déficit en léger bénéfice. Le consommateur, au lieu du contribuable, aurait fait les frais de cette opération et les charbonnages n'en auraient pas pour autant été mieux gérés. Cependant, certains auraient pu conclure hâtivement au contraire, puisque le budget des houillères aurait été dès lors équilibré.

Ainsi, l'on voit que l'équilibre financier et la disparition d'un déficit, que l'on peut toujours arriver à réaliser en vendant les produits plus chers dans une entreprise qui ne fonctionne pas en régime concurrentiel, ne modifient pas le poids des charges financières imposées au pays. Ces charges le sont tout simplement par un autre circuit ; celui des prix — si bien que cet équilibre n'a aucune signification économique réelle.

Une entreprise nationale est sainement gérée, c'est-à-dire gérée dans des conditions les plus profitables à l'économie du pays, non pas lorsqu'elle équilibre son budget, mais lorsqu'elle est dirigée dans les conditions les moins onéreuses et livre ses services ou ses fournitures *au plus juste prix*. Voilà le seul critérium auquel il faille s'arrêter ! Et bien peu

de nos concitoyens, même parmi les hommes politiques chevronnés, en prennent exactement conscience.

N'est-ce pas là cependant le seul critérium qui corresponde aux préoccupations hautement affirmées par la plupart des partis politiques, dans des litanies interminables, au moment où dans la fièvre des nationalisations, ils prônaient un mode de gestion qui, grâce à des prix de fourniture moins élevés, restituerait désormais, disaient-ils, à la collectivité les profits abusivement prélevés sur elle par des capitalistes dénués de scrupules ?

Ainsi, la compression au minimum des prix de revient par la compression des frais généraux, des dépenses de personnel, des frais d'exploitation, par l'organisation méthodique du travail et la suppression de tous les gaspillages, doit constituer le seul élément qui permette un jugement sain et équitable. Et quand dans l'exemple que nous avons choisi on s'aperçoit que malgré la suppression des profits capitalistes, malgré l'effort d'investissement réalisé aux frais du contribuable, malgré des remises de dettes, malgré les records de productivité, dont le niveau est monté de mois en mois en épingle par une publicité appropriée, le prix du charbon dépasse trente quatre fois celui d'avant-guerre et qu'il reste encore dans les comptes des entreprises un déficit résiduel de l'ordre d'une vingtaine de milliards, on possède alors vraiment l'ensemble des éléments qui permettent de se faire une opinion autorisée.

III. — Les causes profondes du déficit du secteur nationalisé.

Chacune des grandes entreprises nationalisées peut avoir ses causes particulières de déficit ; mais devant un phénomène aussi généralisé, il est bien évident qu'il existe une cause fondamentale commune, qui est le vice congénital des entreprises nationalisées.

Le vice congénital des entreprises nationalisées.

Placées à la charnière de la fonction publique et des activités industrielles privées, les entreprises nationalisées sont, quant à leur fonctionnement, dans une situation hybride, sinon quelque peu équivoque.

Comme la forme de société anonyme est celle que revêtent juridiquement la plupart des grandes entreprises industrielles et commerciales et qu'elle était en particulier celle des activités que l'on a nationalisées, les entreprises nouvelles ont conservé la même forme ou tout au moins les mêmes règles juridiques de gestion. Sans doute a-t-on pensé, dans la hâte mise à nationaliser, qu'il n'y avait pas lieu de modifier sensiblement la formule et que l'État, c'est-à-dire la collectivité, continuerait à retirer de l'exploitation de ces activités les mêmes avantages que les industriels privés ou les financiers.

On ne s'est pas soucié du fait que le régime juridique d'une entreprise ne possède en soi aucune vertu particulière suffisante pour lui assurer une existence prospère, mais que celle-ci est liée aux qualités personnelles de ceux qui ont effectivement la charge et la responsabilité de sa gestion et par dessus tout aux facteurs ou aux mobiles qui les animent, les guident ou les stimulent dans leur action.

Or, dans une entreprise privée, les administrateurs gèrent des capitaux privés — qui sont d'ailleurs souvent les leurs — dont ils ont en tout cas la responsabilité.

Leur intérêt personnel est généralement engagé de façon directe dans la conduite de l'affaire ; cela constitue à la fois le *stimulant* normal de leur activité dans la recherche de toute mesure capable d'augmenter le profit, le *frein* efficace à la généralisation de pratiques susceptibles d'en compromettre l'importance, la *barrière* suffisante à toute influence extérieure, répondant à des préoccupations étrangères à la bonne gestion des intérêts sociaux.

Tous ces éléments s'affaiblissent, s'estompent et disparaissent dans la mesure où, dans les sociétés nationales, disparaissent les intérêts privés et ne subsistent que les intérêts de l'État.

Les administrateurs gèrent alors des capitaux, à la conservation et à la mise en valeur desquels ils ne sont pas directement intéressés. Au nombre de ces administrateurs figurent généralement un nombre important de fonctionnaires qui ont, par ailleurs, d'autres attributions et se trouvent là, sans responsabilité particulière, en quelque sorte *en service commandé*.

Il s'y trouve aussi parfois une représentation importante du personnel de l'entreprise qui a — c'est assez humain — une certaine propension à faire passer les intérêts immédiats de ses mandants avant les intérêts plus lointains d'une collectivité nationale, dont l'image demeure plus confuse dans son esprit.

Les mobiles d'un ordre élevé, le dévouement et la compétence, ne sont certes pas étrangers à la plupart des dirigeants du secteur nationalisé, et nombre d'entre eux apportent à leur tâche une application et des soins dignes des plus grands éloges.

Mais les mobiles différents qui les animent parfois, variables selon les personnes et les circonstances, ne s'identifient pas toujours de façon complète et permanente avec les objectifs ou les intérêts sociaux, si tant est qu'ils ne s'en séparent pas bien souvent.

Si bien que le Conseil d'administration d'abord, véritable cerveau de ces entreprises, les divers rouages de ces dernières ensuite, n'ont généralement plus le stimulant uniforme permanent et puissant qui se manifeste dans les sociétés privées par l'unité, la constance et la fermeté des objectifs, des attitudes et des actes — conditions nécessaires à l'exercice

et au maintien en tout temps et en toutes circonstances, d'une gestion stricte et rigoureuse des intérêts sociaux.

Mais ce n'est pas tout.

Une telle organisation, privée du ressort, du stimulant permanent nécessaire à toute action soutenue et efficace, demeure par surcroît désarmée vis-à-vis de certaines passions qui peuvent s'exercer soit du dedans soit du dehors, par la base ou par le sommet, de la part des groupements syndicaux ou d'influences politiques qui, bien souvent, conjuguent leur action avec eux. Si bien que les membres des conseils d'administration appelés le plus souvent à leurs fonctions par un acte qui relève d'une autorité politique sont évidemment moins préoccupés d'assurer la défense intransigeante des intérêts sociaux — au risque de faire échec aux plans et aux désirs de cette autorité — que de conserver intact, en ne lui occasionnant aucun désagrément, le prestige dont ils peuvent jouir auprès d'elle.

Mais dans la plupart de ces sociétés nationales, manque également le stimulant extérieur habituel des sociétés commerciales ordinaires. En effet, fonctionnant à peu près toutes en régime de monopole, le jeu de la concurrence, la lutte continue pour le développement des affaires et la conquête de nouveaux débouchés sont des éléments qui ne tiennent pas la même place dans l'esprit des dirigeants. Que les affaires soient bonnes ou mauvaises, par définition une entreprise publique ne peut disparaître sans apporter un préjudice encore plus considérable à la collectivité nationale. Il n'y a donc pas de menace de faillite, comme terme d'une existence déréglée et tous les embarras financiers qui pourraient, par application du droit commun, y conduire sont atténués ou effacés par l'État.

On voit donc que ces entreprises, qui n'ont de sociétés commerciales que le *travesti juridique* s'apparentent au fond à certaines formes de nos organismes publics ;

— Par leur *but*, qui est de répondre pour le pays à des besoins généraux, à la satisfaction desquels elles ne peuvent délibérément se soustraire ;

— Par les *méthodes de gestion*, qui ne peuvent laisser libre jeu au développement d'une activité commerciale normale — celle-ci devant être soumise à certaines réglementations et coordinations ;

— Par le *capital et les fonds* qu'elles gèrent et dont elles vivent, qui sont un capital appartenant à l'État et des fonds gérés, théoriquement du moins, sous la responsabilité de l'État.

Quoi d'étonnant alors que l'esprit, les méthodes et les pratiques des administrations publiques s'y soient progressivement instaurés ?

Sur ces administrations du moins, un contrôle parlementaire existe. Si ce dernier ne peut pas toujours s'exercer dans le détail avec une efficacité suffisante, la crainte de l'affronter, les discussions publiques auxquelles il peut donner lieu, apportent néanmoins des limitations non

négligeables à bien des dépenses abusives, bien des excès qui sans cela, dans nombre de domaines, se donneraient libre cours.

Mais rien de cela n'existe en ce qui concerne le secteur nationalisé, et quoique le budget de ses dépenses annuelles, rien que pour les dix ou douze entreprises les plus importantes, dépasse, avec un total de plus de 2 500 milliards, le montant global des dépenses de fonctionnement de l'ensemble de l'administration française, le Parlement, qui est cependans la plus haute expression de l'autorité nationale, n'a pas à en connaître et ne peut, dans l'organisation actuelle, exercer sur lui aucune action efficace.

Et l'on assiste à ce paradoxe de voir l'un des éléments les plus importants de la *chose publique*, du patrimoine de l'État, destiné à satisfaire aux besoins fondamentaux du pays et commandant même parfois notre vie nationale, échapper en fait à peu près complètement à toute action vraiment efficace de l'État, et géré par des personnalités dont la responsabilité ne peut à peu près jamais être mise en cause et sur lesquelles aucun recours ne peut pratiquement s'exercer.

Nos institutions n'ont jamais été adaptées, tant sur le plan parlementaire que sur le plan gouvernemental, aux nouvelles fonctions que, cédant à une poussée collectiviste, on a données à l'État de façon trop hâtive et dans de trop nombreux domaines, après la Libération.

***

A vrai dire, les entreprises nationalisées se plaignent de la multiplicité des contrôles auxquels elles sont soumises et cette multiplicité est réelle ; mais si ces contrôles alourdissent parfois la gestion, ils n'ont pratiquement aucune efficacité et ne sauraient nullement l'orienter ou la redresser.

En effet, la plupart d'entre eux ne s'exercent qu'a posteriori et de façon épisodique — tels par exemple celui de la Cour des Comptes, qui est essentiellement d'ordre comptable, ou celui de certaines commissions parlementaires, qui ne disposent que de moyens illusoires et ne peuvent qu'informer les Assemblées d'une manière très générale et sur des points très limités.

Le seul contrôle qui s'exerce dans une certaine mesure a priori, est celui des fonctionnaires appelés *contrôleurs d'État ;* mais en fait ceux-ci ne constituent, eux aussi, que de simples organes d'information, assurant une surveillance générale sans avoir la possibilité matérielle d'exercer effectivement une quelconque autorité.

Affranchies pratiquement de tout contrôle parlementaire, soumises à un contrôle illusoire des contrôleurs d'État représentant le Gouvernement, les entreprises nationales jouissent également de budgets qui ne sont pas de vrais budgets. En effet, dans les services publics le budget est un acte qui comporte une double signification : d'une part, une pré-

vision, d'autre part une limitation impérative de la dépense. On sait du moins où l'on va !

Dans les entreprises nationalisées rien de semblable. Les prévisions sont tardives — si tardives même — qu'on inscrit parfois au budget de l'État la couverture de leurs déficits probables, alors que leur propre budget n'est pas encore élaboré. Et quand ces budgets sont établis, personne ne leur impose une réduction des dépenses plus ou moins discutables après les avoir épluchées ; personne ne les astreint même à respecter strictement les chiffres présentés, malgré l'énormité de ces chiffres : 2 500 milliards par an, avons-nous dit, rien que pour les dix ou douze plus importantes entreprises nationalisées.

Ainsi tout autant que le système comptable, le régime budgétaire et financier des entreprises nationalisées se situe pour une bonne part dans le royaume de l'arbitraire et de la fiction.

Des redressements, des sanctions, en cas de dépassement abusif des prévisions de dépenses — bien entendu il ne saurait, dans ces conditions, en être question ! Alors que dans le secteur public la Cour de discipline budgétaire poursuit — théoriquement du moins — ceux qui s'en sont rendu coupables et que dans le secteur privé la menace redoutable de la faillite plane sur l'administrateur qui dépense inconsidérément, dans le secteur nationalisé au contraire, rien de cela n'entraîne pour les responsables le moindre désagrément.

Quoi d'étonnant qu'avec de pareilles pratiques les prix s'alourdissent, les déficits s'instaurent et croissent d'année en année ?

IV. — De quelques abus du secteur nationalisé.

Comment s'étonner alors qu'une telle situation offre un terrain de choix à l'éclosion, au développement et à la prolifération d'anomalies et d'abus de toute nature, contribuant largement dans ces entreprises, soit au déficit, soit à la cherté des prix.

Il ne saurait être question, dans le cadre de cette étude, d'en donner autre chose qu'un court aperçu. Mais plusieurs dizaines de rapports établis par diverses commissions d'économies, par la commission de vérification des comptes des entreprises publiques, par la commission chargée d'apprécier le coût et le rendement des services publics, par nombre de commissions parlementaires, et j'en passe, en fournissent des exemples innombrables ; tout cela constitue une infinité de petites hémorragies, par où s'écoule finalement une part considérable de la substance vive du pays.

C'est évidemment dans la gestion du personnel que les abus sont les plus caractérisés : inflation des effectifs, inflation des emplois d'avan-

cement, inflation dans l'attribution des gratifications, primes, indemnités ou avantages divers. Telles en sont les caractéristiques les plus choquantes.

C'est ainsi qu'à la S.N.C.F. il n'existe pas moins de quatre cent treize directeurs ou fonctionnaires assimilés — c'est-à-dire plus que dans toute l'Administration française réunie — percevant une rémunération supérieure à celle du conseiller d'État, qui est le fonctionnaire du rang le plus élevé.

A la Régie Autonome des Transports Parisiens, il y a, proportionnellement aux effectifs, deux cent soixante fois plus de cadres supérieurs que dans l'administration des P.T.T., qui ne lui cède cependant en rien par sa technicité. Et la règle demeure la même dans tout le secteur nationalisé, à telle enseigne qu'une enquête officielle a permis de déceler que les divers emplois de direction et d'encadrement étaient dix fois supérieurs en nombre à ceux des services traditionnels de l'État, étaient mieux rémunérés dans une proportion allant de 30 à 100 et même parfois 300 p. 100, et dotés d'avantages accessoires sans commune mesure avec ceux de la fonction publique.

Ces avantages accessoires peuvent atteindre des proportions insoupçonnées puisqu'ils arrivent, dans certaines circonstances, à doubler les traitements. On les appelle primes de vacances, gratifications de fin d'année, primes d'affabilité, primes de rendement, primes de bonne gestion — même lorsque le déficit ne cesse de se creuser — primes de productivité et le vocabulaire n'est pas encore épuisé.

Ces avantages sont attribués parfois de la façon la plus inattendue. Lorsque la productivité augmente soi-disant à la S.N.C.F., les salaires augmentent non seulement à la S.N.C.F. mais à la R.A.T.P.

Lorsque la production et la consommation d'électricité augmentent, à la suite de l'effort d'investissement consenti par le contribuable, qui a permis l'établissement d'un nouveau barrage, automatiquement les avantages dits *sociaux* accordés au personnel d'Électricité de France augmentent dans la même proportion.

Mariages et naissances présentent sans doute plus de prix pour le pays dans certaines de ses activités nationalisées, puisque, en plus de toutes les allocations prévues pour le commun des Français, on attribue aux agents deux mois de traitement supplémentaires, lorsqu'ils convolent en justes noces et également des indemnités de un à deux mois supplémentaires pour les naissances qui en sont le fruit.

Passons rapidement sur les transports gratuits pour la famille et la belle-famille dans telle société nationalisée, la fourniture de gaz, d'électricité, de houille dans telle ou telle autre, l'extension abusive du statut du cheminot au garçon boucher de l'économat des chemins de fer ou du statut du mineur à la dactylographe pomponnée de la Direction générale de la société, pour nous arrêter à l'âge de la retraite qui, dans la plupart des sociétés nationalisées, demeure encore fixé à cinquante

ou cinquante-cinq ans. Il en résulte qu'à la S.N.C.F. par exemple, il y a à l'heure actuelle 30 000 pensionnés de plus que le nombre d'agents en fonctions. Ce nombre croît chaque année et cette situation entraîne à elle seule un trou d'une cinquantaine de milliards dans le budget de la société.

Tout ceci n'est qu'un simple échantillonnage. On pourrait consacrer encore plusieurs pages à le développer.

Quant à la gestion même des sociétés nationales, elle est particulièrement dispendieuse. N'ayant pas à se soucier exagérément des moyens de se procurer des ressources, personne n'est enclin à se préoccuper d'économiser. C'est ainsi que l'on voit trop souvent dans les moments où les restrictions sont de règle, les dépenses et les gaspillages les plus choquants.

Ici, c'est plusieurs dizaines de milliards de marchés passés sans appel à la concurrence, là l'acquisition de six cents locomotives à vapeur, rendues inutiles par les électrifications qu'on est en train de réaliser ; là encore des cités entières construites auprès de puits qui sont en train de s'épuiser, ou la reconstruction d'une gare pour laquelle 1 milliard de trop aurait été jeté à la rue, si aucune explication n'avait été demandée par le Parlement heureusement alerté.

Mais que dire des relations des sociétés nationales entre elles ? si ce n'est que l'État ne se reconnaît plus lui-même, sous les divers travestis dont il s'est affublé et joue à d'interminables parties de cache-cache dont le pays fait finalement les frais.

C'est ainsi que, tandis qu'en entreprend dans une société d'aviation plusieurs dizaines de milliards de travaux pour construire des appareils soi-disant destinés à constituer la flotte d'une autre société nationale, cette dernière, ignorant complètement cette opération, utilise ses crédits à acheter du matériel étranger et laisse pour compte à la première celui qu'elle a réalisé. Le matériel se démode, va à la ferraille et le budget de l'État en couvre alors les frais.

C'est ainsi encore que Électricité de France construit, à grand renfort de capitaux empruntés, une centrale à fuel dans le nord de la France, ignorant les sociétés charbonnières dont les bas produits, dans la même région, encombrent les carreaux de mine ; que des sociétés nationalisées de transports maritimes constituent des filiales de transport aérien destinées à concurrencer dans ce domaine une autre société nationalisée ; que les diverses banques nationalisées rivalisent, dans nombre de chefs-lieux de canton, de luxe et d'ingéniosité pour s'arracher mutuellement une clientèle qui finalement, par le taux élevé des opérations bancaires, en couvre les frais.

Il faut s'arrêter ! Qu'il suffise de dire que les administrations publiques sont très critiquées, mais que si l'on voulait passer au même crible les dépenses effectuées dans le secteur nationalisé, c'est par centaines de milliards qu'on pourrait chiffrer les économies à réaliser.

V. — Les conséquences du mauvais fonctionnement du secteur nationalisé.

Les conséquences du déficit, et d'une manière plus générale de toutes les dépenses abusives des entreprises nationalisées, sont évidentes. Elles pèsent de la même façon sur l'économie du pays, que ce soit par le canal de l'impôt, ou par le canal des prix.

C'est une notion dont bien peu de nos concitoyens, qui se contentent de vitupérer le poids des impôts, prennent exactement conscience. Lorsqu'une entreprise nationale dépense en effet de façon anormale 1 milliard, ce milliard doit être couvert par un impôt supplémentaire si l'entreprise est en déficit, ou par le prix de sa fourniture — qui aurait pu sans cela être abaissé — si ses comptes sont équilibrés. Mais dans l'un ou l'autre cas c'est la population qui, au titre de contribuable ou de consommateur, en fait finalement les frais.

Ces conséquences deviennent plus apparentes encore lorsqu'on analyse le mécanisme de la formation des prix des produits nationaux, qui, comme chacun sait, sont de 20 à 30 p. 100 plus chers que les prix mondiaux.

Les éléments qui interviennent essentiellement dans la formation des prix sont : les salaires, les matières premières, l'énergie, les transports, le taux du crédit, les assurances, les impôts, les charges sociales.

Or, salaires mis à part, chacun de ces éléments correspond à une activité d'État ou à une activité directement placée sous l'autorité de l'État, et chacun de ces éléments apporte, dans la formation du prix global, la part d'augmentation correspondant aux vices dont il est affecté.

C'est une considération particulièrement importante et sur laquelle on n'insistera jamais assez, à l'heure où l'on parle d'établir un *marché commun* européen.

Avant la fin de la période probatoire de quinze ans, salaires et avantages sociaux légitimes finiront bien par s'égaliser à peu près dans les divers pays. Mais il n'est pas du tout sûr que les désordres et les dérèglements dont nous souffrons aillent également contaminer l'économie des Pays étrangers. Si tel était le cas, ou si nous ne nous amendions pas, notre économie nationale courrait alors les plus grands dangers. Il n'est pas douteux en effet que des entreprises gérées avec ordre, méthode, souci de l'économie l'emporteront toujours, dans une compétition internationale, sur des entreprises portant la marque de l'irresponsabilité, du désordre et du laisser-aller.

Quoi qu'il en soit, dans le présent, la cherté de nos prix, à laquelle contribue puissamment le mauvais fonctionnement du secteur nationalisé, est, surtout depuis un an, la cause essentielle des difficultés que rencontrent nos échanges internationaux. Notre balance commerciale, déficitaire d'une cinquantaine de milliards par mois, nous a conduits à épuiser

à peu près totalement notre stock de devises, et quand dans deux mois nous serons arrivés au bout des 92 milliards de prêt que nous a consentis le Fonds Monétaire International, les plus grandes pressions compromettront sur les places étrangères la bonne tenue du franc.

A l'intérieur de nos frontières les prix élevés des fournitures et services de l'État contribuent avec l'augmentation des salaires, des impôts et des charges sociales à l'épuisement des dernières facultés de résistance des industries de transformation — qui relèvent en général du secteur de la libre entreprise — et qui, en raison des blocages autoritaires de leurs prix de vente, voient bien souvent leur propre activité dangereusement menacée.

Quant aux déficits proprement dits des entreprises nationalisées — rançon des dérèglements qu'elles ne répercutent pas dans leurs prix — ils pèsent d'année en année plus lourdement sur les finances publiques.

Ces dernières amputent chaque année le marché des capitaux, de sommes de plus en plus importantes, destinées à compléter les ressources que ne peuvent leur procurer des impôts déjà anormalement élevés. Si bien que les déficits du secteur nationalisé contribuent soit à accroître la pression fiscale, soit à aggraver la ponction que l'État exerce d'une manière permanente sur l'épargne du pays, pour financer sa vie à crédit.

Cette ponction s'effectue encore au détriment du secteur de la libre entreprise ; on en mesurera l'importance lorsqu'on saura qu'elle correspond rien que pour les dernières années à un total de plus de 8 000 milliards et qu'elle doit se développer en 1957, s'il n'y est apporté aucun frein, au rythme record de plus de 1 500 milliards.

Ainsi donc, le secteur nationalisé, par son mauvais fonctionnement, contribue-t-il puissamment à alourdir notre économie, notre expansion industrielle, nos échanges internationaux et à aggraver les menaces qui planent sur le franc.

VI. — Les remèdes. — Conclusion.

Faut-il en raison des mécomptes qu'elle a occasionnés revenir sur la formule des nationalisations ?

Nous entrerions en abordant ce sujet dans des discussions doctrinales que nous voulons éviter.

Remarquons objectivement cependant que certaines nationalisations apparaissent tout à fait anormales et même saugrenues, lorsqu'elles aboutissent à faire de l'État, comme c'est très exactement le cas, un producteur de vins fins, de viandes congelées ou de glace pour les pâtissiers ; un exploitant de salles de spectacles, de tripots ou de salons fréquentés par le demi-monde ; ou encore un éditeur de publications mondaines ou d'images de piété.

Mais par contre il faut également reconnaître que dans une économie

moderne l'évolution rapide de la technique et le développement des besoins industriels à un rythme inconnu jusqu'ici, nécessitent dans certains domaines une concentration de moyens de production qui ne peut se réaliser qu'avec le concours et sous l'égide de l'État — celui-ci ne pouvant, sans imprudence, se rendre tributaire d'une telle concentration si elle se réalisait en dehors de lui et sans qu'il puisse en assurer le contrôle et l'orientation.

Notons d'ailleurs que c'est un peu ce qui arrive en fait à l'heure actuelle, dans un système où, faute de réflexion et de précautions suffisantes au départ, les nationalisations ont quelque peu dévié de leur route ; conçues à l'origine pour être exploitées au *service de la Nation* elles tendent de plus en plus à l'être au bénéfice d'une nouvelle *aristocratie du travail*, celle de la profession, qui au sein de ce secteur se crée, s'organise, étend ses privilèges et consciente de sa force entend, comme sous l'ancien régime, les défendre à l'encontre d'un pouvoir central que l'on sait faible et toujours prêt à céder.

Quoi qu'il en soit, sur le plan de nos structures économiques, nous sommes en présence d'un état de fait : le partage de notre activité nationale en deux secteurs, le secteur d'État et le secteur privé. Et il semble bien que face aux partisans d'un régime de nationalisation poussé jusqu'à sa limite extrême : l'étatisme intégral, face également à ceux qui, à l'inverse, sont opposés par principe à toute nationalisation au nom d'un libéralisme total — une grande majorité de Français souhaite que, sans nouveau bouleversement, on tâche de tirer le meilleur parti de la situation présente ; ils pensent que chacun peut y tenir sa place légitime, mais doit s'y cantonner, renoncer à empiéter sur le domaine de l'autre, et songer à combiner et compléter harmonieusement les efforts communs pour le développement de la production et le redressement économique et financier du pays.

Cela postule alors un grand effort de rénovation du secteur nationalisé. Il faut en définir d'une manière très précise les limites et les contours, puis avec toutes les précautions qui s'imposent pour un mal vieux maintenant de plus de dix ans, le débarrasser des verrues, des faiblesses et des vices qui nous coûtent si cher.

Mais il faut surtout le guérir de l'affection congénitale qui a permis à tous ces désordres de s'instaurer, de s'épanouir, de s'incruster.

Il faut pour cela rénover le climat et l'esprit qui y règnent, modifier s'il le faut les structures, les règles, les méthodes pour introduire dans la gestion, à tous les degrés, l'*intéressement* et la *responsabilité*.

Un projet de loi avait été déposé dans ce but sur le bureau de l'Assemblée nationale par le Gouvernement de M. Queuille, il y aura bientôt dix ans. Mais depuis cet acte symbolique, on n'en a jamais plus parlé et nul ne s'en est effectivement soucié.

Si seulement, à défaut des mesures plus larges qu'hésitent à prendre les pouvoirs publics, dans la crainte de réactions capables de compliquer

leur tâche, on retournait au bon sens, en soumettant au Parlement selon une formule appropriée les budgets des entreprises nationalisées — comme on le fait par exemple pour un autre service industriel, celui des P.T.T. — bien des anomalies, bien des abus disparaîtraient. La publicité résultant des discussions à la tribune des assemblées et le jugement de l'opinion sont en effet en régime démocratique un moyen non négligeable de moralisation.

Mais si la situation actuelle se prolonge quelque peu, sans qu'il y soit porté remède, il ne faut nourrir aucune illusion en ce qui concerne l'avenir.

Le taux d'accroissement des dépenses de fonctionnement des entreprises nationales dépasse en effet désormais le taux d'accroissement de leur productivité — ce qui revient à dire que le secteur nationalisé pèse de plus en plus sur l'économie et les finances du pays, et ce poids est supporté évidemment par le secteur de la libre entreprise. C'est lui qui fait donc sur sa propre substance les frais de cette situation. Il s'affaiblit, s'épuise, se désagrège progressivement — comme nous en avons tous vu maints exemples. Il n'y a qu'à laisser le temps accomplir suffisamment longtemps son œuvre, pour que notre économie finisse par se trouver entièrement collectivisée.

Peut-être, aux dires de certains, est-ce une évolution désormais inéluctable. Il vaut mieux, en tous cas, connaître la situation actuelle et ses conséquences, afin de pouvoir mieux s'en défendre ou s'y adapter.

MARCEL PELLENC,

Sénateur,

rapporteur général du Budget.

MATURIN

OU LE

ROMAN NOIR

par Robert Merle

Maturin [1], le romancier « noir » héritier du roman terrifiant d'Horace Walpole et de Mrs Radcliffe, paraît, depuis quelque temps, revenir en faveur en France. En 1954, Pauvert rééditait son *Melmoth ou l'Homme errant*, avec une préface d'André Breton, et en 1955, José Corti publiait la première et la plus connue de ses pièces, *Bertram*, précédée d'une importante introduction de Marcel A. Ruff. Cette vogue subite tient sans doute à des raisons plus profondes que le désir de rendre justice à un auteur brillant et oublié. On peut penser, en effet, que des temps moins troublés que les nôtres n'eussent pas été attirés par l'auteur de *Melmoth*. Mais assez curieusement, notre époque, rassasiée d'horreurs sur le plan public, aspire à les retrouver sur le plan littéraire, comme si elle était fascinée par la cruauté où elle baigne et désirait la mêler, dans les fictions de l'art, au destin quotidien de l'homme. La ferveur quasi dévotieuse qui, depuis la dernière guerre, entoure la personnalité de Sade, et surfait, à mon sens, son œuvre, ne s'explique pas autrement. Il n'est pas étonnant non plus que ce culte exige, comme la volupté, une certaine variété d'objets, et qu'on propose, par conséquent, d'autres saints au public : le révérend Charles-Robert Maturin pourrait être l'un d'eux.

1. Charles-Robert Maturin naquit en 1780 à Dublin. Il était issu d'une famille française qui s'était établie en Irlande après la révocation de l'édit de Nantes. Après des études brillantes à *Trinity College*, il se fit prêtre et se maria. Nommé d'abord dans un village qui ne le vit pas souvent paraître, il devint finalement *curate* (vicaire) à l'église de Saint-Pierre, à Dublin. Dandy fort excentrique, extrêmement vain de ses belles jambes, sa passion pour la danse et son goût du paradoxe le firent assez mal voir de ses supérieurs. Très dépensier, il connut les plus graves soucis d'argent, et ce fut pour se faire des ressources supplémentaires qu'il écrivit des romans et s'essaya au théâtre. Mais sa célébrité fut à éclipses et ses difficultés financières sans cesse renaissantes. Ce grand amateur de mélodrames eut lui-même une fin tragique. Il mourut, dans d'atroces souffrances, après avoir avalé un poison qu'il avait pris pour un médicament. Il avait quarante-quatre ans (1824).

— Ci-dessus portrait de Maturin (cliché du *British Council*).

Non qu'il y ait le moins du monde filiation, influence, ou même ressemblance, entre Sade et Maturin. Mais enfin, Maturin est un auteur noir. Il pose avec une sorte d'acharnement le problème du mal. Et ses personnages masculins, grimaçants, ricanants, sataniques, apparaissent tout auréolés de lumière sulfureuse et fort occupés à torturer de faibles et tendres femmes. Voilà qui devrait séduire, il me semble, les *aficionados* de Sade... ou du moins ceux d'entre eux qui sont lassés de ce quelque chose de sec et de dix-huitième que Sade conserve dans ses pires débordements. Car finalement, tout est raisonnable chez Sade, y compris les méchants, et les méchants justifient toujours leurs conduites par des propositions claires et bien liées qui leur laissent une conscience sereine. Que ces conduites soient aux yeux de Sade raisonnables, c'est ce, d'ailleurs, dont on ne peut point douter, *puisqu'elles réussissent*, et puisque les bourreaux sont, parmi les hommes, riches, heureux et respectés, tandis que leurs innocentes victimes — victimes, avant tout, de leurs propres vertus — marchent de maux en maux... Le bourreau, chez Maturin, est loin d'être si séparé et si distinct de la victime qu'il torture. En quelque manière, il est lui-même une victime. Les souffrances qu'il inflige ne sont rien au regard de celles qu'il a subies. Il se hait lui-même avant de haïr son semblable. Il s'enfonce dans l'échec et le malheur avec une sombre allégresse. Et enfin, une chose est claire : il est damné, et il le sait. Il est donc, on le voit, aux antipodes de cet athée serein, raisonneur et prospère qui, dans les œuvres de Sade, piétine d'un cœur léger les naïves Justines, et se retire, fortune faite, dans quelque Venise accueillante.

Le *Bertram* de Maturin paraît en 1816, vingt-cinq ans seulement après *Justine* (1791). Mais en ces vingt-cinq ans, le monde a changé de visage et les hommes, semble-t-il, ont changé d'âme. L'histoire de *Bertram* fait bien sentir, à elle seule, toute la distance entre la fin du XVIIIe et l'aube du Romantisme, et toute la différence du nouveau héros noir — échevelé, révolté, mystique — avec le bourreau froid et ratiocinant de Sade. Bertram, noble seigneur d'une Sicile peu historique, et favori du roi, doit au comte de Saint-Adolbrand la perte de la faveur royale. Il se rebelle contre son souverain, il est banni de l'île, et doit quitter en même temps celle qu'il aime et qu'il devait épouser, Imogène. Celle-ci, perdant tout espoir de le revoir, et pour sauver son père de la misère, épouse Saint-Adolbrand. Des années passent. Bertram revient dans l'île à la tête d'une troupe de bandits dont il est devenu le chef. Il se fait reconnaître d'Imogène, éclate contre elle en reproches cruels, et ne devient son amant que pour mieux l'accabler. Malgré ses supplications, il tuera Saint-Adolbrand, dût cette mort la perdre et le perdre lui-même. Imogène devient folle et expire à ses yeux. Bertram arrache son épée à l'un des assistants et s'en perce le sein... La pièce, il va sans dire, est plongée dans une atmosphère extraordinairement romantique. Ce ne sont que couvents et châteaux forts perchés sur des rochers inaccessibles,

mer affreuse sous un ciel de tempête, grottes effrayantes, moines suppliant le Seigneur en de funèbres chants, glas sinistres, bandits sanguinaires, chevaliers sonnant le cor, poignard dégouttant de sang... Sur cette toile de fond, Bertram se dresse comme une sorte de héros pré-Byronien en rébellion ouverte contre les lois humaines et contre les lois divines. Il aime et il hait Imogène, il la torture et il la plaint. Quand elle veut l'empêcher de tuer son mari, il s'écrie : *Pourquoi te trouves-tu sur mon chemin ? Rien ne peut arrêter l'élan furieux de ma colère et je te brise en passant.* Rappelant les *Brigands* de Schiller, annonçant l'*Hernani* de Hugo, Bertram est *une force qui va* et qui ne connaît pas d'autre loi que son indomptable volonté au service de ses passions. Ce héros noir plaisait en 1816 et la pièce, recommandée par Walter Scott à lord Byron, fut jouée au théâtre de Drury Lane à Londres avec le plus grand succès. On ne lui fit qu'un reproche, et non pas, certes, qu'Imogène fût devenue la maîtresse de Bertram, mais qu'elle l'avouât à sa confidente en termes trop peu voilés. Elle lui dit, en effet, après son rendez-vous avec Bertram : *Nous nous sommes rencontrés dans le délire et nous nous sommes séparés dans le crime.* Du consentement général, on trouva, en 1816, le propos *indécent.*

Quand les moines conduisent Bertram à la mort, ils exhortent au repentir l'impassible héros qui — Baudelaire s'en souviendra quand il peindra son *Don Juan aux Enfers* — « ne daigne rien voir » des horreurs qui l'entourent. Cependant, fatigué de leurs paroles, il sort enfin de sa *profonde rêverie* — ces mots, à eux seuls, évoquent toute une époque et tout un style — et répond avec hauteur : *Cessez, insensés que vous êtes ! Voudriez-vous que MOI, je sentisse des remords ?* Cependant, il suffit qu'Imogène apparaisse, pitoyable dans sa folie, pour que Bertram s'écroule, en gémissant, aux pieds du prieur.

D'une façon très romantique, l'amour humain apparaît donc ici comme un coin que la Providence enfonce dans le cœur du pécheur pour le faire éclater. Il n'en peut être ainsi que parce que le héros noir de Maturin s'accepte et se conçoit primordialement en tant que pécheur. Il est, certes, en révolte contre la Providence, il conteste sa justice et suspecte ses intentions. Si je puis dire, il boude Dieu — attitude peut-être assez peu efficace, mais qui donne du moins au héros un socle dont Byron se souviendra. Cependant, sa bouderie même suppose Dieu. et l'affirme. Le héros noir de Maturin ne se conçoit comme *puissance du Mal* qu'en fonction d'un Bien dont il s'est volontairement écarté, mais qu'il reconnaît, et dont il a gardé, comme le Satan de Milton, l'âpre nostalgie.

Il agit mal, mais sa sensibilité reste chrétienne, et sa pensée, orthodoxe. C'est ce qui explique que dans *Bertram,* la statue superbe du révolté puisse finalement descendre de son socle. Elle s'agenouille. Mieux même, elle se prosterne. Elle implore le pardon et la bénédiction des moines. Dans *Melmoth* la statue reste clouée sur son socle. Le héros noir

est figé dans la révolte, foudroyé et calciné pour l'éternité, sans espoir et sans avenir. L'amour humain n'est pour lui qu'un ciel qui s'ouvre et se referme aussitôt. Ses tendres rosées humectent son âme, mais ne la pénètrent pas. C'est qu'elle n'a pas été, comme celle de Bertram, *endurcie* par des passions trop humaines, mais par l'orgueil — l'orgueil satanique, le péché pour lequel il n'existe pas de pardon...

Le thème de *Melmoth* est vieux comme le monde, mais Maturin l'a renouvelé d'une façon intéressante. Melmoth a vendu son âme au Diable pour prolonger sa vie, mais il lui reste encore un recours : il peut être sauvé s'il trouve quelqu'un qui accepte que le pacte surnaturel, avec la toute-puissance qu'elle confère, lui soit transféré. Le héros s'est lié autrefois aux puissances infernales dans l'ivresse et l'orgueil des connaissances magiques... Cela se passait au XVIIe siècle. Le récit commence au début du XIXe siècle et Melmoth est toujours en vie. Il recherche vainement dans le vaste monde un être humain qui, parvenu au comble du malheur, acceptera d'échapper à l'excès de ses propres souffrances en se liant à son tour au démon.

Le roman, à partir de ce point de départ, devient une suite de contes fantastiques qui retracent le récit de chaque tentation. Mais ni Stanton, emprisonné, sain d'esprit, dans un asile de fous, ni l'Espagnol Monçada tombé au pouvoir de l'Inquisition, ni l'Allemand Walberg qui voit sous ses yeux ses enfants mourir de faim, ni Elinor Mortimer soignant son amant dont la raison a sombré, ni même enfin, la propre femme de Melmoth, Immalie, la bonne et pure « sauvage » découverte par l'homme errant dans une île du Pacifique, n'acceptent de mettre un terme à leur malheur au prix que le tentateur y met. Et Melmoth, seul et désespéré au bout de sa quête inutile, se livre enfin à la damnation qui l'attend...

Je ne désire pas tromper ici le lecteur et je ne voudrais pas que cette fin lui fît trop plaindre Melmoth. Tout damné qu'il soit, Melmoth a, toutefois, pendant deux siècles, éprouvé d'insignes jouissances à contempler le malheur des autres, à choquer ses « contemporains » par d'affreux paradoxes, à user, dans l'espace et le temps, d'une agréable toute-puissance, et à éclater d'un rire satanique [1] chaque fois que le mal, par ses soins, triomphait. Il a enfin joui, tout au long des six cents pages d'un roman compact, de la sympathie, de la complicité et de l'admiration secrète de son créateur, le révérend Maturin, dont je ne puis croire que c'était uniquement pour édifier son troupeau qu'il dessina ce héros noir. Le miracle, c'est que ce livre, si enfantin par quelques aspects, si forcé dans certains épisodes, si mécanique par certains de ses procédés, laisse dans l'esprit une impression si forte. A vrai dire, de la pièce et du

1. Oscar Wilde, qui était d'ailleurs le petit-neveu de Maturin, et se fit appeler, après sa captivité, Sébastien Melmoth (Sébastien était une allusion aux flèches de sa défroque de forçat) avait adopté, bien avant sa prison, le *rire satanique* du héros noir. C'est ce rire, on s'en souvient, qui retentit dans les célèbres pages algériennes de *Si le grain ne meurt*, et dont Gide ne devait jamais comprendre la signification véritable.

roman de Maturin que nous offrent presque en même temps les éditeurs français, je n'aime que le roman.

Bertram, dont l'enflure étonne sans émouvoir, me paraît assez inférieur à ses ambitions, *Melmoth*, par contre, est véritablement fascinant, non pas, comme le croyait l'auteur, à cause, mais bien malgré l'usage du surnaturel, et non pas en raison, mais bien en dépit, de son romantisme effréné. Les contes dont est tissé le récit restent d'un intérêt très inégal, mais l'épisode central — les persécutions que souffre, d'abord dans un couvent de jésuites, et ensuite dans une prison de l'Inquisition, l'Espagnol Monçada — est empreint de ce réalisme puissant, mystérieux, illuminé par l'imagination, qui fut un des buts artistiques de Balzac, et où, à mon sens, il n'atteignit jamais aussi complètement que Maturin dans ces pages inspirées.

Il faut lire cette histoire de Monçada pour se sentir peu à peu arraché de son univers quotidien et enfermé avec le malheureux dans ces murs funèbres, vivant avec lui une série d'épisodes dont l'horreur ne se dépeint pas, mais imprègne si fortement l'esprit qu'on se prend plus tard à douter si on a lu, ou si on a vécu tout cela.

Delacroix, à qui elle a inspiré un beau et inquiétant tableau, connu sous le nom d'ailleurs erroné de l'*Amende honorable*, appelait *sublime* l'histoire de Monçada, et je ne pense pas que l'épithète soit ici trop lourde pour l'œuvre. Elle ne traduit pas seulement la gravité du thème, l'architecture libre et ample du récit, la beauté du langage, l'impression de majesté qui se dégage de la lutte héroïque d'une conscience pour préserver sa liberté ; elle rend compte aussi de l'extraordinaire noblesse de caractère de l'Espagnol. Car Monçada, au milieu des plus affreuses persécutions, et dans les situations les plus angoissées, ne se laisse jamais aller à la tentation de la violence. Il lutte pied à pied avec une fermeté qui ne se dément jamais, mais sans jamais que sa fermeté devienne de l'orgueil. Il combat ses ennemis, mais il ne devient, lui, l'ennemi de personne, et pas même de ses persécuteurs. Monçada est le véritable héros, et non Melmoth, âme en réalité plus médiocre, plus vaniteuse, qui a cédé, dans un moment fatal, au vertige de la haine et à l'illusion de la toute-puissance.

On ne peut prononcer ces mots « roman noir » sans évoquer ce qu'ils évoquent pour nos contemporains. Et après tout, la comparaison est légitime, puisque, du drame élizabéthain au roman terrifiant, et du roman terrifiant au *thriller* moderne en passant par Melmoth, il s'agit bien toujours de peindre le mal sous ses aspects les plus violents. Il faut bien l'avouer, le héros noir du roman contemporain, et particulièrement du roman qui nous vient d'outre-Manche ou d'outre-Atlantique, paraît marquer un recul important par rapport au héros satanique de Melmoth.

Quand on lit un classique moderne du genre, on est frappé par le terrible appauvrissement, non certes, du talent des romanciers (on

sait que Gide se disait « épaté » par leur technique), mais de la psychologie des héros noirs. Slim, le chef de bande dans *Pas d'Orchidées pour Miss Blandish* de James H. Chase, Raven, le gangster de *Miss Gallagher comes to grief* [1], les sinistres frères Sullivan dans *La Chair de l'Orchidée*, ont en commun, si l'on peut dire, de ne pas exister en dehors de la cruauté implacable de leurs actes. Quand on les compare à leurs grands ancêtres littéraires, leur indigence vous navre.

Bertram, Melmoth, sont, après tout, des personnages complexes et déchirés. Ce sont des hommes bons qui acceptent d'incarner le mal par une sorte de protestation contre « l'injustice » divine. Le bourreau de Sade est plus sec, sans doute, mais on ne peut lui dénier l'intelligence. C'est un homme supérieur, un « philosophe » qui a vécu, qui a découvert les lois immorales du monde, et qui, pour éprouver sa puissance, ou réussir dans ses desseins, les applique sans faiblesse. Le héros noir contemporain est loin de ces sommets. Il est tout aussi incapable de réflexion que d'empathie. Sa sensibilité est atrophiée. Ses réflexes seuls le guident. Intellectuellement, c'est un débile. Il est tout au plus doué d'une petite ruse animale. Et enfin, il est cruel, non pas, comme Sade, par système, non pas comme Melmoth, par la surabondance de ses passions ou par désespoir métaphysique, mais beaucoup plus simplement, par sous-humanité.

Il serait inquiétant de constater cette déshumanisation vertigineuse du héros noir contemporain, si l'on n'y voyait pas, en fait, la raison pour laquelle les lecteurs français des romans noirs se sont peu à peu détournés des récits sadiques d'importation, pour encourager, sous la plume d'un Simonin ou d'un Le Breton, un héros plus riche en humanité : le pauvre, devenu « truand » par nécessité, et qui garde, dans son existence illégale et traquée, la capacité d'aimer. Envisagé sous cet angle, le roman noir devient, assez curieusement, le récit d'une amitié profonde et pudique d'homme à homme, éprouvée solidement à travers une longue suite d'attentats et de guet-apens. Mais le héros, dès lors, n'est plus purement noir. Plus exactement, il a maintenant deux faces, l'une, noire, tournée vers la Société, l'autre, blanche, tournée vers son ami. Et le grand ancêtre ici, ce n'est ni Melmoth, ni Sade. C'est Vautrin.

ROBERT MERLE

1. Traduit en français sous le titre amusant et inexact : *Méfiez-vous, fillette*. La vraie traduction — moins pittoresque — serait : *Il est arrivé malheur à Miss Gallagher*.

POÈMES

par Louise de Vilmorin

CHANSONS POUR UN OPÉRA-COMIQUE

CHANSONS DE MIGRAINE

Si les Bras de l'Amour

Si les bras de l'amour sont des ailes,
J'ai de quoi m'envoler au temps frais
Demain

Allez hop ! Je souffle ma chandelle,
La main passe au jeu des à peu près,
Les jeux sont faits
Demain.

Et le jeu c'est la valse entraînante
Des danseurs sous le rameau de buis
Demain

Dans le vent de ma porte battante
Le bateau pour la valse est un lit
En pleine nuit
Demain.

Les danseurs au matin sont livides
D'avoir dit tous les mots qui font peur
Demain

On est des revenants du suicide.
A frôler le frôleur on se meurt,
J'étais en pleurs
Demain.

Le dimanche à minuit je m'attarde
Au départ du train des sept wagons,
Demain

Aux carreaux mes regards me regardent
Rester seule entre deux abandons
Et deux pardons
Demain.

Si je pars dans le train des semaines
Si je reste et que nous attendons
Demain

Mort ou vif on cherche un capitaine
Pour nous dire à chaque heure où va-t-on
C'était Meudon
Demain.

Et Meudon ça me tient à la taille
Les billets étaient verts et distants
Demain

En lisant au revers des broussailles
J'ai compris ce qu'on donne en aimant
C'était mon temps
Demain.

Sous ma Paupière en cet Enclos

Sous ma paupière, en cet enclos,
Où les fleurs sont instantanées
Où la lumière est graminée
Où le soleil passe en bateau,

Je sais qui part et qui séjourne
Porte malheur et porte espoir
Parmi les étoiles qui tournent
Au ciel des rouges abattoirs

Et je sais quel amour caché
Mon cœur envoie à ma paupière
Et quel est le rêve attaché
Au poteau de mes nuits dernières.

Et pierre à pierre doucement
Le temps bâtit sa forteresse.
Le château fort de ma tristesse
N'a de visiteur que le vent.

CHANSONS DE LOLLE

C'est L'Amour qui fait mon Malheur

C'est l'amour qui fait mon malheur
Et mon bonheur se tourne en pleurs !
Celui que j'aime est dans la lune,
Il est dans l' miroir à Neptune
Où les amants
Traversent le ciel bouche à bouche
Et puis se couchent
Dans l'Océan

Lorsque je disais « je », ça voulait dire nous,
Maintenant plus de nous, rien que de l'inquiétude.
Lorsque je disais « je », j'avais un rendez-vous,
Maintenant c'est fini, « je » c'est la solitude.

C'est l'amour qui fait mon malheur
Et mon bonheur se tourne en pleurs !
Là-haut dans l' miroir à Neptune
Il y a des lagunes de lune
Pour elle et lui.
Pour sûr y'a même des terrasses
Où l'on s'embrasse
Au clair de nuit.

Lorsque je disais « je », ça voulait dire nous,
Maintenant, plus de nous, rien que l'incertitude.
Lorsque je disais « je », j'avais un rendez-vous,
Maintenant c'est fini, « je » c'est la solitude.

C'est l'amour qui fait mon malheur
Et mon bonheur se tourne en pleurs.

Et dans les quartiers de la lune,
Les quartiers de mon infortune,
Main dans la main
Ils vont en oubliant la terre
Où moi j'enterre
Mes lendemains.

Voyage

Donnez-moi quatre sous
Que je parte en voyage
Donnez-moi quatre sous
Pour les pendre à mon cou.

Au pays des mirages
Je pourrai m'acheter
Des mots de vérité
Des ailes de nuages,

Des baisers regrettés
Et des éclairs d'orage.
Si jamais je pleurais
Ma chambre ou la forêt
Un espace ou une heure

Ou l'espoir d'un secret,
Oui, si jamais je pleure
Ce qui plaît, ce qui leurre,
Vous aurez des cadeaux
Qui tomberont de haut.

Nos soupirs les plus tristes
Seront des améthystes,
De mon cœur, comme un cri
Jaillira le rubis,

Et si ma peine rôde
Parmi mes souvenirs
Tombera l'émeraude,
Tombera le saphir,

La rose et la turquoise
Quand les mains se décroisent
Ces pierres, ces cailloux,
Ces cailloux à bijoux
Grenats des soirs maussades,

Pierres de lune et jade
Péridot, œil de chat
Plaintes des cœurs malades,
Toutes ces pierres-là
Topaze, aigue-marine,

Opale, aventurine
Même les perles fines,
Rouleront sous vos pas
Pendant vos promenades,

Et les beaux diamants
Tomberont comme grêle
En larmes des tourments
Qu'endure un cœur fidèle.

Ainsi dans les écrins
De quelques demoiselles,
Filles des grands chemins
Brilleront mes chagrins
Et mes tristes nouvelles.

Dans la boîte à cadeaux
Dans la boîte à musique
Des bijoux à suppliques,
Brilleront des sanglots
Qui tomberont de haut.

Femme entretenue

Si j'étais femme entretenue,
J'aurais des murs tout en satin,
Brodés d'oiseaux et de tortues
Et de bananiers brésiliens.

Et dans le tulle, à ma fenêtre
On verrait des amours moqueurs
Qui jongleraient avec des cœurs
Dans un paysage champêtre.

J'aurais de l'or à mon plafond
De l'or encadrant mes tentures
Et le buste de Cupidon
Dans une grotte de verdure.

J'aurais des lévriers en deuil,
Des girandoles de Venise
Et des coffrets de friandises
A côté de tous mes fauteuils.

J'aurais des tapis de Turquie
Et sur chacun de mes divans
Les oreillers de broderie
Seraient décorés de rubans.

Quand je me promènerais nue
Sous le soleil Napolitain
De mes lustres à chérubins
J'aurais l'air de tomber des nues,
Si j'étais femme entretenue...

LOUISE DE VILMORIN

LA REINE DE MAYFAIR

par PHILIPPE JULLIAN

Pour Diana.

LORD Tankerville, à quatre pattes, un pinceau à la main, choisissait pour les coller sur les feuilles d'un paravent des images découpées dans un fouillis de magazines et de catalogues qui, déchiquetés, jonchaient le tapis : « Réellement, Ken, croyez-vous que cette rose rouge irait mieux sur la tête de Marlène que cette bicyclette ? ». La voix traînait plus encore qu'à l'ordinaire, il s'ennuyait. Un jeune homme, pas si jeune après tout, habillé avec cette perfection terne, qui trahit la soif du comme il faut, l'aidait avec plus de bonne volonté que de goût.

Les Parisiens qui n'auraient pas revu le célèbre décorateur, le dernier milord comme l'appelait Bérard, depuis ces années d'après-guerre où il fut la coqueluche de nos salons, l'auraient trouvé assez imposant : sa taille ne restait élégante que par un port déjà raide, et les artifices du tailleur ne peuvent rien pour un visage où la couperose de la bonne vie s'étendait sur l'empâtement de l'oisiveté ; mais l'œil gris, si dur à la moindre contrariété, demeurait vif et le nez retroussé, hier encore délicieux, gardait son insolence. Peu de cheveux, mais agréablement argentés, étaient portés assez longs sur les tempes. Quant au charme c'était le même : celui d'un enfant gâté, mais bien élevé, sûr d'obtenir tout ce qu'il demande avec tant de grâce ; l'ironie enlevait toute coquetterie, et l'on cultivait moins l'art de plaire que le luxe de déplaire. Il n'avait hélas plus envie de grand-chose.

Une boîte à musique égrenait sa rengaine. Le soleil entrait à flot par

deux fenêtres carrées traversant les cimes des platanes de Berkeley Square. Trois ou quatre grands portraits laissés inachevés, encore sur leurs chevalets, encombraient tout un coin de l'atelier, l'ancienne nursery de Tankerville House. Parmi les meubles 1900 en bambou et des maquettes de théâtre, un mannequin de bois revêtu d'une robe emperlée de Poiret, et ces objets échoués le long des grèves ou des marchés aux puces, racines pétrifiées, anciens gramophones et souvenirs du Mont-Saint-Michel, montraient que la mode restait fidèle aux leçons du surréalisme. Maintenant, ces cocasseries ennuyaient celui qui les avait tirées du chaos comme ces mots précieux ou argotiques, qui si l'on n'y veille, encombrent nos propos.

Un domestique entra avec cet essoufflement affecté par lequel il marquait sa désapprobation de voir son maître ailleurs qu'au salon. « La duchesse de Paddington est là, qui désire voir My Lord. » Son blâme s'étendait jusqu'à la visiteuse, ce n'était que la seconde femme du duc ! Eût-elle été l'actuelle, qu'il eût dit « Sa Grâce ».

— Vraiment, sans téléphoner, c'est trop, « too » — faisant traîner infiniment les O — trop ennuyeux. Enfin, faites-la monter.

Le jeune homme, lui, ne trouvait pas du tout ennuyeux d'être présenté à la plus célèbre figure du monde où l'on s'amuse.

— Chère Lily quelle surprise ! Je vous croyais au Cap Martin.

— Hélas ! Il me fallait rentrer. Le *Daily Sketch* me demande une colonne chaque jour et pendant toute la saison.

— Je ne vous parlerai plus si jamais vous me nommez dans cet affreux journal. Voici Mr Kenneth Parker, qui vient de quitter l'armée pour la décoration.

— Que je l'envie de travailler avec vous, cher Percy.

La duchesse était assez sage pour rester définitivement à quarante ans par un léger effort de volonté, plutôt que de s'accrocher à la trentaine par d'incertains artifices. Elle misait sur le bon ton jusqu'à son discret vernis à ongles, ne s'essoufflait pas à suivre la mode, son élégance tenait plus à la qualité qu'à la frivolité. Très grande, sèche et brune, elle concentrait ses effets sur les bijoux et les fourrures qui restent des placements. Les Français trouvent la duchesse pourrie de chic, les Anglais, par contre, se lassent de voir un grand nom et une jolie femme à la solde de produits vendus dans les Uniprix à des dactylos : « Lily, duchesse de Paddington, nous confie : c'est à la poudre Pound que je dois de garder mon teint de débutante. » Cette femme ingénieuse monnayait aussi les avantages de son rang en paraissant avec ses amis chez quelques millionnaires assoiffés de mondanités.

D'un air navré, lord Tankerville tira d'une pile de journaux une page où l'on voyait son amie photographiée au lit proclamant le moelleux du matelas Elasto.

— Ces braves gens ont renouvelé toute la literie de Penshurst.

On parla des bals qui s'annonçaient. Aucune de ces fêtes n'amusait

lord Tankerville. La duchesse espérait-elle l'entraîner au bal qu'elle arrangeait pour les Atchourian ?

— Et louerez-vous Penshurst ?

— Pas cette année. Je compte sur vous pour plusieurs week-ends.

— Pourquoi pas des milieux de semaine ? La campagne doit être charmante, probablement déserte.

— En tout cas, j'ai un excellent chef italien.

— Il ne vient sûrement pas à la cheville de notre perle toulousaine. Ah ! j'ai laissé mon foie à Penshurst, ajouta lord Tankerville comme on dit : j'y ai laissé mon cœur.

— Couvertes de clématites, les tonnelles que vous avez dessinées sont exquises.

— Des clématites ! Sur un dessin gothique vous n'y pensez pas, il fallait des fleurs de la passion.

— Mais bien sûr, cher Percy... où ai-je la tête ? Que j'ai donc besoin de vous !

Bien que l'on ait scrupule d'employer de tels mots quand il s'agit d'une des personnes les plus distinguées d'Angleterre, la duchesse « tournait autour du pot », c'est cette expression même qui vint à l'esprit de son interlocuteur inquiet de savoir là où elle voulait en venir.

— A propos, j'ai vu hier Anthony.

Cette remarque arrive comme les « cheveux sur la soupe », continua de penser lord Tankerville qui, d'avoir cultivé la cuisine et l'amitié d'une cuisinière française, gardait un goût pour ces familières locutions qui lui paraissaient l'ail de la conversation. « Mais il y a anguille sous roche. »

— Vraiment, dans un dîner ?

— Non, il m'a convoquée, ce que j'ai trouvé un peu cavalier d'un vieil ami comme lui.

— Est-il tout à fait bien ?

— Mieux. Mais que de soucis !

— Il est loin, le temps où les coups de feu de Sarajevo ne troublaient point la quiétude des Chequers.

C'est une des faiblesses des esprits légers de prendre un ton pompeux pour aborder les questions internationales. Le jeune homme comprit enfin qu'il s'agissait du premier ministre.

— Pour ne rien vous cacher, c'est Anthony lui-même qui m'envoie vers vous.

— Je n'accepte qu'une ambassade en Turquie, le Yali sur le Bosphore est un rêve, déclara lord Tankerville.

— Cher, on ne vous demande point d'accepter, mais bien d'aider.

— Aider ! ! ! Quand je suis accablé d'impôts, obligé d'ouvrir deux châteaux à une horrible foule, quand on me supplie de prêter mes tableaux à Amsterdam ou à Glasgow, si bien que j'en suis réduit à accrocher des Gainsborough de second ordre dans mon salon. Mais je

ne fais qu'aider ! J'inaugure des ventes de charité, je préside des comices agricoles, le Couronnement m'a tué de fatigue, et quand le roi de Danemark est venu, je lui ai fait tant de frais que j'ai cru qu'il allait me prier de le tatouer.

— C'est un service assez proche de celui-là que l'on vous demande.

L'État se tournait-il enfin vers ceux que leur naissance et leur éducation appelaient naturellement à tenir les guides ? La cour se souvenait-elle de la faveur avec laquelle la reine Mary écoutait les conseils de cet exquis connaisseur d'objets d'art ?

— Ken, je vous confie le paravent, je n'ai aucune idée aujourd'hui.

Le milord fit descendre la duchesse dans une bibliothèque en rotonde dont la majesté lui paraissait le cadre convenable pour une conversation officielle.

— L'Afrique nous inquiète, commença la duchesse, renouvelant le fameux « la Chine m'inquiète », de Mme de Montebello.

Avec la désinvolture d'un arbitre, le peintre faisait tourner une vaste mappemonde. D'un index pertinent il désigna la zone de Suez. Plus au sud, le doigt remonta le Nil jusqu'à Fachoda. Voulait-on un nouveau Kitchener ?

— Descendez encore.

Le doigt marqua quelque répugnance à s'enliser dans le lac Victoria Nyanza.

— Un peu plus à l'ouest. Là, vous y êtes.

— Mais je n'ai aucune envie d'y être — une région parsemée de noms bizarres s'étendait entre le Kénia — les colons sont tellement ennuyeux — et le Congo — les Belges bien communs. Et puis ce territoire des Massoutos est marqué d'un vert vraiment atroce... Vous savez bien que je n'ai jamais pu mettre les pieds en Suisse, tant la couleur de ce pays me faisait horreur dans mon atlas de collégien.

— Il n'est pas question de vous y envoyer, mais la reine du Bokanda vient passer le week-end à Penshurst et Anthony pense que vous l'amuseriez mieux que personne.

— Quelle époque, Seigneur, où l'on demande à un pair d'Angleterre de se faire le bouffon d'une négresse ! J'ai envie d'écrire une lettre au *Times*.

— Cher Percy, si vous lisiez les journaux, vous prendriez conscience des Massoutos ; ce sont les habitants du Bokanda. Ils nous font mille ennuis ; les Mau-Mau voisins répandent dans le Protectorat des idées néfastes, le Gouvernement, lui-même, semble sous leur coupe. Seul, l'attrait d'une visite officielle à Londres a pu décider leur reine, ou plutôt, comme ils disent, la Koutoubia, à quitter ses États.

— La Koutoubia ? Mais je me la rappelle fort bien, le peuple s'était toqué d'elle au moment du Couronnement. Je la revois encore dans son landau, envoyant des baisers à la foule, une sorte de Joséphine Baker.

— C'est une très bonne personne, mais un peu encombrante à rece-

voir à Sandringham, trop exotique à Balmoral, pas assez importante pour Windsor et, si on la logeait à Buckingham Palace, elle passerait son temps à agiter son mouchoir au balcon. Elle est donc descendue au Claridge et je dois arranger un week-end en son honneur. Je vous en prie, ne m'abandonnez pas.

— Que ne demandez-vous à Cecil, qui a l'habitude de faire sourire les royautés devant sa caméra, ou à Bonnie qui donnera des fêtes pour cette majesté ?

— Il est à Florence chez la reine de Roumanie. Non, cher Percy, il n'y a que vous pour rendre ce week-end agréable et il est très important que la reine s'amuse.

— Qui donc aurez-vous ? Maisie Strutt, naturellement. Il faudra une fois encore supporter ses imitations de Melba et de Flagstadt. Pour l'occasion, elle devrait essayer Marian Anderson.

— Les Atchourian — ce sont les seuls qui accepteront de faire la révérence... et la famille royale sera représentée par la princesse Wilhelmina ou bien par le duc de Cambridge.

— Dieu, cela est au-dessus de mes forces.

— Voyons, Percy, je vous en prie. Soyez sérieux, on compte sur vous.

— Veuillez dire au Premier Ministre que j'accepte, déclara lord Tankerville, non sans une certaine solennité.

La duchesse partie, lord Tankerville fit dire à Mr Parker de le rejoindre dans le petit salon Rothschild. Dans cette pièce, tendue de damas cerise, aux meubles capitonnés, le maître de la maison, qui parfois se croyait un fastueux edwardien, aimait boire du champagne ; d'étranges pièces d'orfèvrerie couvraient une table ronde : cornes de narval et bézoards montés à Augsbourg, coupes de nautile et cristaux dans le goût de Cellini. Le jeune homme remonta la boîte à musique qui jouait des airs de *La Belle Hélène*.

Ce monsieur adorait lord Tankerville. A peine les intrigues de son ambition lui permirent-elles d'approcher son grand homme que la vanité s'exalta jusqu'à l'amour. Le milord touché en fit une dame d'honneur, car il écartait aussi bien la familiarité, qu'il ménageait les dévouements. D'une poignée de main, lord Tankerville rafraîchissait la langueur de celles et de ceux qu'échauffait le souvenir de ses fameuses aventures. Si quelques personnes semblent par la mollesse de leur abord et un œil nostalgique nous dire : « C'était exquis, n'est-ce pas ? » même si on les rencontre pour la première fois, d'autres plus gaies vous décochent une œillade complice qui signifie : « Mais pourquoi pas ? Quand vous voudrez. » Et cela par routine, sans penser à mal. Lord Tankerville au contraire raidissait l'avant-bras, mettant une infranchissable distance entre lui et les candidats à sa faveur, alors que son regard ajoutait : « pour rien au monde ». Toutes ces barrières se levaient pour Miranda, une charmante guenon grise à favoris jaunes de l'espèce appelée mangabé enfumé. Quand le domestique l'apporta, elle passa les bras autour

du cou de son maître, rappelant le célèbre portrait de Mme Vigée-Lebrun et de sa fille.

— Peut-on savoir, Percy, quelle est cette mission dont vous charge la duchesse ?

Mr Parker voulait bien souffrir, mais non perdre son temps.

Lord Tankerville se lança dans une conférence de politique étrangère.

— Voyez, l'on se souvient de moi pour les missions délicates. Mon arrière-grand-oncle Castlereagh affirmait...

Notre admiration pour l'arbitre du goût ne va pas jusqu'à le suivre dans les rares occasions où il devient ennuyeux, voulant briller dans des champs étrangers à son génie.

Une rapide ondée avivait l'émeraude des pelouses et donnait aux bouquets d'arbres, à travers lesquels on apercevait des collines encore dorées de soleil, l'air d'énormes éponges vertes ; les pétales alourdis couvraient la terre d'une mosaïque allant du rose au brun pâle. Bientôt, un premier rayon de soleil fit scintiller les gouttes de pluie au bout des grappes de lilas et, passant à travers les sapins, tomba en un clair-obscur de technicolor sur les masses pourpres et mauves des rhododendrons. Isolé du parc par une terrasse, Penshurst Lodge dressait ses pinacles et ses tourelles d'un gothique 1820 sur un ciel capricieux. Les volubilis qui en recouvraient la brique, les ouvertures en ogive à petits carreaux et laquées blanc, faisaient penser à cette demeure pourtant assez grande comme à un jouet. Le duc en laissait la jouissance à sa seconde femme. Il louait Penshurst Hall, avec son hall copié sur celui de Westminster, ses dix salons, et ses innombrables appartements d'invités, à une école dont les élèves, aperçues dans le parc avec leurs jupes plissées courtes sur des bas noirs, occupaient l'esprit de quelques habitués de Penshurst Lodge.

Lord Tankerville n'était pas de ces derniers et méprisait ces galanteries de faits divers. Il eût dû remercier le ciel de sentir diminuer son besoin d'aventures comme augmentaient ses années. Hélas ! Il confondait la sérénité approchante avec l'ennui d'un monde qui ne présentait rien d'assez piquant pour stimuler son caprice. Ce spleen le poursuivait jusque dans son sommeil, non qu'il ne pût s'endormir ou qu'il se réveillât au milieu de la nuit en proie à ces angoisses qui viennent du fond de la conscience, mais il se plaignait que ses rêves fussent d'une banalité extrême, « souvent si ordinaires que mes bâillements me réveillent ». S'il prenait son parti de ne plus beaucoup s'amuser dans les fêtes et acceptait de remplir avec bonne grâce les devoirs de sa condition, il s'irritait que cette immense partie de notre vie que nous passons au lit ne fût pas un continuel enchantement. Trop soucieux de sa santé pour revenir aux drogues qu'il pratiquait sans goût dans sa jeunesse, ou pour prendre des somnifères, d'ailleurs il avait un sommeil d'enfant, il essaya de se faire endormir par un fakir, puis par une voyante

irlandaise qui vola une boîte en or à son chevet ; il frôla même le scandale pour avoir partagé son lit avec les personnes les plus singulières sans émouvoir son inconscient, à peine ses sens, mais dont l'une lui donna une maladie de peau. « Je fais des rêves de femme de chambre », se plaignait lord Tankerville avec son habituelle méconnaissance des classes inférieures.

Pour fuir cet ennui, il se faisait réveiller tôt et attendait — ce samedi de mai — le breakfast dans un salon du matin aux boiseries claires décoré de planches botaniques. Pour s'occuper il refaisait les bouquets : « Pauvre Lily, elle croit toujours être une vraie duchesse et range les fleurs par préséance. Les plus chères à l'honneur, puis les moins compliquées ; cachons ces orchidées dont on n'a que faire à la campagne, enlevons ces fils de fer aux roses, tant pis si elles penchent un peu, leur fierté ne faisait valoir que leur masse. Ce sont les Atchourian qui ont dû envoyer ces cocktails horticulturaux. » Il ouvrit la porte et coupa dans la bordure deux feuilles de fougères et un peu de lavande pour donner un air plus rustique au riche bouquet.

— Ah ! cher lord Tankerville, déjà à l'ouvrage comme les bonnes fées ! »

Mrs Atchourian commençait ses gaffes dès l'aurore. On disait russe, par commodité, ou pour expliquer un accent légèrement guttural, cette petite brune aux traits fins, maniérée comme une miniature persane ; un teint bilieux trahissait l'insatisfaction que s'efforçait de démentir un sourire perpétuel, tour à tour charmeur ou conquérant ; une susceptibilité toujours en éveil la redressait, fronçait ses sourcils fournis qui se joignaient en une ligne continue au-dessus du nez, mais des immenses richesses de son mari, elle tirait une satisfaction intérieure et elle savait faire valoir les attributs rares dont ce luxe la parait : ses diamants, sa Jaguar incrustée d'étoiles d'or, des caniches roses. Une incertitude la gagnait à Penshurst, les bijoux de la duchesse valaient les siens, et elle se rendait enfin compte que la vieille Rolls cannée de lord Tankerville donnait à son carrosse l'air d'une voiture de cirque. Rien, pendant le dîner de la veille, ne lui avait permis de croire qu'elle étonnait ou charmait cet arbitre du goût. « La pauvre dame ne sait sur quel pied danser », pensa lord Tankerville qui se garda bien de « lui tendre la perche ». Il abandonna les bouquets pour se plonger dans un volume de mémoires trouvé à son chevet. Tout effort pour échapper à l'oubli par l'étalage de la frivolité l'enchantait, car c'est la seule naïveté dont soient capables les gens du monde.

Après le dîner du vendredi, lord Tankerville augurait le pire du week-end. L'Altesse était, non l'aimable princesse Wilhelmina, mais un vieux général qui, après avoir perdu ses apanages aux courses, vivait de la charité royale au palais de Kensington. Il retint les hommes à table une heure, autour du porto, évoquant ses souvenirs d'Ascot. Plus tard, les pitreries de miss Strutt et les commérages de la duchesse sur

ses milliardaires favoris l'ennuyèrent. Son goût de plaire ne se manifesta que pour un jeune ménage timide, le futur duc de Paddington et sa femme. Il avait décidé d'ignorer les Atchourian, mais la tentation de faire un mot le poussa vers une insolence plus encourageante, au fond, que le silence : comme miss Strutt s'informait des listes d'invitations pour leur bal, Mrs Atchourian répondit avec une fausse modestie : « Mais l'habituelle *cafe society* [1] — Nescafé, dans ce cas. » La duchesse eut un fou rire, les autres invités rirent aussi plus ou moins jaune. Le duc de Cambridge cacha son dépit de n'avoir point compris en marmonnant que de son temps on ne faisait point de ces plaisanteries devant les dames. On conçoit que dans cette humeur, lord Tankerville ne fût même pas rasséréné par la disposition des meubles et le choix des draperies que lui avait confiée son amie, encore que les chintz à grosses roses fussent aussi frais qu'il y a trois ans quand *Vogue* vint photographier les salons et que les contrastes de styles fussent toujours aussi amusants. « Décorateur — pensait-il — pourquoi pas modiste ? Quand on ne peut créer, on arrange. Le goût est l'ennemi de l'invention. » La cause de ce dégoût se trouvait, moins dans l'arrangement toujours ravissant des objets, que dans le portrait de la duchesse, en costume de couronnement, pendu au-dessus de la cheminée. Lord Tankerville, qui connaissait fort bien la peinture, n'aimait pas revoir ses toiles. Après quatre années, les artifices paraissaient plus cruels que l'eussent été les rides ignorées par un pinceau courtisan. L'art de plaire et l'art de peindre sont des muses ennemies.

Ce matin encore, la toile horripilait le brillant amateur. La duchesse entra :

— Avez-vous bien dormi, cher Percy ?

— Horriblement, j'ai rêvé de courses.

— Et vous perdiez ? s'enquit Mrs Atchourian.

— Pas même.

— Mais que fait-on sur la pelouse ?

Trois hommes, sous la direction d'un noir très galonné, dressaient une tente de soie rouge vif ornée d'œufs d'autruche et de lanières de cuir.

— Ils vont gâter mon gazon pour tout l'été, s'écria la duchesse. Tompson, qu'est-ce que cela veut dire ?

— C'est le nègre, enfin l'officier qui a précédé la reine, Votre Grâce, il dit que la reine doit pouvoir être chez elle partout. Il est allé chercher des ouvriers au village.

— Opposez-vous à ce qu'ils enlèvent des meubles de sa chambre.

Pendant le breakfast, avec un entrain de commande, la duchesse parla à ses invités de la visiteuse. Elle avait déjeuné avec elle au Claridge, puis chez le secrétaire d'État aux colonies.

1. Réunions mondaines... tenues hors du monde.

— C'est une jeune femme intelligente, avec de charmantes manières. Malheureusement, son éducation a été confiée à des nonnes belges venues du Congo voisin et elle est persuadée que Bruxelles est le centre du monde.

— C'est absurde. Son succès au Couronnement, suivi de sa réception dans l'ordre du Bain, avec ce beau chapeau à plumes, devrait lui faire adorer Londres.

— En tout cas, il est indispensable qu'elle soit heureuse en Angleterre et oublie tout désir d'aller en Belgique. Je ne puis vous dire qu'une chose, — ajouta la duchesse peut-être pour se rendre intéressante — d'immenses intérêts sont en jeu.

Au mot intérêt, Mr Atchourian dressa l'oreille.

— Mais de quoi peut-on parler ? demanda-t-il.

— Chiffons, voiture, musique, que sais-je ? Mais, encore qu'elle soit chrétienne, il vaut mieux ne pas mettre la religion sur le tapis.

— L'anthropophagie pas davantage.

Le fils de la duchesse rappela qu'on n'avait rien retrouvé d'un lieutenant envoyé sonder l'opinion d'une des tribus les plus impatientes du royaume.

— Un officier ? C'est inadmissible, de mon temps ces choses-là n'arrivaient qu'aux missionnaires. Qu'attend-on pour fusiller ces chimpanzés ? Jamais entendu parler de ces Bassem, Bassom... chose, bougonna l'Altesse.

Mr Atchourian rappela discrètement que l'on venait de découvrir de l'uranium dans des territoires qui n'exportaient jusque-là que des peaux de serpents et des esclaves pour l'Arabie Séoudite.

— Si j'avais la chance de posséder des esclaves, dit lord Tankerville, je me garderais bien de les vendre. Mais regardez Lily, esclaves ou chambellans, la suite de la reine nous prépare une nouvelle surprise.

On aperçut par la fenêtre des gaillards noirs comme du charbon, habillés en zouaves avec beaucoup de soutaches dorées, occupés à dresser un mât dans la cour.

— C'est trop indiscret.

— Sûrement, le pavillon royal flottait au-dessus du Claridge pendant le séjour de la souveraine, espérons seulement que ce ne sera pas un de ces verts tellement laids sur notre ciel gris.

Les invités virent s'élever, trop lourd pour flotter, un immense étendard orange brodé de signes ésotériques. Peu après, une de ces Daimler où l'on peut s'asseoir en gardant son haut-de-forme, peut-être une des anciennes voitures de la reine Mary, fit grincer le gravier.

— La voilà. Percy, accompagnez-moi sur le perron.

La duchesse se précipita avec la dignité que lui permettait de garder sa haute taille. Déjà, les dignitaires ouvraient la portière et faisaient mine de transporter leur maîtresse, mais d'un geste impérieux celle-ci les dispensa de leurs services, et répondit avec une bonne grâce, que limitait un assez mauvais anglais, aux paroles de bienvenue et aux bana-

lités sur le parcours. C'était une grande jeune femme que des vêtements, imités de ceux portés par la Reine-Mère — capeline emplumée, étole de renard et jupe imprimée à volants — faisaient paraître énorme, mais de longues jambes, une certaine souplesse sous ces oripeaux, permettaient de deviner un fort beau corps. La tête était petite après un long cou, rien d'épaté dans les traits, les yeux bridés, le front étroit et haut.

Le duc de Cambridge attendait dans le grand salon, la Reine l'embrassa comme un vieil ami, ce qui réduisit à rien ses grands airs, puis elle tapota la joue de la petite miss Strutt, comme si elle eût été l'enfant de la maison. Les Atchourian restèrent sur leur quant à soi. Pour la forme, la duchesse proposa un breakfast qui fut allègrement accepté. A contrecœur, tout le monde revint dans la salle à manger, grignota du bout des dents, dégoûté par l'appétit de la souveraine : deux œufs, une sole, parurent insuffisants, il fallut faire venir des cuisines un poulet froid. Cette belle santé amusait le seul lord Tankerville qui, se souvenant de l'éducation de sa voisine, lui parla en français ; elle lui répondit avec une volubilité que gâtait seulement un fort accent belge. On resta près d'une heure à table ; la Reine, ayant entrepris d'expliquer à son aimable voisin l'intrigue du *Mariage de Mademoiselle Beulemans*, son rire découvrait une dentition éblouissante.

— Mais, chère Koutoubia — se refusant à donner du Madame, la duchesse se servait de ce titre exotique — l'Angleterre aussi produit une littérature remarquable.

Une ombre obscurcit encore davantage le front de la Reine : elle ne devait connaître que les remontrances du Résident et les prônes des missionnaires.

— Certes, nous aussi avons un chef-d'œuvre ! s'écria lord Tankerville, qui entreprit de raconter la *Marraine de Charlie* en mimant les passages les plus burlesques — comme l'arrivée de la fausse marraine, un tea-cosy sur la tête. Ce fut un bon point gagné par l'Angleterre.

— Dire qu'il se donne tant de mal pour cette négresse, soupira Mrs Atchourian.

« Très sympathique et... intelligente », tel fut le verdict du Milord quand la Reine se fut retirée dans ses appartements.

— Un peu commune, se permit Mrs Atchourian.

— Madame, la vulgarité commence à vouloir paraître ce qu'on n'est pas, la Koutoubia ne cherche point à se blanchir.

La duchesse s'enferma pour téléphoner d'abord au *Daily Sketch*, puis au ministre, enfin à quelques amis.

Lord Tankerville ne possédait pas de chien, sa guenon Miranda ne supportant pas de rival, mais il aimait, à la campagne, siffler les favoris de la maison pour accompagner sa promenade. Miss Strutt lui confia son pékinois blanc. Comme il traversait la pelouse pour admirer de près la tente qu'on finissait de dresser, la petite bête se serra tremblante entre

ses jambes et jappa comme à l'approche d'un danger. « Stupide chien, gâté par une vieille fille. » Mais il connaissait la sagesse des pékinois, il le prit dans ses bras. L'ennemi se cachait derrière un rhododendron. Un léopard, ses longs membres tachetés étendus sur le gazon, achevait une carcasse de poulet.

— Tellement héraldique, comme les Plantagenet avaient meilleur goût que les Hanovre avec leur lion empaillé, murmura lord Tankerville. Est-il attaché ?

— Oui, Mister.

Un officier jouait avec le bout d'une chaîne d'acier. Pour ménager la sensibilité du pékinois, lord Tankerville considéra sans approcher cette vision de jungle en plein Sussex puis dirigea ses pas vers le gazébo. Ce belvédère qu'il avait dessiné dans le goût chinois dominait un vaste paysage d'arbres et de prés. Au volume pommelé des ormes correspondait le ballonnement des nuages légers dans le ciel clair, plus décoratifs qu'inquiétants ; après un étang, un bois plus épais aux ombres indigo étendait jusque sur la crête d'une colline ses fraîches cimes encore transparentes. D'autres collines couleur de sable ou d'avoine se succédaient, parfois interrompues par la touche crayeuse d'une falaise ; sur la gauche, un clocher carré indiquait un village que cachaient d'immenses chênes. Lord Tankerville s'attendrit devant la perfection de ce paysage familier qui n'avait peut-être été conçu que pour le bonheur des chevaux, mais dont les masses d'arbres et les surfaces de prairies, soigneusement équilibrées, sans drame ni pittoresque, convenaient mieux que tout autre à d'heureuses réflexions. Il s'amusa, comme à son habitude, à traduire sa méditation en une allégorie : « La Nature ramenant lord Tankerville au Patriotisme. » La vertu civique intervenait si rarement dans ses compositions qu'il ne savait comment la représenter. Il lui donna les traits nobles, mais un peu ébréchés, d'une statue d'Albion couverte de mousse au fond d'un parc. La Koutoubia devait être amadouée, il se promit de s'attacher à cette cause. Fût-il resté deux minutes de plus sous le pavillon qu'il eût donné une moins touchante apparence au Patriotisme. Un autocar rouge déchirait le paysage, plein d'une foule laide et bruyante qui, pour deux shillings, allait visiter Penshurst Hall. Mais ces clameurs n'arrivèrent pas jusqu'au promeneur qui flânait dans les allées les plus éloignées de celles où l'Afrique prenait déjà ses habitudes.

— Le déjeuner a marché comme sur des roulettes, dit lord Tankerville à la duchesse en sortant de table.

— Grâce à vous.

— Certes, elle rit assez facilement, mais il faudrait trouver ce qui l'intéresse vraiment.

— La politique, j'imagine, mais ne l'abordons à aucun prix.

Le milord commençait d'avoir une idée de ce qui intéressait vraiment

la Koutoubia, mais il n'en fit point part à son hôtesse, elle n'eût pu rien faire pour elle. L'après-déjeuner traîna. Le duc de Cambridge raconta un épisode de la guerre du Transvaal, malgré les signes de la maîtresse de maison, il s'éternisa sur ce terrain brûlant. Miss Strutt, tout occupée à capter Mrs Atchourian, lui récitait son carnet d'adresses. La Reine ne s'attarda pas mais, au lieu de monter dans sa chambre, sortit vers sa tente, fidèle à l'habitude de la sieste. La duchesse l'accompagna jusqu'à l'entrée de cet édifice qui se referma sur la souveraine, un des officiers et le léopard.

La duchesse retourna téléphoner à Londres. Les Atchourian s'enfermèrent pour écrire des lettres sur le papier de Penshurst Lodge. Miss Strutt resta seule avec lord Tankerville. Ils se connaissaient depuis trente ans. Lui, jeune homme brillant mais de peu d'avenir, séparé du titre et de la fortune Tankerville par deux générations de solides cousins ; elle, soit qu'elle amusât, soit qu'elle sût satisfaire quelque difficile passion, vivait dans le sillage voyant, inquiétant et doré d'une princesse américaine. Ces jeunes gens tenaient, dans un monde encore plus occupé de s'amuser que de paraître, tour à tour les rôles de confidents, de jeunes premiers ou de duègne, car le désordre de cette société interdisait une distribution convenable ou seulement stable des caractères. Les pères nobles y sont Chérubin, Polichinelle se croit Colombine. Des erreurs de distribution rapprochaient miss Strutt de gens importants ou qui ne tardèrent pas à le devenir. Elle partageait les secrets des grands. Quand sa princesse mourut, laissant tout à ses chiens, les amis de miss Strutt se réunirent pour lui faire une pension. Par gratitude, elle ne sortit plus de son rôle de bouffon mais savait, dans des moments de détresse, montrer qu'elle n'avait pas perdu la mémoire. Lord Tankerville hâta le pas pour fatiguer la petite dame qui trottinait à ses côtés. Par un phénomène de sympathie, elle ressemblait de plus en plus au pékinois qu'elle aimait : yeux globuleux, nez épaté, souffle court.

— Percy, je vous en prie, soyez plus aimable pour les Atchourian, acceptez d'aller à leur bal.

— Ma parole, vous enlevez le pain de la bouche de Lily.

— Je la seconde, si vous refusez, c'est moi qu'on rendra responsable — de pathétique la voix devint sifflante. Vous n'avez pas de cœur, je m'en doutais bien depuis l'histoire de cette pauvre Moira Dudley.

Lord Tankerville ne détestait pas qu'on lui rappelât les femmes qu'il avait fait souffrir, mais l'audace de la Strutt, qui déterrait cette vieille histoire comme pour l'intimider, l'irrita. Personne n'avait cru que le seul ennui ait pu lui faire quitter une maîtresse ravissante ; la médisance attribuait ce dégoût, soit à une incertitude physiologique, soit à quelque inexprimable caprice des sens.

— Mais je suis un monstre. Maisie, criez-le sur les toits et l'on m'ennuiera moins.

Miss Strutt battit en retraite, sincèrement choquée comme le sont les

natures médiocres quand on renverse les fragiles paravents de morale derrière lesquels elles échafaudent leurs petites combinaisons.

Lord Tankerville s'assit et s'appliqua à composer une allégorie, « Flore repoussant les Furies ». Mais la moiteur de l'air, la contrariété sur un repas trop riche, lui interdisaient ces jeux faciles. L' « Envie et la Politique chassant le Repos » auraient été plus proches des circonstances.

Il se mit donc à penser à la Chine. Ces voyages imaginaires l'entraînaient loin d'un monde ennuyeux, remplaçaient la méditation que lui interdisait une répugnance aux idées générales. Parfois il débarquait dans l'empire des porcelaines sous le règne de Kien Long, s'entourant de la Famille Rose, la seule à laquelle il souhaitât de s'allier. Un jésuite paysagiste lui montrait la Montagne de Charbon et le Pont de Marbre et, sous un arbre contorsionniste, un magot disait sur les pivoines blanches ourlées de rose de jolies choses qu'il ne pouvait jamais se rappeler. Le goût du bizarre l'entraînait jusqu'à la cour de la dernière impératrice Tseu Hi, entourée d'ennuques et d'équivoques chanteuses, dans des salles encombrées de pendules. Le pillage du Palais d'été éclairait ces chimères, de la lumière même des incendies qu'il souhaitait d'allumer dans les maisons prétentieuses. Mais le plus souvent, il demandait aux brumes d'une Chine plus ancienne, aux paysages à demi effacés sur les rouleaux de soie, de lui cacher les aspérités d'un monde qui allait si souvent à l'encontre de ses vœux. Mais passait-il vraiment des chimères au rêve, les paysages se déchiraient, montrant derrière des lambeaux de soieries Piccadilly ou Oxford street et leur affreuse foule. La Chine, ce jour-là, paraissait bien lointaine ! Un autre continent moins subtil retenait l'imagination de l'esthète, une Reine de Saba, superbe et bruyante, balayait de sa traîne les délicates porcelaines.

L'heure du thé arriva. La Koutoubia ne sortit pas de sa retraite. « Espérons qu'elle n'oubliera pas le dîner ! Le lord lieutenant et lady Waterford doivent venir, les Fitz Maurice et Lesbia Branddon. La pauvre Atchourian reprend « du poil de la bête » à la promesse de cette manne, pensa notre héros. Il laissa les invités à une canasta pour griffonner dans sa chambre. Après des mois d'oisiveté, le magnétisme de la Koutoubia réveillait une imagination qu'intimidait trop la lucidité du goût. Ce sera la Vénus de sable, pensa-t-il, prenant ce mot dans son sens héraldique, le léopard à ses pieds, ou plutôt une reine de Saba à la manière d'un Gobelin, vêtue de plumes à l'ombre de palmes. Le crayon à la main, il esquissa plusieurs compositions. Tout à ses allégories, il ne lui vint pas à l'idée que la reine pourrait s'étonner qu'on la fît poser nue — enfin l'inspiration le rajeunit de vingt ans. Après une heure de travail, le peintre s'étendit sur un divan pour continuer les mémoires de la comtesse Nostitz-Olozabal. Ces souvenirs du high life, si abondants en Angleterre, lui étaient ce que les tableaux de vanité étaient aux théologiens : burlesque assemblage de prétentions fanées, d'élégances en poussière. Avec quelle touchante candeur s'étalaient le

contentement de soi, la sûreté des générations précédentes ! N'y avait-il pas matière à plus de vingt romans dans : *It was such fun*, par Mrs Hawfa Williams ; ne jouait-on pas à cache-cache derrière les trônes avec Daisy de Pless ? Comme une bourgeoise provinciale, lord Tankerville ne pouvait s'arracher à ces mondanités abolies. Comment cette Nostitz, qui avait fait les beaux jours de Petersbourg, allait-elle finir à Biarritz dans les bras d'un matador ? Il était à la présentation de la comtesse au kaiser — diadème d'émeraudes poires, aigrette colonel, quand un brouhaha dans la chambre voisine le tira de sa lecture. Il reconnut le timbre grave de la Koutoubia, la voix sèche de la duchesse. Des domestiques couraient dans le couloir. On ne tarda pas à frapper à sa porte :

— Vraiment c'est trop ennuyeux, dit la duchesse, elle a oublié sa robe à Londres. Il n'est naturellement pas question qu'elle entre dans une de mes toilettes.

— N'a-t-elle pas quelque robe de chambre vaguement folklorique ?

— J'avais une gandourah, avec des décorations, elle eût été superbe, mais Madame ne veut pas avoir l'air d'une « native ». Vous seul pourrez en venir à bout.

La Koutoubia se dressait, négligemment drapée dans un peignoir au milieu d'un désordre de vêtements :

— C'est terrible, mon cher lord, savez-vous, rien à me mettre.

Lord Tankerville retrouvait avec plaisir l'atmosphère des coulisses, rien hélas parmi ces robes et ces écharpes qui aurait pu couvrir plus d'une moitié de la souveraine. Soudain, il bondit à la fenêtre :

— Voilà notre affaire !

Il montrait l'étendard du Bokanda qu'une brise agitait dans la cour.

— Plutôt nue ! s'écria la reine du ton de Frédégonde : plutôt morts que tondus.

On la persuada qu'elle ne pourrait mieux étaler les couleurs de son royaume qu'autour de sa taille.

Pendant que l'on décrochait l'étendard, lord Tankerville enjoignait à la reine d'enfiler jupons sur jupons ; elle sortit de son cabinet de toilette avec un véritable tutu : une longue gaine moulait son torse jusqu'à la naissance des seins qu'on devinait, ou plutôt qu'on voyait, impatients de toute contrainte, méprisant tout artifice. Les épaules rondes, les bras allongés, avaient la couleur et le moelleux du bronze. « On croirait une de ces figures maniéristes étendues sur la vasque de la fontaine de la place de la Seigneurie », pensa lord Tankerville. La duchesse pinça les lèvres ; il tremblait légèrement, essayant une écharpe autour du décolleté. « Le noir est toujours habillé », dit-elle en français, cette sotte plaisanterie fut froidement reçue.

On apporta l'oriflamme. Lord Tankerville, des épingles plein la bouche, le drapa en pouf sur les jupons, les plis cassés de la moire apportaient des reflets de soufre, des ombres écarlates. La fièvre créatrice possédait le milord.

— Décousez le corsage de cette jupe noire, il fera l'affaire, coupez les manches naturellement.

La Koutoubia, prête à tout, après avoir livré son étendard acceptait avec sérénité le pillage de sa garde-robe.

— Pas de fleurs, mais beaucoup de bijoux.

La duchesse revint avec un coffret plein de bijoux de couture. Lord Tankerville sentit la reine frissonner quand il s'attarda pour agrafer un collier. Le grand cordon bleu ciel de l'éléphant Massouto barra le corsage, les épaules et le dos. Laissant aux femmes de chambre le soin de consolider son chef-d'œuvre, l'artiste passa dans sa chambre enfiler son smoking.

Une douzaine d'invités attendaient la reine dans le salon, bien décidés à ne point s'empresser autour de cette Majesté exotique. Ils ne purent, quand elle entra, retenir un murmure admiratif. Elle eut un mot aimable pour chacun et un sourire complice pour lord Tankerville. « Les Atchourian boivent du lait, pensait celui-ci, ils ont enfin rencontré Mrs Branddon. »

Le dîner fut superbe, pas très bon et extrêmement ennuyeux. Un incident assez dégoûtant en rompit la monotonie. La soirée étant douce, les fenêtres de la salle à manger restaient ouvertes, soudain, une âcre odeur de viande brûlée vint couvrir la fade saveur du turbot, des tourbillons de fumée s'élevaient au milieu de lueurs d'incendie : les gens de la reine rôtissaient, dans la cour, un mouton fraîchement égorgé.

— Voulez-vous que je vous en fasse servir ? proposa aimablement la Koutoubia.

— Non vraiment, merci.

Les dames devinrent pâles. On remarqua, en sortant de table, des traînées suspectes sur le tapis, elles menèrent au pékinois de miss Strutt, vautré sur le plus beau fauteuil, ivre de sang, ses mèches blanches coagulées, léchant d'un air béat les reliefs d'un hideux festin.

La reine rit beaucoup puis demanda où se trouvait la télévision. Naturellement, la duchesse n'en possédait pas au salon, mais il y avait un poste à l'office pour que les domestiques supportassent la campagne. On l'alla chercher, les invités parurent contrariés mais au fond bénirent cette diversion qui dispensait de faire des frais. La reine et la duchesse s'assirent sur un divan, lord Tankerville à leurs pieds, comme un jeune homme. Un spectacle de variétés déroulait ses inepties. La reine riait. Ces images, d'un monde qu'il ignorait, prenaient pour le milord une saveur presque folklorique.

L'écran se brouilla, puis un de ces visages dont le sourire exprime dans les magazines la bonne conscience que donne enfin une haleine fraîche lut les nouvelles : le cheval de la reine venait de gagner une course, sir Anthony Eden avait reçu l'ambassadeur du Pakistan, sir Napier Oglivy — au Bokanda — a déposé le premier ministre qui, en l'absence de la reine, se livrait à une politique anti-anglaise.

— C'est trop fort ! — la reine se leva — jamais sir Napier n'aurait osé cet abus de pouvoir si j'avais été en Bokanda. Ce voyage est un piège ! Je ne resterai pas une minute de plus sous un toit ennemi ! Mes fidèles massoutos viendront me délivrer.

— Fâcheuse coïncidence, répétait le duc de Cambridge.

Les Atchourian, plus britanniques que les autres invités, prenaient une attitude arrogante. En français, la reine continua d'exprimer sa méfiance de la perfide Albion, les nonnes belges l'avaient bien éduquée, désormais le Claridge figurerait à côté de Rouen et de Sainte-Hélène.

— Chère Koutoubia, attendez, je vous en prie. Je vais téléphoner à Anthony.

— J'irai moi-même demain à Downing Street, si on ne m'a pas enfermée à la Tour.

Lord Tankerville prit le bras de la souveraine.

— Que Madame compte sur moi, je n'aurai de cesse qu'un tel scandale soit réparé.

— Vous, vous êtes bien gentil, savez-vous.

Le couple se retira lentement alors que les invités s'inclinaient, moins devant cette Majesté exotique que devant le malheur. Ils le virent, par la porte ouverte sur le jardin, se diriger vers la tente. Les officiers noirs se prosternèrent et rabattirent sur les nouveaux amis la tenture de soie.

La conversation reprit sans entrain, personne ne pouvait détacher les yeux de ce pavillon d'étoffe qui, comme passaient les minutes, devenait aussi fabuleux, aussi plein de troubles sortilèges, que celui de Schéhérazade. Il fallut se décider à partir. Toujours tournés vers la tente, les invités prirent congé de leur hôtesse sans faire allusion au mystère qui terminait la soirée. La seule fausse note vint de Mrs Atchourian.

— Aller coucher sous nos yeux avec une négresse, c'est inqualifiable.

— Cela me paraît au contraire assez remarquable, lui répondit la duchesse, et elle se retira pour téléphoner à Londres.

Le lendemain matin, les domestiques ouvrirent les fenêtres pour voir les chambellans démonter la tente et la voiture royale filer vers Londres, emmenant lord Tankerville. Encore qu'il ne fût pas rasé, et qu'il ressentît cette lassitude qui accompagne les retours de jeunesse, le séducteur tint à accompagner la Koutoubia au Claridge jusqu'au seuil de son appartement. Le liftier communiqua aussitôt cette nouvelle au *Daily Sketch*. Deux des plus galonnés parmi les officiers aperçus à Penshurst, en bras de chemise, jouaient aux dés dans le salon. « Ce sont mes maris, mon chou, tu les trouveras bien gentils quand tu les connaîtras. » Toubab, énorme, noir, le front bas, représentait la nature africaine à l'état brut. Chez Oolof, au contraire, les yeux en amande, une certaine langueur, disaient un sang égyptien. Tous deux avaient les meilleures façons du monde. Lord Tankerville préféra laisser la souveraine dans

son intimité et se retira après lui avoir tendrement baisé la main. Il retourna chez lui, se fit raser, changea son prince de Galles pour un costume foncé et se fit conduire à Downing Street. Le chauffeur passa la carte de son maître à un domestique. Au bout d'un certain temps, un secrétaire vint jusqu'à la voiture : le premier ministre était désolé, il ne pouvait recevoir sa seigneurie avant cinq jours. « Trop extraordinaire, grommela le milord. Essayons du ministère des Colonies. » Après avoir erré dans un vaste bâtiment, lord Tankerville trouva enfin le fonctionnaire plus particulièrement chargé des relations avec les Massoutos. Il le reçut aussitôt avec les marques du plus grand respect. Du ton infiniment poli, mais sans réplique, d'un homme d'État du XVIIIe siècle, lord Tankerville exposa ses vues, ou plutôt celles de la Koutoubia, sur le coup d'État et conclut en exigeant le renvoi du gouverneur et des excuses pour l'invitée de l'Angleterre. Le sous-secrétaire trouva toutes ses demandes bien naturelles, promit qu'on en discuterait au Conseil et assura le milord de son dévouement. « Quel homme charmant, pensa celui-ci rentrant à Berkeley Square ; j'aurais dû l'inviter à déjeuner. Mais avec qui ? »

Vingt-quatre heures plus tard, les journaux annonçaient en grand titre : Agitation au Bokanda. Le Conseil décide de déposer la reine le résident se charge de l'intérim du Gouvernement. La Koutoubia fut admirable dans l'épreuve, elle déclara aux journalistes qu'elle était sûre de l'affection de son peuple, auprès duquel elle n'allait pas tarder à retourner ; elle ajouta ne plus vouloir accepter l'hospitalité de la Couronne ; elle quittait le Claridge, un ami généreux ayant mis à sa disposition une partie de sa demeure.

On arrangea l'étage de réception de Tankerville House en une suite royale. La Koutoubia, un secrétaire, deux eunuques, une femme de chambre belge et le léopard s'installèrent dans un superbe salon. Les deux maris eurent le tact de préférer une pension de famille à Kensington, mais ils se présentaient chaque matin pour prendre les ordres et passaient tout l'après-midi dans le hall à jouer aux osselets. L'étendard orange du Bokanda flotta sur Berkeley Square. Les domestiques marquèrent leur dépit d'avoir à servir une dame de couleur ; seule de la maison la guenon fit fête à la reine qui savait lui parler dans un langage plus familier que l'anglais. « On veut vous déposséder de vos États, eh bien vous serez la reine de Londres », déclara lord Tankerville en accueillant son invitée.

Comme on l'imagine, la duchesse ne tarda pas à venir le voir et commença par le féliciter de son courage avec une autorité qu'elle ne pouvait tenir que d'un personnage très important.

— Mais chère Lily, je n'ai aucun mérite puisque j'aime la Koutoubia. Je pense même à l'épouser.

— Une pairesse noire ? C'est impossible !

Lord Tankerville rappela qu'une dame Parsi avait épousé le vieux

marquis de Colchester à seule fin de pouvoir assister au Couronnement.

— Et puis j'y gagnerai, elle me fera sûrement roi.

La duchesse n'insista pas. Son ami parlait de l'avenir avec la légèreté des amants heureux.

Le fameux soir qui vit se baisser sur le couple le voile nuptial de la tente, les trois dames qui demeuraient à Penshurst Lodge, énervées par les événements, par cette luxure toute proche, restèrent longtemps à bavarder après que les hommes furent couchés.

— Au fond, je ne suis pas mécontente de voir Percy sortir de sa torpeur, avait déclaré la duchesse.

— Nous ne lui connaissions aucune aventure sérieuse depuis cette cuisinière toulousaine, rappela miss Strutt.

— Il y a eu un épisode assez compliqué avec un corps de ballet, j'en ai oublié les circonstances et les personnages.

Mrs Atchourian demanda avec une lubricité orientale si lord Tankerville valait quelque chose au lit. Par flatterie, miss Strutt allait répondre sur un ton dépréciateur, quand la duchesse déclara, soit esprit de classe, soit reconnaissance :

— Tout à fait remarquable.

La chaleur du scandale qui avait ému ces dames se répandit dans Londres. Mr Parker se précipita aux nouvelles : aurait-on encore besoin de lui ? Il trouva lord Tankerville rayonnant, mais avec une lueur un peu hagarde dans le regard.

— Faites-vous de beaux rêves, Percy ?

— Mais c'est merveilleux, je ne ferme plus l'œil ! Il faut que vous rencontriez les maris de la reine, vous les trouverez charmants.

Fini le temps où lord Tankerville passait des journées à composer un paravent, des affaires plus importantes l'occupaient : il peignait avec ardeur, lisait les journaux, faisait des frais aux hôtesses politiques. Il convoqua miss Strutt :

— Chère Maisie, j'ai été vraiment trop désagréable avec ces pauvres Atchourian, ils ont l'air de si braves gens...

— Viendrez-vous à leur bal ?

— J'en ai assez envie, s'ils me laissent arranger le Dorchester à ma fantaisie.

— Quel bonheur ! Vous pourrez leur demander n'importe quoi.

— A vrai dire, je n'ai rien à demander, il me paraît simplement convenable qu'ils fassent graver sur leurs invitations : pour rencontrer la Koutoubia des Massoutos.

— Je suppose qu'ils en passeront par là, soupira miss Strutt.

— Faites-en votre affaire, chère Maisie.

— Ils devront donc renoncer à la princesse Margaret.

— Serait-elle venue ?

Deux heures plus tard, Mrs Atchourian venait elle-même remercier lord Tankerville, tous les fleuristes et tous les tapissiers de Londres

seraient à sa disposition. Pourrait-on savoir quel style il comptait adopter pour décorer les salles de bal ?

— Une jungle d'orchidées.

— Merveilleux !

— Quelques masques que l'on fera copier au British Museum, des peaux de panthères sur tous les sièges.

— Divin... Et surtout que la dépense ne compte pas.

— Quand donc enverrez-vous les invitations ?

— Heu... Quelques-unes sont déjà parties...

— Voilà qui est contrariant et pour deux raisons, la première est qu'il n'y est point fait mention de la reine de la fête.

— Il est donc nécessaire de mentionner la Koutoubia ?

— Indispensable ; la seconde est qu'il est de par Londres des personnes que je ne veux rencontrer à aucun prix et dont voici la liste.

Chaque année, lord Tankerville envoyait à ses amis, au lieu de cartes de Noël, un répertoire de ses bêtes noires afin de ne pas croiser, au cours de l'hiver, des visages qui lui déplaisaient. Mrs Atchourian y releva les noms de quelques-uns de ses amis qu'elle sacrifia d'un cœur léger, elle crut même deviner le sien, à sa place alphabétique, mais recouvert d'encre. Pour mettre « du baume sur la plaie », lord Tankerville proposa d'entreprendre son portrait, mais la malice l'emportant il ajouta : « Dans le goût de Rembrandt, or et noir, comme la *Fiancée Juive.* »

Une semaine seulement séparait nos héros du bal, pendant laquelle lord Tankerville déploya les trésors de son imagination servie par les trésors Atchourian, pour donner à l'hôtel une apparence véritablement féerique et une inlassable énergie pour imposer la Koutoubia, suscitant les invitations les plus flatteuses, s'affichant avec elle dans les premières et dans les cabarets dont il avait horreur. On ne voyait que leurs photos dans les pages mondaines des quotidiens. Un jeune couturier, grand admirateur de lord Tankerville, dessina, sous sa direction, des robes plus près du théâtre peut-être que de la mode, pour la Vénus de bronze, surtout des drapés de jersey qui moulaient ses admirables proportions sans les altérer. On la coiffa de turbans en lamé. « Un bronze du Bénin », devint vite un compliment aussi banal que l'avait été le « vrai petit Saxe » cher à nos grands-mères. Elizabeth Arden, Peggy Sage et Harriet Hubbard Hayer, devaient refuser des centaines de clientes pour les cures d'ensoleillement.

Le soir du bal, lord Tankerville donna un grand dîner à Berkeley Square. La moitié des convives vint de Paris, la divine Mrs Edwards à leur tête, dans une crinoline cousue d'émeraudes et de violettes. La célèbre beauté restait la seule personne devant qui lord Tankerville se sentît encore petit garçon. Elle approuva tout et la reine et la maison, les Guatrez étaient là — bien sûr — avec leurs amants. Londres fournissait les jeunes gens d'avenir, Paris les femmes avec un passé. La

Koutoubia portait un fourreau de brocart et les fameux diamants Tankerville. Peut-être pour taquiner Mrs Atchourian, peut-être par remords de faire son succès, lord Tankerville et ses invités n'arrivèrent qu'à une heure du matin. Jusque-là le bal languissait, certes il y avait du monde : ces figurants que l'on voit toujours photographiés dans les fêtes de charité, ou aux soirées de débutantes, des personnages de la City ; mais les journalistes s'impatientaient : pas la moindre royalty, ils ne pouvaient offrir à leurs lecteurs que l'éternelle duchesse de Paddington. Une soirée perdue, enfin. Les Atchourian pensaient de même : lui calculait que chaque orchidée lui revenait à 7 shillings, chaque bouteille de champagne à 5 livres, et chaque invité, s'il n'en venait pas davantage, à 15 livres par tête, ce qui est cher pour des gens qu'on n'a pas envie de connaître.

Soudain un murmure se leva, les éclairs de magnésium fusèrent, lord Tankerville arrivait avec la Koutoubia, les Guatrez, Mrs Edwards elle-même !

— C'est enchanteur...

— *Les Mille et une Nuits...*

— Plus fort que Charlie !

Mrs Atchourian attrapait au passage quelques-uns des compliments dont on bombardait son décorateur. Dans sa joie, elle fit à la Koutoubia une révérence qui devait, plus tard, lui faire interdire l'entrée de la Royal Enclosure à Ascot. Deux dames américaines également grisées de mondanités commirent la même erreur, photographiées dans *Life*, cette génuflexion devant une noire coûta au mari de l'une son siège au Sénat, et au père de l'autre la présidence de la National Motors. Beaucoup d'invités prudents attendaient en groupe chez des amis qu'on leur confirmât l'arrivée de lord Tankerville. Ils ne tardèrent pas à affluer au Dorchester. Le succès commença tard mais ce fut un triomphe : on dansait encore à cinq heures, quand l'aube commençait de percer la verte muraille de lianes. Lord Tankerville fut un peu déçu que la reine n'appréciât pas les masques qui ornaient les murs. Un ethnologue lui apprit qu'on avait copié par erreur des totems groenlandais. Un des maris, Toubab, s'empara de la batterie et communiqua un rythme diabolique à l'orchestre ; l'autre, plus rêveur, regardait avec Mr Parker le jour se lever sur Hyde Park. Le succès, la musique, firent perdre à la Koutoubia un peu de sa retenue. « La Danse libérant les forces secrètes de la Nature ou : Terpsichore complice de Pan », pensa lord Tankerville en admirant les déhanchements de sa reine, mais peut-être se cachait-il une certaine inquiétude devant une telle joie de vivre. Avec la fraîcheur du petit matin, le milord sentit une immense fatigue et appuya la main sur sa hanche, comme le font les vieux messieurs à Vittel. « Quel teint merveilleux, dit Mrs Edwards, elle est aussi noire qu'au début du bal. »

Le lendemain, le triomphe de la Koutoubia avait les honneurs de la première page : « La Reine de Mayfair est noire. »

Ainsi, par le détour de la mondanité, les affaires des Massoutos prenaient une nouvelle importance. Cependant, le ministère continuait une politique d'indifférence; on refusait d'écouter la Koutoubia mais on ne discutait aucun de ses titres. Dans Hyde Park, des étudiants du Transvaal et des ouvriers antillais, menés par des agitateurs soudanais, organisèrent des meetings en l'honneur de la reine. Pour tous ces Noirs d'origines si diverses, certains gardant les caractéristiques cafres ou bantous, les autres comme affadis par leur exil américain, la Koutoubia représentait le symbole des libertés africaines ; des bandes colorées descendirent jusqu'à Berkeley Square, appelant leur héroïne jusqu'à ce qu'elle parût au balcon, applaudissant pour qu'elle revînt, ce qu'elle faisait avec la bonne grâce d'une prima donna. Des Irlandais et des agents de Moscou, affirmaient les journaux de droite, des fascistes affirmaient les organes de gauche, menaient cette foule que chaque jour la police dispersait avec plus de difficulté, mais toujours sans violence. Seuls, les intimes de lord Tankerville remarquèrent après le bal une certaine contrainte dans ses relations avec son invitée, non qu'il fût moins empressé ou qu'il décourageât des manifestations qui dérangeaient sa vie, cette petite fronde l'amusait, mais ses traits tirés trahissaient une lassitude. L'allégorie de son état eût pu s'intituler : « Lord Tankerville déserté par Morphée renonce aux combats amoureux. »

Il renonça aussi à la peinture, son inspiration n'avait été qu'un feu de paille. La reine, de son côté, devenait impatiente, piaffait comme une jument par temps d'orage, enfin convoqua le plus sérieux de ses maris pour de fréquentes conférences politiques.

— Retenez-la à Londres, c'est merveilleux, le ministère est enchanté, lui dit un jour la duchesse. Évidemment, toute cette agitation mondaine paraît excessive au Palais où l'on n'aime guère, en ouvrant les journaux, trouver des photos de la Koutoubia là où s'étalait chaque matin quelque nouvelle image de la famile royale ; certes, ce brouhaha maintenant quotidien sous vos fenêtres agace la police, mais tout cela n'est qu'un moindre mal ; il est important que la Koutoubia reste à Londres, vous avez parfaitement réussi.

En effet, la Koutoubia s'installait avec l'autorité ironique de celles qui ont le droit de tout attendre sans que la reconnaissance des sens vienne tempérer leurs caprices. « Qu'elle parte, Mon Dieu, qu'elle parte ! » soupirait lord Tankerville qui maintenant se moquait bien du patriotisme et des libertés africaines. Quand une délégation d'intellectuels de la Gold Coast eut raflé quelques objets rares qui traînaient sur les tables, lord Tankerville pensa qu'il était temps de passer à une action directe, plutôt que de se faire le complice d'un Gouvernement qui le traitait « par

dessous la jambe » ou que d'encourager un désordre dont les aspects lui paraissaient de moins en moins touchants.

Lord Tankerville était encore un jeune homme quand il avait hérité de la pairie à la veille de la guerre. La guerre, où il se distingua, le goût du plaisir puis des entreprises fort éloignées de la législation le retenaient de siéger à la Chambre Haute. Il lui suffisait de prononcer quelques mots pour qu'il pût voter avec ses pairs en assumant son siège. Cette pompeuse formalité l'avait une fois retenu de siéger pour faire passer une loi sur la conservation des anciens monuments. Il regretta sa timidité. Il eut moins de scrupule maintenant que sa tranquillité était en jeu. Il ne suffirait point pour d'aussi graves problèmes qu'il écrivît une lettre au *Times*. Dans le cas des monuments, sa suprématie en matière de goût ralliait aisément l'opinion à son avis. Le vrai bonheur de la Koutoubia, qui était sûrement de retourner au milieu des siens, cet amour de la justice, c'est-à-dire cette horreur qu'ont les Anglais de tout ce qui peut déranger leur confort intérieur, le décidèrent à se lancer dans la vie publique avec l'éclat que lui permettait sa naissance, et le succès que méritait sa réussite dans des arts autrement exquis que la politique. Il consulta le marquis de Salisbury. On se félicita qu'un personnage aussi brillant vînt animer une assemblée que sa distinction écartait des eaux troubles, mais au moins courantes, de l'actualité. On arrêta un jour prochain pour ce discours. Ce n'était, je l'ai dit, qu'une formalité ; on ne s'inquiéta donc pas de ce qui serait dit. La semaine qui précéda la cérémonie, lord Tankerville lut Gibbon pour donner à sa pensée ce tour pompeux qu'il aimait retrouver traduit en marbre dans les cénotaphes des grands orateurs à Westminster Abbey : trophées échevelés, écharpes flottant éternellement dans le vent des victoires, balances de la Justice reposant sur le fût d'un canon, envols de Renommées et Furies remises à leur place.

Une routine nouvelle s'installait à Tankerville House. Miranda ne quittait plus la chambre de la reine, son maître en fut un peu triste. Kenneth Parker venait toujours saluer le milord, mais son admiration pour tout ce qui touchait aux Massoutos, leur langue et leurs coutumes, l'agaçait. Chaque soir, un dîner ou un bal fêtait la Koutoubia et son défenseur : c'était Cléopatre et Antoine. Si la fatigue le poussait à demander à la reine qu'on hâtât le retour à la maison, le monde n'y voyait que l'impatience d'un amant. Lord Tankerville arrangea les tribunes de la Chambre Haute avec autant de soin que la salle de Covent Garden à la première d'un de ses ballets. Les huissiers s'affolèrent, seul le discours du Trône amenait tant de monde.

Mrs Atchourian donna un banquet de vingt personnes, de leur côté les membres les plus répandus de la Chambre des Communes arrangèrent des déjeuners sur la terrasse du Palais de Westminster. Sur un fond de vitraux, de chêne noirci et de cuir poli, entre des colonnettes

gothiques, les chapeaux des admiratrices de lord Tankerville semblaient des oiseaux pris dans une triste volière.

La Koutoubia trônait dans une sorte de loge les yeux baissés, tout en gris, discrète avec ostentation. Les pairs qui fréquentaient l'Assemblée, vivaient si en dehors du monde que l'annonce des débuts de lord Tankerville n'augmenta guère leur nombre. Deux membres sourds s'efforçaient à tue-tête de retrouver la filiation de ce pairage jusqu'aux Plantagenets. Un archevêque, de passage à Londres, et dont la femme lisait les chroniques mondaines, se félicitait de cette bonne fortune et tâchait de se souvenir des chapeaux singuliers qui ornaient les tribunes. Deux sous-secrétaires d'État seulement occupaient le banc du Gouvernement. Bref, la torpeur qui régnait au parterre contrastait avec le brouhaha qui animait les tribunes. La duchesse de Paddington, oubliant qu'elle était divorcée, se vit refuser l'entrée de la galerie des pairesses et dut se glisser dans la loge diplomatique sous l'aile de l'ambassadrice du Brésil. Les jeunes femmes venues pour *Vogue* et *Harpers Bazaar* eurent une légère prise de bec, au grand étonnement des quatre journalistes qui, depuis trente ans, venaient faire leur sieste dans la tribune de la presse. Un huissier rabroua le reporter de *Life* qui demandait une extension de la prise électrique. Les invités des Atchourian, un peu en retard, se faufilaient dans les escaliers en colimaçon avec des fous rires et des froufrous de taffetas. Le chancelier, précédé des masses d'armes portées sur des coussins, entra lentement, s'inclina devant le trône, et s'assit au fond de la salle sur une cathèdre, en disposant autour de lui les plis de son manteau lourdement brodé, « très Balenciaga » entendit-on dire à Mrs Edwards.

Une rumeur flatteuse, l'éclat du magnésium, annoncèrent lord Tankerville. L'écarlate de ses robes lui allait à merveille, un pan négligemment rejeté sur le bras découvrait la doublure d'hermine. « Dior », chuchota miss Strutt. C'était vrai, mais rien qui parût frivole dans ce grand seigneur aux cheveux gris, le visage las, les mains à la Van Dyck. Bien entendu, un héraut d'armes, le *Porculis Poursuivant* ou bien le *Dragon de Lancastre*, annonça aux seigneurs qu'ils allaient entendre le douzième comte de Tankerville, sixième baron Tempest, sénéchal héréditaire du Yorkshire. Celui-ci se leva du banc où il avait pris place, par hasard, à côté des travaillistes.

« My dears... » Le discours commençait mal, dire « mes chers » au lieu de « mes pairs », indisposa l'assistance, mais bientôt des phrases bien balancées, une voix engageante, une citation de Plutarque, rassurèrent les sénateurs. L'exorde traîna un peu. Lord Tankerville qui, dans chaque circonstance grave de sa vie, assumait un rôle comme dans les charades où il excellait, pour ne pas laisser la gravité entraver le jeu de sa pensée, prenait plaisir à entendre sa voix résonner sous ces voûtes augustes. Il rappela que l'amour de la liberté, loin d'être l'invention des démocraties contemporaines, était depuis des siècles, dans

ce Palais même, le plus cher privilège d'une aristocratie puissante et raisonnable. Ne s'était-il pas trouvé un grand nombre de pairs pour s'opposer à ce que l'on emmenât Napoléon à Sainte-Hélène ? Cette transition l'amena au vif du sujet : « Mes seigneurs, une injustice abominable se perpétue sous vos yeux, une reine, une alliée, une femme, est dépouillée alors qu'elle se rendait confiante à l'invitation du Gouvernement. Un gouverneur, au lieu de garantir son pouvoir, l'ébranle, s'appuyant sur les ennemis du trône, renvoyant ses ministres, et que fait Whitehall ? Rien. Laissant l'affaire s'envenimer dans le secret espoir d'une intervention militaire, prévenant la légitime souveraine de rentrer rétablir l'ordre dans ses États... » Une toux discrète du chancelier rappelait à l'orateur qu'il n'était pas placé pour ouvrir un grand débat politique. Le bruit de ce discours se répandit dans les couloirs du Palais, plusieurs membres des Communes accoururent. Lord Tankerville, avec la simplicité que permet une complète ignorance du monde politique, se lançait dans une attaque de toute la politique africaine du Gouvernement. « Hear ! Hear ! » criaient de temps en temps les députés pour calmer les remous ou pour souligner quelque passage important. La péroraison ramena la question sur le territoire Boukanda. Elle fut brève et catégorique : qu'on rappelle le gouverneur, qu'on permette à la reine de rentrer au plus vite, faites flotter fraternellement l'étendard orange aux côtés de l'Union Jack. Des bravos partirent des tribunes, les huissiers durent rappeler aux dames qu'elles n'étaient pas au théâtre, lord Tankerville disparut dans le vestiaire se refusant aux félicitations de ses admirateurs, comme aux reproches de ses pairs.

Une heure plus tard, les éditions du soir placardaient Londres de gros titres : « Discours Tankerville menace Gouvernement. Toute politique africaine à réviser. Émotion chez les lords. »

Après cet éclat, les événements se précipitèrent. Une immense foule noire envahit Berkeley Square. La reine se montra avec son habituelle bonne grâce, mais on réclama Tankerville sur l'air des lampions. Elle en conçut du dépit. Quant au défenseur des libertés noires, il refusa d'interrompre son dîner ; la popularité ne le tentait pas.

Le lendemain l'opposition, reprenant les arguments de lord Tankerville, armée de documents dont il ne s'était pas soucié, harcela le Gouvernement. Le premier ministre déjeuna avec la Koutoubia. La duchesse ne cacha pas à son ami que l'on considérait en haut lieu son éclat d'un très mauvais œil. Il lui répondit, avec cette force que donne la bonne conscience quand par hasard elle correspond à nos passions :

— La grandeur de notre pays dépend plus de l'équité, avec laquelle il protège ses dépendants, que des bénéfices extorqués à la faveur du désordre.

— Cher Percy, vous êtes un innocent. Je suis sûre que la reine ne vous a pas avoué combien elle cédait les gisements d'uranium à M. Atchourian.

Lord Tankerville trouva soudain le monde laid, ennuyeux, compliqué. Il se félicita cependant d'être assez riche pour laisser sans regret une magnifique affaire, il n'osa pas demander à son amie si elle avait bien « tiré son épingle du jeu ».

On expédia en Comète du Boukanda des notables qui réclamèrent leur reine. Ils se présentèrent à Tankerville House couverts de peaux de lion, armés jusqu'aux dents. D'un beau geste, la Koutoubia leur désigna lord Tankerville comme le Père de la Patrie. Ils se prosternèrent devant lui, et pour marquer leur dévouement, commencèrent de se taillader la poitrine.

— Arrêtez-les, je vous en prie, je tremble pour mon Aubusson.

Le discours de la reine mal interprété, bien peu savent le bassouto à Londres, donna lieu aux plus folles rumeurs : elle allait épouser lord Tankerville, lui offrait la moitié de son royaume, le jeune ménage s'envolerait le lendemain. A vrai dire la Koutoubia aurait aimé — par vanité — regagner son amant ce dernier soir qu'elle désira passer seule avec lui. Elle ne sut pas lire le « pour rien au monde » qu'exprimait son regard froid, fit briller les gisements d'uranium, et entrevoir sa gorge : l'éclat minéral laissa le milord aussi froid que les chaudes rotondités de la Vénus de sable — elle lui permettrait d'habiller la garde royale, de chasser la gazelle et même le rhinocéros. A ces mots, lord Tankerville revit les tristes savanes que nous montrent les films de chasse africains, des herbes sèches à perte de vue sous un ciel gris de plomb, la carcasse d'un arbre foudroyé chargé de vautours et, dans les villages, des centaines de corps nus luisants, agités par quelque affreux folklore, de plus en plus nombreux, comme les fourmis, avec la même odeur acide. Tant de richesses, de chairs, de soleil, lui donnèrent une nausée, presque une insolation. Il ne tarda pas à se retirer. La Reine de Saba négligée par Salomon fut longue à trouver le sommeil, elle téléphona à la pension qui abritait ses maris : « Monsieur Toubab est au cinéma, quant à Monsieur Oolaf, il a dîné avec Mr Parker et ne rentrera que tard. »

— Qu'on m'envoie le premier qui rentrera, si possible Monsieur Toubab.

Dès huit heures, le lendemain, les camions de la radio et des compagnies de cinéma faisaient le siège de Tankerville House, toute l'Angleterre s'attendrissait sur la romance de Berkeley Square, la chevalerie du milord remettant sa bien-aimée sur son trône, bouleversait des millions de foyers. Les *News of the World* venaient de commander à la duchesse de Paddington une série d'articles sur cette idylle royale qui rejetait dans l'ombre les *Mémoires* de la duchesse de Windsor, une foule de midinettes et de nègres empêchait les voitures officielles d'approcher du perron. On reconnut un ministre, un chambellan de la cour de Saint-James, Mr Atchourian président du New Boukanda

Minerals Incorporated, la duchesse et miss Strutt. Mr Parker un peu timide, une valise à la main, venait saluer lord Tankerville.

— La reine vous emmène donc ? lui demanda la duchesse en quête de sensation.

— Enfin, c'est plutôt son second mari qui a eu l'aimable attention de m'inviter pendant quelques mois.

— Ah vraiment !

La Koutoubia parut tenant le léopard en laisse, puis lord Tankerville.

Les adieux eurent lieu dans le hall au milieu des domestiques courbés par des pourboires royaux. Ils furent simples et graves, encore que notre héros dût étouffer un fou rire en entendant miss Strutt sangloter. On fit d'abord passer la suite pour briser l'élan des journalistes. Lord Tankerville demanda à ses amis d'accompagner la Koutoubia à l'aéroport, la porte se referma sur la silhouette de la reine agitant un mouchoir vers la foule.

Dans l'escalier, lord Tankerville rencontra Miranda sa guenon qui, ayant brisé sa chaîne, voulait se joindre au cortège africain. Il la prit dans ses bras, la cajola, l'emmena dans l'atelier jusqu'où montait la rumeur populaire, il lui demanda de ressembler — non à ses sauvages congénères africains, mais à Tripiika, l'ingénieux singe des légendes chinoises. Il essuya les larmes de Miranda avec un mouchoir de soie, garda les petites mains fiévreuses dans les siennes et commença à lui décrire la belle chambre qu'il allait lui arranger, toute en bambou, avec des oiseaux de porcelaine, des pyramides de coloquintes sur des tables basses en laque.

Le bruit diminua sur la place. Lord Tankerville laissa sa tête aller sur le dossier du sopha et s'endormit doucement sans quitter la Chine, voguant sur des lacs brumeux, bercé par le frémissement des roseaux sur la grève. Miranda, quittant ses genoux, saluait à travers la vitre les derniers badauds comme elle le voyait faire, chaque jour, à la Reine de Mayfair.

PHILIPPE JULLIAN

CONQUÊTES

ET ITINÉRAIRES

DU BAROQUE

par Pierre du Colombier

Jusqu'a la guerre mondiale n° 1, les Français — y compris leurs historiens d'art — ont à peu près ignoré le « baroque », au sens où l'on emploie aujourd'hui ce mot. « Comment faisaient-ils ? », disent leurs descendants. La vérité est qu'ils s'en souciaient peu. Solidement retranchés dans la forteresse de leur classicisme, le classicisme de Nicolas Poussin, le classicisme de Versailles, le classicisme de la fameuse génération de 1660 qui avait donné des leçons à l'Europe, peu enclins à regarder au dehors, ils se contentaient, pour désigner leurs styles successifs, de leurs quatre « Louis », du treizième au seizième. Le « Louis XIII » était un art de transition — formule bien commode quand on ne sait que dire — entre la Renaissance et le classicisme. Ne parlons point du vénérable dictionnaire de l'Académie lequel, à ma connaissance, n'a pas encore accueilli le substantif « baroque » ; dans le *Nouveau Larousse illustré*, qui mord largement sur le début du xxe siècle, on lit encore, pour l'adjectif « baroque », cette définition : « bizarre, étrange, choquant : *goût, style* baroque », et, pour le substantif : « Ce qui est baroque, le genre baroque, avec cet exemple : « *Le* baroque *est une nuance du bizarre, il en est, pour ainsi dire, le raffinement et l'abus* (Millin). » Le nom seul d'Eleuthérophile Millin, archéologue, est tout un programme et rappelle que le terme « baroque » — quelle que soit son origine, qui est controversée — lorsqu'il a été appliqué à l'art, et plus spécialement à l'architecture de Borromini et de ses émules, par les théoriciens de l'art antique imbus des idées de Winckelmann et de David, au début du xixe siècle, l'a été dans un sens péjoratif, comme

— Ci-dessus, Saint-Georges dans l'Eglise des Bénédictins de Weltenberg (1720).

l'avait été, d'ailleurs, précédemment, le terme « gothique ». Et, bien longtemps, pour les historiens d'art français, il a gardé quelque chose de cette défaveur. L'exemple le plus frappant est celui de notre maître Emile Mâle, qui, en 1932, publiant son *Art religieux après le Concile de Trente* et traitant d'une période qu'autour de lui tout le monde qualifiait déjà de baroque, évite avec soin ce mot fatidique : il parle d'art jésuite, d'art de la Contre-Réforme.

En dehors de nos frontières, on n'avait pas de ces timidités parce qu'on ressentait aussi d'autres besoins. La terminologie française n'était d'aucun usage. Lorsque, jeune étudiant, l'auteur de ces lignes faisait, vers 1912, ses premiers séjours en Allemagne, il était surpris d'entendre parler couramment (et sur le mode admiratif) de ce « baroque », dont il avait à peine entendu le nom. Dès 1887 Cornelius Gurlitt, écrivain chevronné, dans une collection à laquelle le patriarche Jacob Burckhardt donnait son aval, avait publié une *Histoire du style baroque, du rococo et du classicisme* en trois volumes, mettant ainsi le baroque à sa place de grande période de l'évolution des arts. Du positif et non plus du négatif. Surtout, depuis ses débuts, Woelfflin, entraîné par cette passion de philosopher qui est propre aux Allemands, s'acharnait à discriminer les notions qui se cachent sous cette expression. De nombreux disciples l'entouraient et ceux mêmes qui le discutaient ne mettaient pas en doute l'importance du baroque. La bibliothèque qui lui était consacrée s'enflait de jour en jour. La prolifération ne connut plus de bornes aux environs de 1920-1930. L'Italie, qui était d'abord restée sur un terrain plutôt pragmatique, l'Espagne, s'en mêlaient. On en disputait à Pontigny. Eugenio d'Ors, en de brillants essais, faisait étinceler, sur ce sujet encore controversé, les facettes de son talent. La France était conquise, en dépit des exceptions notables que j'ai dites.

Il s'en faut pourtant que l'unanimité se soit faite sur le sens à attribuer au mot « baroque ». Posons le problème sous ses termes les plus simples : entre la façade de Sainte-Agnès de la place Navone ou de Saint-Charles aux Quatre-Fontaines à Rome, celle de Saint-Jean-Népomucène à Munich, celle d'un palais princier à Vienne, celle de l'hospice San Fernando à Madrid ; entre l'intérieur de Saint-André au Quirinal ou de Saint-Yves de la Sapience à Rome, celui de l'église des Quatorze-Saints en Franconie ; entre la Chaire de Saint-Pierre, le Transparent de la cathédrale de Tolède, la chaire de Sainte-Gudule à Bruxelles ; entre le buste de Louis XIV par le Bernin, le Milon de Crotone de Puget, la Fontaine de Trevi, un Ange dansant du sculpteur allemand Feuchtmayer, voire un surtout de l'orfèvre Thomas Germain ; entre l'*Enlèvement des Filles de Leucippe* ou la Galerie du Luxembourg par Rubens et un plafond du père Pozzo ou de Tiepolo, le moins cultivé des hommes saisit des affinités. De quelque façon qu'on s'y prenne, on n'arrive pas à les faire entrer dans la même catégorie que l'*Inspiration du poète* de Nicolas Poussin ou la façade du Louvre. Il leur faut un dénominateur com-

mun, qui est le « baroque ». Benedetto Croce, qui, tout en reconnaissant l'importance de ce phénomène, n'arrivait pas à surmonter l'aversion qu'il nourrissait à son endroit, aurait peut-être ajouté, se joignant aux théoriciens classiques : « C'est le mauvais goût. » Evidemment, aux limites, le baroque, c'est l'orgue de barbarie, le limonaire des foires. Mais la limite inférieure du classique, ce sont les statuettes de plâtre que vendaient autrefois les petits Italiens sur les ponts.

⁂

« Je hais le mouvement qui déplace les lignes. »

Ce vers fameux de Baudelaire, lequel a, par ailleurs, si bien senti le baroque sans le nommer, exprime le programme le plus profondément antibaroque que l'on puisse rêver. Car, en dernière analyse, et si l'on se tient au domaine de ce qu'on appelle aujourd'hui les arts visuels, le mouvement est encore ce qui qualifie le mieux le baroque. Dans le célèbre tableau du Tintoret, le *Miracle de saint Marc*, le saint « fond du ciel comme un aigle » et François Fosca évoquait à son sujet les acrobates et les plongeurs des fêtes vénitiennes. Le *Jugement dernier* de Rubens est une dégringolade confuse de corps nus, et, dans ses chasses, les lions bondissent, les chiens s'allongent dans une détente, mordant aux oreilles l'hippopotame, les chevaux se cabrent. A titre de contre-épreuve, prenez le tableau de Nicolas Poussin, la *Métamorphose des Plantes*, que l'on appelait autrefois l'*Empire de Flore :* Ajax, sur le point de percer de son épée, conserve un maintien d'une gravité, d'une retenue qui ne laisse point de doute sur son souci de sauvegarder sa noblesse : il est immobile dans la préparation du mouvement. Dans le buste de Louis XIV par le Bernin, un vent venu on ne sait d'où emporte horizontalement la draperie, la fait onduler, alors que la vocation d'une draperie normale est de retomber en plis verticaux. Le *Milon* de Puget n'est qu'effort douloureux pour s'arracher à l'arbre qui le serre. En architecture, le mouvement existe aussi : la façade s'enfle et se creuse devant le spectateur qui passe, les colonnes torses se vissent dans le ciel.

Pour exprimer ce mouvement, les lignes deviennent fluides. On dirait qu'elles ne sont plus contrôlées par la volonté de leur créateur. La baroque n'aime pas la ligne droite, est l'ennemi mortel de l'angle droit, ne se plaît qu'aux courbes, mais non à des courbes quelconques : il n'éprouve pas une affection immodérée pour la circonférence, ce comble de symétrie, qui est trop simple pour lui. Il lui préfère l'ellipse, qu'il a donnée si souvent pour base à ses coupoles, la parabole, et mieux encore d'autres courbes qui ne se définiraient que par des équations très compliquées. Ce qui ne veut point dire qu'il soit forcément rebelle à la mathématique : bien au contraire, l'un des maîtres de l'architecture baroque a été un savant, le père Guarini, mais ce qui a une apparence régulière,

logique lui répugne d'instinct. Il interrompt les lignes d'un fronton avant qu'elles ne se coupent, sorte de *suspense* assez cinématographique.

L'illusion lui est chère : il abolit la ligne de contour des formes par la lumière, il abolit le plan qui limite le tableau par des artifices de perspective encore une fois très savants. Le Père Pozzo fera croire au visiteur de Saint-Ignace qu'un monde vole au-dessus de sa tête. Plus instinctivement Tiepolo obtiendra les mêmes effets. De ce monde imaginaire le théâtre fournit l'image la plus séduisante : le baroque sera résolument théâtral. Théâtral aussi parce qu'il se refuse à tracer entre les arts une limite qu'il estime arbitraire : sa sculpture sera pittoresque, sa peinture cherchera la profondeur. Dans les plafonds d'église et de palais, il y aura toujours des anges, des saints ou des dieux pour franchir le cadre imposé par l'architecte ; le personnage commencé en peinture se prolonge en ronde-bosse. Le rêve de l'œuvre d'art « totale » cher à Wagner, et qu'il a, par parenthèse, si mal réalisé, est le rêve du baroque

Lui reprocher d'être théâtral est lui reprocher en somme d'être ce qu'il est. Théâtral dans l'église aussi bien que sur la scène. Et voilà la source de bien des contre-sens pour ces jansénistes que sont peu ou prou tous les Français. Ils sont hostiles à tout ce qu'il y a d'irrationnel, voire d'antirationnel, dans cet art. Le baroque est de l'ordre du sentiment, non de l'ordre de la raison. Il est mystique et non théologique. Le merveilleux équilibre de la *Dispute du Saint-Sacrement* de Raphaël n'est point son fait. Mais il excelle à exprimer les joies célestes de l'Église triomphante. Les plaisanteries égrillardes du président de Brosses à propos de la *Sainte-Thérèse* du Bernin tombent à faux. Cet évanouissement n'est pas loin de celui que provoque le spasme de l'amour humain, sans doute. Mais les mystiques, qui ne disposent pas d'autres équivalences, ont employé pour l'amour divin le même vocabulaire que pour l'amour humain. Qu'un ordre aussi sévère que celui des Jésuites ait encouragé l'art des deux excellents chrétiens que furent le Bernin et Rubens, cela n'a rien qui doive surprendre. Cependant, qualifier tout l'art baroque d'art de la Contre-Réforme ou d'art jésuite, comme l'ont fait quelques historiens d'art français, c'est le restreindre singulièrement, c'est aussi donner aux Jésuites et à la Contre-Réforme un honneur qui ne leur appartient point ; ils se sont servis de l'art de leur temps qui les a portés et n'a pas été porté par eux.

Reste que la tendance baroque n'est point sans péril. Parmi les caractères que je n'ai point mentionnés, il faut encore compter sur la recherche de l'effet de surprise, que relève très justement Corrado Ricci. Pour surprendre, pour étonner, il faut trop souvent exagérer ses moyens d'expression. Il y a du « marseillais » dans certaines œuvres baroques. Elles encourent le danger qui menace tout ce qui est forcé dans l'expression. « Le classique, disait Gœthe, c'est ce qui est sain. » Je compare l'artiste baroque à un pianiste qui abuserait volontiers des pédales. Il

séduit l'oreille, mais il crée une sorte de climat exaspérant à force de suavités et de contrastes.

***

J'ai nommé des œuvres auxquelles je cherchais un dénominateur commun. J'aurais tout aussi bien pu en choisir d'autres en dehors de l'âge conventionnellement appelé baroque : l'autel de Pergame, une statue allemande du xve siècle, de Veit Stoss, par exemple, la fenêtre illustre du monastère portugais de Thomar, l'église de la Sagrada Familia de Gaudi à Barcelone. Tous les critères de mouvement, d'envol des draperies, de climat théâtral (que sont-ce après tout que les grands retables allemands, sinon des scènes de théâtre ?) s'y appliqueraient en perfection. Faut-il s'étonner, dès lors si un Eugenio d'Ors se refuse à limiter le baroque dans le temps. Il est, pour lui, au sens néo-platonicien du mot, un « éon », une catégorie métaphysique, une sorte de constante qui n'appartient à aucune époque en particulier mais prend des visages divers, qui correspond à l'un des penchants les plus profonds de la nature humaine et se définit toujours par son antonyme, le classique. Ors s'est livré au jeu qui consiste à dresser le tableau des espèces du genre *Barocchus* et il n'en compte pas moins de vingt-trois parmi lesquelles se rencontrent le *Bar. macedonicus*, le *Bar. franciscanus*, le *Bar. romanticus* et le *Bar. finisecularis*. Encore suis-je certain qu'il en a oublié beaucoup. Il existe un baroque littéraire auquel ressortissent, chez nous, Saint-François de Sales, les poètes Louis XIII et jusqu'à Pierre Corneille ; en Espagne, Gongora ; en Italie, le Cavalier Marin ; en Angleterre, les poètes élizabéthains et même, ma foi, Shakespeare.

De tels jeux d'esprit sont étonnamment excitants, voire, parfois, féconds. Ils n'ont qu'un défaut : à distendre ainsi la notion du baroque, on finit par ne plus savoir du tout de quoi l'on parle et le mot perd entièrement son sens premier d'une époque déterminée de l'histoire des arts, en gros de 1550 à 1750. Et c'est dommage. Après tout nous employons tous les jours le mot « gothique ». Est-il si bien défini ? Il a été choisi pour l'architecture, et quand on passe à la peinture des manuscrits, il s'applique déjà fort mal. Il sied, comme le prescrivait Verlaine, de ne point prendre les mots « sans quelque méprise » et l'essentiel n'est pas leur contenu philosophique, mais le sens que leur a donné quelque convention.

C'est là une de ces vérités de bon sens que les modernes, surtout s'ils ont le cerveau quelque peu germanique, ont bien de la peine à admettre. Les disciples de Woelfflin étaient fort attachés — et non sans raison — à leur âge baroque, mais pour se justifier ils en sont venus à prétendre que tout ce qui se rencontre dans cet âge est baroque. Ils ont cherché du baroque chez Nicolas Poussin et ils en ont trouvé, bien entendu, car il y en a. Hans Rose, auteur d'un ouvrage important sur le « baroque

tardif » assure gravement que les jardins de plaine, comme le parc de Versailles, sont une conception baroque parce qu'ils suggèrent le mouvement et y invitent...

Le vrai est qu'il n'y a pas, qu'il ne saurait y avoir de baroque à l'état pur : « C'est précisément, a observé avec finesse André Chastel, la coexistence de deux esthétiques à l'intérieur d'une même œuvre et dans une même époque, qui trahit l'existence du baroque. »

D'autre part, lorsqu'on raisonne de ces choses, il faut se méfier des génies qui se préoccupent fort peu de nos classifications. On l'a bien vu, tout récemment, à Amsterdam, devant les Rembrandt ; le catalogue s'efforçait de doser, chez lui, le baroque. Évidemment ses éclairages tragiques, celui des *Trois Croix*, par exemple, ne se refusent pas à cette classification, mais, en dépit même de la lumière, il semblerait sacrilège de qualifier de baroques les *Pèlerins d'Emmaüs* du Louvre, tellement immobiles, où l'émotion est obtenue par les moyens les plus simples, les plus dépouillés, où ces moyens se perçoivent si peu, restent si en deçà de l'émotion produite. Et que le mouvement est étranger aux dernières œuvres de Rembrandt ! Lorsqu'on veut définir un style, il vaut mieux, parfois, s'adresser aux artistes secondaires comme les décorateurs, qu'aux génies.

Ainsi donc, avant de prendre le bâton pour un pèlerinage à travers l'Europe, il est prudent d'indiquer que, pour nous, une œuvre baroque est une œuvre à prédominance baroque seulement. On nous permettra même un aveu : les termes ne sont pas si bien définis qu'il n'entre une bonne part d'appréciation personnelle dans le choix.

Pour nous, il existe quatre patries du baroque : l'Italie, l'Espagne, les Pays-Bas catholiques, la Germanie — Autriche et Allemagne — et deux pays « résistants » : la France et l'Angleterre. Encore cette dernière peut-elle être laissée de côté, car elle a à peine ressenti la tentation baroque. Défendue par un architecte de la taille de Christophe Wren, entêtée dans son culte de l'Italie palladienne, elle a passé sans trouble et en se désintéressant de ce qui advenait dans le reste de l'Europe, de la Renaissance d'Inigo Jones au classicisme des Adams, où elle s'est trouvée tout de suite à son aise.

⁂

Si l'Italie est le berceau du baroque « qui lui vint des cieux », si Bernin en est le père, Michel-Ange en est assurément le grand-père. Un dessin très significatif de Federico Zuccaro montre les artistes de Rome, à la fin du XVIe siècle, en train de dessiner dans la sacristie de Saint-Laurent. C'est là, devant les « appas façonnés aux bouches des Titans » qu'ils ont appris quels trésors de lyrisme recelaient ces formes puissantes, excessives, redondantes. Fidèles d'ailleurs à la tradition de morcellement qui est celle du pays, les régions d'Italie ont eu des réactions

baroques inégales et fort diverses. Les Anglaises qui visitent Florence et La Toscane pourraient à la rigueur ignorer l'existence de cet art. Mais à Rome on vit dans son atmosphère depuis les grands remaniements de Sixte-Quint. Peut-être le meilleur endroit pour en jouir est-il non la place Saint-Pierre, mais le petit carrefour des Quatre-Fontaines aux angles arrondis, dont l'un est fait de la petite église San Carlo que les Romains appellent, par affection, San Carlino, le premier ouvrage

Eglise San Carlino (Rome). Cliché Anderson-Giraudon.

de Borromini. Un bon observatoire encore, dans la vieille ville, est la place Saint-Ignace composée comme un décor de théâtre ; on n'a que trois pas à faire et l'on se trouve dans l'église où, les pieds posés sur un disque soigneusement ménagé dans le pavement, on assiste à l'arrivée volante des légions célestes du Père Pozzo. N'oublions point non plus la place d'Espagne, en arrière de la *barcaccia*, devant la montée de l'escalier de la Trinité-des-Monts, ou celle des Chevaliers de Malte sur l'Aventin.

Bernin et Borromini sont les deux héros du baroque romain. Du premier, nul ne manque de regarder quelques sculptures célèbres : la

Sainte-Thérèse de Sainte-Marie-de-laVictoire, l'*Apollon et Daphné* de la Villa Borghèse dont on retrouve la descendance jusqu'à Cassel. Cependant Bernin est avant tout l'homme des fontaines où il a créé une tradition que l'on retrouve en plein XVIIIe siècle : fontaine du Triton sur la place Barberini trop protégée par les automobiles, fontaines de la place Navone où il a imposé son esprit à ses disciples, où s'entassent en un amoncellement qu'il est permis de trouver cocasse, mais au charme duquel on se soustrait malaisément, les blocs, les obélisques, les monstres et les nus, fontaine de Trévi, enfin, chère aux superstitieux, la dernière venue, bien après la mort du maître et qui fait éclater la petite place insuffisante à la contenir. De Borromini, architecte pur, j'aime Sainte-Agnès de la place Navone, creusée en conque. Mais on n'attend pas ici un guide de Rome.

Le sud de l'Italie a sa capitale baroque : Lecce délaissée tout au talon de la botte, qui a reçu son empreinte des deux « bons » siècles exubérants, le XVIIe et le XVIIIe. Fortune analogue est advenue, en Sicile, à Noto qui fut construite en 1703, à la suite d'un tremblement de terre providentiel, ville toute en escaliers, en points de vue afin de produire des effets frappants et piquants. Ce baroque sicilien ne craint pas la surcharge, de Catane où il garde une solidité architecturale, à Palerme où les oratoires de Serpotta se couvrent de fricassées enfantines. Ceci sans compter, à Bagheria, la villa du prince Palagonia, qui semble avoir été un fou assez authentique. Et Naples ? Naples, en dépit de ses crèches, en dépit de son décorateur Solimène, ne fait pas figure de ville baroque.

Cependant le nord de l'Italie n'est point désavantagé. Les palais génois, remarquables par leurs escaliers immenses, par les jours qu'ils ménagent sur les jardins et sur la mer, dressent sur des rues trop étroites des façades pompeuses à bossages et à pilastres puissants : contraste violent, surhumain. Le baroque turinois est dû à un religieux théatin, le Père Guarini qui, dans une ivresse géométrique, croisait les arcs de ses voûtes aussi compliquées que des plafonds orientaux. Quant au baroque vénitien, il est, d'abord, vénitien comme tout ce qui se trouve dans cette ville où l'on n'a jamais fait rien comme ailleurs. Que peut-elle envier avec l'école Saint-Roch de Tintoret, les plafonds de Tiepolo et la prodigieuse Salute, chef-d'œuvre de Longhena dont les volutes et le dôme marquent inoubliablement la plus belle pointe du monde entre la Giudecca et le Grand-Canal ? Mais la moindre médiocrité eût déshonoré cette pointe.

⁂

Greco est-il baroque ? Voilà un beau sujet de guerre. Cet ancien disciple de Tintoret a multiplié les formes serpentines, au point que, dans les œuvres de son âge mûr, les personnages eux-mêmes ont l'air de hautes flammes. Tolède se manifeste dans des éclairs sulfureux qui don-

nent un aspect fantomatique à la campagne environnante. Mais Greco est Greco. Dans une récente exposition, à Amsterdam, on l'avait rangé parmi les maniéristes. Car il existe encore une querelle dont j'ai évité de me mêler, celle du maniérisme et du baroque, les uns voulant considérer le premier comme un canton du second, les autres prétendant lui assurer une existence autonome. Or chez les maniéristes Greco faisait tache, il ne ferait pas moins tache parmi les baroques. Il se refuse à s'enfermer dans un style à moins qu'il ne l'ait inventé lui-même, si l'on peut d'ailleurs parler d'un style à son sujet, lui, le grand isolé, pierre de discorde en Espagne et partout. Or dans la peinture de l'âge d'or, il ne paraît nullement que le baroque prédomine. Les plis des robes monastiques, chez Zurbaran, tombent droit comme il sied à la bure dont elles sont faites et il n'y a rien de plus opposé au lyrisme que le strict constat d'un Velasquez. Son art soulève d'ailleurs un problème qui en vaut la peine, celui des rapports du réalisme avec le baroque. On les a parfois assimilés à cause de l'antinomie entre classicisme et réalisme, de la révolte du second contre l'idéalisme serein du premier. On connaît certes un réalisme baroque : celui du Caravage, mais celui des Le Nain en France ou de Velasquez en Espagne y est pour le moins aussi hostile qu'au classique. Le réalisme, pourrait-on dire en parodiant une formule célèbre qui sert beaucoup dans les baccalauréats, peint les hommes tels qu'ils sont, le classicisme, tels qu'ils devraient être, et le baroque tels que l'artiste entend qu'ils soient. Du baroque, on en trouverait un peu chez Murillo, et non dans les meilleurs ouvrages, mais fort tempéré. On en trouve chez Valdes Leal, mais c'est un terrible médiocre.

Est-il dans son architecture ? Peu d'ouvrages désorientent plus que ceux de l'art chirrugueresque, ainsi nommé des frères Chirruguera, bien que les monuments les plus populaires, l'hospice San Fernando ou le pont de Tolède, à Madrid, soient de Pedro de Ribera, la façade de Compostelle de Ferdinando Casas y Novoa, le portail de la maison du marquis de Dos Aguas, à Valence, de Vergara. Nulle part la profusion ornementale, l'indiscipline des lignes, le contournement, n'ont été poussés plus loin. Il faut avoir l'estomac solidement accroché pour digérer certains morceaux chirrugueresques. Ces artistes pensent beaucoup moins en architectes qu'en ornemanistes. Eugenio d'Ors, qu'il est toujours instructif de suivre, même dans ses cabrioles, ne parle pas d'un *Barocchus chirruguerscus* mais d'un *Barocchus orificensis*, d'un baroque des orfèvres qui se rattache naturellement au décor dit « plateresque » de la Renaissance, lequel était un décor d'argenterie.

Fidèles à la méthode adoptée pour Rome, nous chercherons, en Espagne, un lieu privilégié où nous percevrons sa voix baroque. N'hésitons point : un musée, le musée de sculpture polychrome de Valladolid. Nous trouvons déjà ce que nous cherchons chez les ancêtres. Alonso Berru-

guete avait subi à Rome l'influence de Michel-Ange : ses Évangélistes se dégagent d'un maelstrom de plis. De leur bouillonnement émergent, chez Juan de Juni (lequel, ironie, était probablement d'origine française) des visages forcenés qui n'ont point l'air de surmonter des corps. Sculpture polychrome, sculpture peinte surtout, car l'Espagne est peut-être le seul pays qui ait systématiquement confondu les deux arts de sculpture et de peinture au point de donner à ses statues l'apparence de la vie. Un Gregorio Hernandez, un Montanes, les plus grands, n'ont pas hésité devant ce qui apparaîtrait à la plupart de leurs confrères comme la négation de la plastique. Ils ont sculpté de ces Vierges *de vestir* qui n'ont que la tête et que l'on habille des vêtements somptueux qui étincellent au fond des chapelles d'Espagne. Il n'y a qu'un pas d'elles aux *Pasos*, ces gigantesques machines qui reproduisent en ronde-bosse les scènes de la Passion, et que l'on promène dans les processions.

Quand le *Transparent* de la cathédrale de Tolède « entassement de mauvais goût de marbres, de bronzes, de volutes, de consoles, de balustres, de chapiteaux bizarres, de nuages, de rayons solaires », dit le guide (et il n'a pas tout à fait tort) fut inauguré, on célébra cette fête par toutes sortes de réjouissances et notamment par des courses de taureaux. Preuve qu'il allait au cœur du peuple.

On ne saurait trop insister sur ce caractère populaire de l'art baroque d'Espagne. Les Jésuites, bons psychologues, ne s'y trompèrent point et en firent un article d'exportation. Ce peuple colonisateur a marqué de son empreinte plus d'un demi-continent. Le baroque hispanique et portugais — à cet égard les deux pays ne sauraient être séparés — s'est répandu dans toute l'Amérique centrale et dans toute l'Amérique du sud. On le trouve à Mexico, à Tepotzotlan, à Queretaro, à Oaxaca, à Puebla, aussi bien qu'en Équateur, au Brésil, en Colombie, au Pérou, en Bolivie.

⁂

Si le baroque espagnol a pour expression primordiale sa sculpture, celui des Pays-Bas est essentiellement pictural et s'incarne en un homme : Rubens.

On a beaucoup disputé sur le point de savoir si le baroque est un phénomène catholique. Des arguments peuvent être apportés dans un sens comme dans l'autre. Eugenio d'Ors regardait Luther comme baroque et Calvin comme classique ! Plus d'une fois les pays du nord ont contribué à enrichir le baroque. S'agissant des Pays-Bas, la question paraît oiseuse : la frontière du baroque se confond avec la frontière religieuse. Côté protestant, alors même que l'on enrégimenterait Rembrandt dans les troupes baroques, on ne saurait traiter de la sorte les petits maîtres ses contemporains et ses successeurs qui, plus authentiquement que lui,

qualifient sa nation. Et, dans ces Flandres l'aspect jésuite est spécialement apparent. On est surpris du nombre des Pères qui ont effectivement agi en architectes des églises qui se sont alors construites. Prétendra-t-on que sans eux, sans leur génial ami Rubens, le baroque se serait imposé ? On parle volontiers de constantes ethniques : bien fin qui découvrira le germe du baroque chez les Van Eyck.

Leur bonne fortune a été de trouver Rubens. Plus exactement encore que Bernin, Rubens *est* le baroque. Quand on parle d'un baroque rubénien, on exagère à peine. Choisissons encore un observatoire. Ce sera sa maison, à Anvers, reconstruite, certes, par un pieux artifice, mais, dans l'ensemble, conforme à ce que nous savons par les anciennes estampes, avec son portique si semblable à celui des portiques génois, car Gênes est la ville où le maître eut ses contacts essentiels avec l'Italie : il consacra d'ailleurs un recueil de gravures à ses palais. Incontestablement l'art italien est à l'origine de son baroque, mais il a rendu bien plus qu'il n'a reçu. Dans sa maison on ne saurait prendre une idée de son génie de peintre, mais il suffit de quelques-uns de ses dessins gras, abondants, aux fermes rondeurs. Lorsqu'on dit qu'il « incarne » le baroque, on use strictement du mot propre. Lui, et surtout ses disciples, l'alourdissent de chair. Chez Jordaens — le protestant inattendu de la bande — cette chair tourne parfois à la mangeaille et Snyders fait crouler sur ses tableaux les nourritures terrestres. Exubérance flamande, exubérance baroque : affinité élective. Oui mais grâce à Rubens.

Dans l'attestation qu'il donna au sculpteur Luc Faydherbe qui avait fréquenté son atelier, il déclarait que « vu les rapports qui existent entre la peinture et la sculpture » le jeune artiste a pu, à l'aide de ses conseils, « faire les plus grands progrès dans son art ». Les sculpteurs flamands de l'époque : Duquesnoy, Faydherbe ou Verbruggen, sont constamment picturaux, soit qu'ils modèlent les bas-reliefs luxuriants dont l'Europe raffola, où les enfants, anges ou amours, forment des scènes en profondeur dont les figures les plus éloignées du spectateur ne font plus sur le fond qu'une imperceptible et douce saillie, soit, dans les gigantesques chaires dont celle de Sainte-Gudule n'est qu'un exemple, qu'ils suscitent d'un ciseau de virtuose, un peuple biblique contorsionné, des quartiers de rocs et une forêt de palmiers.

⁂

Nous n'avons point, en France, de baroque : c'est entendu. Entrez donc, par l'esplanade, dans la cour des Invalides, cette caserne, plantez-vous au centre et regardez en l'air autour de vous. Dans toute la sculpture européenne, vous chercheriez en vain quelque chose de plus baroque que l'entourage d'armures et de casques troubadour des lucarnes, et surtout, aux angles, que ces groupes de chevaux, crinières au vent,

qui caracolent, qui se mordent. Sculpture anonyme et, de ce fait, ignorée. Je pourrais vous conduire en province : à Nevers devant la chapelle de la Visitation, à Saint-Amand-les-Eaux, pour vous persuader de l'insuffisance d'une opinion qui n'est qu'à moitié fausse. Il y a eu des poussées de baroque en France, deux surtout, l'une avant, l'autre après Versailles, mais elles ont toujours été arrêtées dans leur développement, combattues qu'elles étaient par le jugement de la Cour et — j'en suis persuadé également — du public.

La première poussée est celle du Louis XIII. Elle se manifeste même chez les plus grands artistes classiques, mais il n'y a pas eu besoin, pour la maîtriser, de recourir aux critiques : les artistes eux-mêmes ont fait oraison sans qu'on les en prie. Avez-vous jamais franchi la porte de la Visitation-Sainte-Marie, rue Saint-Antoine, œuvre de François Mansart, qui est aujourd'hui un temple ? Vous y verrez un sanctuaire qui est tout à fait dans l'esprit de ceux de Borromini — plan centré, coupoles ovales — et bien sûr vous ne reconnaîtriez point l'architecte sévère et étroitement classique du château de Maisons. Dans les peintures de la maturité de Poussin, vous ne reconnaîtriez pas plus l'ancien et peut-être involontaire admirateur du Caravage. La discipline même de Versailles cache fort mal la veine baroque d'un Le Brun qui, après tout, était redevable largement à Pietre de Cortone. Et l'administration royale se crut obligée de commander à notre seul sculpteur franchement baroque, le Marseillais Pierre Puget, qui est plus dans son élément à Gênes qu'à Paris, la statue de Milon de Crotone et, lorsqu'elle arriva, en 1682, à Versailles, elle fut, en dépit de l'attitude plutôt rechignée de la Cour, et par ordre spécial de Louis XIV, placée « au plus bel endroit du jardin ».

Ce qui n'empêche que virtuellement cette première poussée était bloquée en 1665 lorsque Bernin, venu à Paris sur l'ordre de Colbert, se vit évincé par les architectes français, et vers 1668 lorsque fut adopté le dessin de la colonnade du Louvre.

La seconde poussée advint dans la première partie du XVIIIe siècle, quand se fit sentir dans les arts, à la fin du trop long règne, le souffle de la délivrance. Oppenord, Boffrand, Lepautre, Vassé puis, plus radicalement, Meissonier, Pineau et Lajoue tentèrent d'introduire dans les intérieurs une décoration franchement baroque. Bien qu'ils fussent regardés avec méfiance par la Couronne, ils remportèrent auprès des particuliers des succès assez vifs, mais ces succès furent brefs. Lorsque Cochin publia en 1754, dans le *Mercure de France*, sa « Supplication aux orfèvres, ciseleurs sculpteurs en bois pour les appartements et autres », il eut en réalité les rieurs et l'opinion publique pour lui. Ce morceau spirituel, injuste et plein de verve, est encore à lire aujourd'hui parce qu'il constitue un procès en règle du baroque. L'attaque est menée au nom du bon sens. Les artistes sont priés de se rappeler la destination des objets : un chandelier doit être droit, une bobèche

concave ; avec des murailles courbes on ne sait où mettre les meubles. Et ceci ne pourrait-il pas avoir été écrit par un de nos archéologues qui se voilent la face devant l'architecture religieuse du baroque ? « Au bon vieux temps, on croyait que les églises devaient présenter un aspect grave et même sévère : les personnes les plus dissipées pouvaient à peine y entrer sans s'y trouver pénétrées d'idées sérieuses. Nous avons bien changé tout cela ; il n'y a pas maintenant de cabinet de toilette si joli que les chapelles que nous y décorons. Si l'on y met encore quelques tombeaux, nous les contournons gentiment, nous les dorons partout, enfin nous leur ôtons tout ce qu'ils pourraient avoir de lugubre, il n'y a pas jusqu'à nos confessionnaux qui ont un air de galanterie. » Joseph Prudhomme et Port-Royal se réconcilient sur le dos du baroque.

Cependant, lorsqu'on a l'œil habitué à l'Allemagne et à l'Italie, on ne peut s'empêcher de remarquer combien, dans les intérieurs mêmes des particuliers — puisque les Bâtiments du roi boudaient les novateurs — la décoration française, à part quelques dissymétries relativement inoffensives, demeure discrète, évitant de charger tout le mur, demeurant très près du plan, reculant devant les saillies trop prononcées, les figures enflées ou grotesques. Pour l'architecture extérieure, la retenue est plus grande encore. « Les Français, écrivait Lothaire-François de Schoenborn, prince-archevêque de Mayence, rejettent tous les colifichets et se tiennent à une architecture simple. » Or c'était justement l'époque de cette Régence qui représente l'effort le plus prononcé de nos artistes pour « se mettre au baroque ».

Évitons cependant de tomber dans l'excès : ces graveurs, ces inventeurs de formes baroques n'ont pas travaillé en vain : l'argenterie des rois de Portugal, que nous avons vue récemment au Musée des Arts Décoratifs, est sortie des ateliers français de Thomas Germain et de ses fils.

⁂

Notre dernière étape, et la plus fertile, peut-être, en découvertes, est l'étape germanique. Si l'on fait la carte du baroque en Allemagne et qu'on la superpose à une carte des confessions, on s'aperçoit qu'elles coïncident à peu près. Presque tout le baroque est du côté catholique, exception faite pour la Saxe dont la population est protestante et les électeurs catholiques. De l'autre côté on ne rencontre que des îlots princiers. Davantage : bien qu'il existe, surtout en Autriche, de superbes palais, quelques hôtels somptueux comme ceux de Vienne, l'architecture baroque est à prédominance religieuse. Un préjugé empêche qu'on s'en avise chez nous.

Cette histoire ne peut se séparer de celle du renouveau et de la reconquête catholique au début du XVIIIe siècle. Sauf en de rares régions comme l'Autriche, qui avaient été relativement épargnées, l'Allemagne sortait

de la guerre de Trente Ans dans un état de misère matérielle et morale qu'on a peine à imaginer. Les grands ordres religieux se mirent à l'œuvre et partout le catholicisme reconquit des positions qu'il avait perdues. Il ne s'agit point ici seulement des Jésuites, mais des vieux ordres, des Bénédictins, des Prémontrés, des Cisterciens, autrefois réputés pour leur purisme architectural. Sous l'impulsion de leurs abbés, dont les richesses territoriales sont immenses et qui résident dans leurs domaines, d'immenses monastères surgissent de toutes parts, aussi vastes que ceux du moyen âge, les églises de pèlerinages les accompagnent. Les paroisses resteraient plutôt en arrière.

Comme il convient, les architectes italiens arrivent d'abord et donnent le branle. Ils viennent de l'Autriche qui a toujours conservé ses liens avec la Péninsule, du Tyrol où ils forment de véritables dynasties et se répandent sur la Bavière et la Souabe, mais, en somme leur règne n'est pas de très longue durée. Les Allemands se forment vite et les remplacent. Aux environs de 1710 ils sont en majorité. En même temps que les architectes, s'instruisent — et ce sera la grande force du baroque allemand — les stucateurs. Institution fort originale : ils sortent, pour la plupart, d'un village, Wessobrunn, placé dans l'ombre d'une abbaye bénédictine, non loin du lac de Starnberg en Bavière. On les rencontre dans presque toute l'Allemagne catholique. Ils mènent une vie presque patriarcale, retournant, l'hiver, pendant la morte-saison du bâtiment, dans leur pays. Leur métier est accompli. Leurs stucs-marbres sont d'un éclat admirable et d'une solidité parfaite. Dans leurs travaux ils gardent une initiative considérable, interprètent très largement les dessins qu'on leur donne : on a observé que les architectes habitués à travailler avec eux, Cuvilliés, par exemple, indiquent à peine les personnages, la partie la plus difficile à faire. De leurs rangs est sorti le meilleur sculpteur de l'époque : Feuchtmayer. Ils sont avant tout ornemanistes, mais l'un d'eux, Dominique Zimmermann, construira lui-même plusieurs églises, à la vérité fort simples.

Ils n'ont point de style à eux et ont travaillé d'après des modèles divers, mais on est surpris de constater que ces *Wessobrunner*, comme on les appelle, reçoivent les modes avec une extrême rapidité. Comment ? Probablement grâce aux gravures d'ornements qui viennent de France et que l'on contrefait systématiquement à Augsbourg. Ainsi se répandra en Allemagne, dès 1720, l'influence des ornemanistes français, de ces ornemanistes qui avaient été si mauvais prophètes en leur pays, et dont les inventions, croisées avec le fonds italien, interprétées très librement, donneront naissance à l'art qu'on appelle « rococo ». Encore un mot dont le sens n'est pas évident. Des humoristes prétendent qu'il change totalement suivant que l'on écrit rococo avec deux « k » ou avec deux « c ». Ce qui est, pour le moins excessif, car beaucoup d'historiens d'art allemands ont adopté la seconde orthographe. Reste qu'il n'y a pas grand rapport, si ce n'est dans le vocabulaire décoratif, entre

le rococo français, phase fort brève de ce qu'on a appelé le style « Régence », sa phase la plus fleurie, et le rococo allemand qui est en plein essor bien au-delà du milieu du siècle et auprès duquel le rococo français, qui passe chez nous pour le comble du désordre apparaît comme châtié et grêle. Une raison en est sans doute que la décoration de nos intérieurs est surtout un travail de menuisiers qui suivent un dessin très précis, tandis que le stucateur allemand, opérant sur une matière qui est la docilité même, et à qui on laisse la bride sur le cou, prend de grandes libertés. Puis le stuc de couleur, que nous regardons comme une exception, est là-bas presque la règle. Joignez encore des reliefs beaucoup plus accentués, des anges et des saints qui sortent du plan pour arriver à la ronde-bosse, qui s'agitent, qui dansent. En vérité les deux rococos sont en opposition foncière.

Chacune des régions baroques d'Allemagne a son caractère, avec des points communs, cependant : je l'avoue, lorsque je vois se dresser au-dessus de la campagne, les clochers en « oignon » (Zwiebel), mon cœur commence à battre.

L'Autriche, avec ses capitales de Vienne et surtout de Salzbourg, s'est montrée très précoce. Les Italiens, qui tenaient le haut du pavé, ont dû le céder à un très savant homme, auteur d'une « Architecture historique », Fischer d'Erlach. Dans les églises il doit beaucoup à Borromini, dont il aime les coupoles ovales mais il le corrige grâce à l'éclectisme de ses connaissances. Par lui, par son cadet Hildebrandt, qui, bien qu'Allemand, était né à Gênes, Vienne a pris son aspect aulique. Les palais princiers étalent leurs vastes escaliers à cariatides, tandis qu'au château de Mirabelle, à Salzbourg, les *putti* jouent, sur la rampe, entre les volutes. Le grand architecte religieux Prandtauer dresse, au-dessus du Danube, dans une position incomparable, la prodigieuse abbaye de Melk. A l'Autriche se rattache la Bohême, et Prague lance son pont orné de statues gesticulantes sur la Moldau ; les membres d'une famille de constructeurs, les Dientzenhofer, rivalisent dans les sanctuaires.

Le baroque saxon est en réalité un baroque de Dresde où l'on trouve des Allemands, des Italiens et même des Français collaborant sans heurt. Poeppelmann donne à cette Cour, l'une des plus brillantes d'Allemagne, l'enceinte féerique du *Zwinger*, maniérée comme une porcelaine. Avant les bombardements, lorsque, de la rive opposée de l'Elbe, on regardait les coupoles et les clochers de la ville, on se croyait transporté dans un autre monde.

Un peu lourde, la Bavière a eu, dans les frères Asam, dont l'un était peintre et l'autre l'architecte, des décorateurs somptueux. Nul n'a manqué de voir, à Munich, leur église Saint-Jean-Népomucène, où, de part et d'autre de la porte, deux rochers ont l'air d'avoir été oubliés sur le trottoir. Mais il faut les aller chercher à Weltenburg, près de Ratisbonne. Dans une niche lumineuse d'un sanctuaire de forme ovale, entre des colonnes torses, saint Georges brillant d'or, caressé par une lueur

surnaturelle, chevauche un cheval d'argent. Et puis, à la Cour des Electeurs, Cuvilliés, qui venait du Hainaut, avait déployé sa verve dans ces merveilles dont il ne reste que bien peu, et la perte de son théâtre, nous laisse inconsolables.

Les monuments de Souabe sont plus dispersés. C'est la patrie des grandes abbayes « rococo ». L'un des architectes qui ont le plus travaillé dans cette région, Jean-Michel Fischer, est dit, sur son épitaphe, avoir construit ou restauré trente-deux églises et vingt-cinq monastères. Il aime les plans réguliers et clairs à Zwiefalten qui est son chef-d'œuvre. Mais le plus artiste est Dominique Zimmermann qui, dans ses églises de pèlerinages de la Wies (qui est en Bavière) et de Steinhausen, pousse au plus haut degré le génie du décor. A l'extérieur les bâtiments ne sont rien : des granges, mais l'intérieur est une musique. On ne sait plus où sont les murs : le regard est entraîné le long des courbes qui passent des unes aux autres, qui se croisent, viennent à vous, s'enfoncent. Quant à la couleur : des gris, des bleus de lin, des verts, des roses, des chamois, elle ne saurait être plus raffinée.

Cependant le baroque allemand atteint son plus haut vol en Franconie, grâce à un homme de génie, Jean-Balthazar Neumann, dont la formation, à l'origine, avait été celle d'un ingénieur militaire. Au cours d'un voyage en France, il s'était familiarisé avec l'art de Robert de Cotte et de Boffrand. Au rebours de Zimmermann, il s'intéresse peu à la décoration et pense constamment en bâtisseur, en architecte. Il construit solidement, savamment. De ses deux chefs-d'œuvre religieux, les Quatorze-Saints (Vierzehnheiligen) et Neresheim, le second n'a reçu une décoration assez froide qu'à une époque postérieure, et ce n'est pas le moins impressionnant avec sa succession de coupoles, son plan qui se modifie du sol aux parties hautes. A propos des églises de Neumann, les Allemands parlent d'un *Raumkunst*, d'un art de l'espace, ou du volume, comme nous dirions plutôt. Ce sont des architectures en masses d'air.

Voici trois ans, on célébrait le second centenaire de la mort de Neumann par une exposition qui avait lieu dans la Résidence de Wurtzbourg, monument civil où il mit un art sans doute moins original, car il eut à composer avec d'autres architectes autrichiens, allemands et français. En même temps on ouvrait au public l'admirable escalier qui a été presque miraculeusement épargné alors que presque toute la Résidence a brûlé. Alors que les édifices allemands pèchent en général par la peinture, qui est loin de valoir et l'architecture et la sculpture, dans ce cas particulier le Prince-évêque avait fait venir d'Italie Tiepolo qui créa là peut-être son plus grand chef-d'œuvre.

Ainsi, dans ce monument, s'est faite la synthèse du baroque italien et du baroque germanique, où chacun d'eux a apporté son éclatante contribution.

PIERRE DU COLOMBIER

LA FLAMME DU SACRIFICE

par ALBRECHT GOES

Mme WALKER avait ouverte la porte vitrée. « Bonsoir », dit-elle, en nous faisant un signe de tête. Et elle ajouta : « Bonsoir, vous deux. » Ce « vous deux » nous émut, comme peuvent être émus deux êtres qui cherchent ensemble leur voie, et à qui l'on dit : « Vous deux. » Dans la nuit de la rue, nous marchions, sous une petite pluie fine, comme protégés par ce « vous deux ».

— Tout de même... (C'est moi qui le premier rompis le silence.) C'est invraisemblable ; on dirait une voyante. Tu passes là, une seconde, entre deux portes, dans la demi-obscurité d'un palier mal éclairé, et cette

Résumé des précédents chapitres. — Le récit se situe de nos jours en Allemagne occidentale. Le narrateur, assistant à la bibliothèque municipale, a loué une chambre au-dessus de la boucherie de M. et Mme Walker. Walker est un homme effacé, laminé par des années de nazisme, mais sa femme, au visage marqué d'une brûlure, avec qui le narrateur n'a cependant échangé que quelques mots, l'intrigue. Au retour d'une réunion « Pro-Israël », où il s'étonne de la rencontrer, elle lui apprend que pendant la guerre sa boutique avait été désignée comme « Boucherie aux Juifs ». Isolés des autres acheteurs, marqués de l'étoile jaune, ceux-ci avaient le droit une fois par semaine, à heure fixe, d'y faire leurs maigres achats. Le narrateur n'en apprend guère plus pour le moment, mais il sent Mme Walker profondément marquée par les événements de cette période. Un soir où il descend de sa chambre avec une jeune juive Sabine Berendson, Mme Walker s'adresse à la jeune fille, qui n'a aucun souvenir de l'avoir jamais vue, et lui demande des nouvelles de son père. « Il vit en Angleterre », telle est la réponse.

femme que tu ne connais pas te dit : « Vous êtes Sabine Berendson. » Et puis, comment se peut-il qu'elle connaisse ton père ?

— Oui, mon père, c'est ce que j'arrive encore moins à m'expliquer. Bien sûr, mon père est venu ici, voici bien des années, pour des affaires d'édition, je suppose, un jour ou deux... Il aimait bien cette ville, je le sais, et les environs aussi, c'est même sans doute pour cela qu'il nous y a envoyées, ma mère et moi, mais quand, comment a-t-il jamais pu rencontrer Mme Walker ?

— Elle t'a regardée, et elle a dit : « Vous êtes Sabine Berendson... »

— Mon visage peut ne pas lui être inconnu ; quand on étale la photo de quelqu'un sur sa commode, comme tu le fais... La logeuse doit bien avoir l'occasion d'entrer dans ta chambre ; cela n'a rien de bien étonnant qu'elle reconnaisse la personne quand elle la croise, même de nuit, dans un corridor. Mais mon père... Comment sait-elle le nom de mon père ? Il faut que tu tires cela au clair. Non, c'est moi qui vais le tirer au clair. Je vais écrire à mon père. »

Comment m'est venue l'idée d'aller voir dans la boîte aux lettres au bas de l'escalier s'il y avait du courrier pour moi ? A cette heure tardive ? La minuterie de l'entrée s'était éteinte juste au moment où, rentrant de ma promenade avec Sabine, j'avais refermé à clef la porte de la rue. Dans l'obscurité, j'avais grimpé mes trois étages ; j'avais, non sans mélancolie, remis de l'ordre dans ma chambre, tiré le divan et arrangé les couvertures pour la nuit. S'il y avait une lettre dans la boîte ?

On lutte un instant avec soi-même ; la paresse évoque les trois étages à remonter ; la raison vient au secours de la paresse : à cette heure tardive, on ne distribue plus de courrier. Et puis on se retrouve dans l'escalier, à la poursuite d'une idée folle.

Ce n'est pas une idée folle. Il y a réellement une lettre. Une lettre sans timbre, sans expéditeur. Je ne connais pas l'écriture qui a inscrit sur l'enveloppe mon prénom, mon nom. Avant même d'ouvrir le pli, je sais que c'est une lettre de Mme Walker.

En suis-je surpris ? Surpris qu'elle m'écrive une lettre, surpris de cette écriture nette et ferme ? Non ; pas de surprise. Lorsque, l'autre jour, je lui avais dit : « Tout de suite », c'était un appel ; j'avais délibérément provoqué cette descente dans les tréfonds de l'inexploré. Rien ne devait plus m'étonner.

Voici la lettre :

« Cher Monsieur, depuis que vous êtes là, tout cela, qui dormait en moi depuis tant d'années, s'est réveillé. Longtemps, je n'ai pas même osé y penser. Mais maintenant que c'est revenu, c'est peut-être mieux ainsi, et je vais vous raconter la suite. C'est plus facile à écrire qu'à dire. Quand je suis assise devant la feuille de papier, j'ai le temps, je peux attendre, je peux laisser reparaître un instant, et puis se dissiper de nouveau, les figures que j'ai croisées à cette époque. Et je me dis : le temps que j'écrive, le temps que vous me lisiez, c'est-à-dire aujourd'hui, demain,

après-demain peut-être, ces êtres seront réellement présents. Je le sais bien, ceci ne va pas être une vraie lettre.

Je vous l'ai dit, je ne savais pratiquement pas ce que c'était que les Juifs. La première fois, c'est ce vendredi soir, quand j'ai vu toute cette misère étalée devant moi. Et j'ai compris de quel côté il fallait être, j'ai compris ce qu'on devait faire. Je veux dire : ce qu'on aurait dû faire, ce qu'il aurait fallu faire. Cela, je l'ai vite compris. Mais ce qu'on aurait dû faire, nous ne l'avons pas tous fait. Dans le meilleur des cas, c'était comme si on jetait un verre d'eau dans un brasier. Il arrivait qu'un permissionnaire vous laisse quelques tickets de viande en plus : on les répartissait le vendredi soir ; l'un ou l'autre des clients en profitait : on ajoutait quelques grammes à sa ration de misère. Les cartes d'alimentation, quand elles vous passaient par les mains de semaine en semaine, on y lisait comme dans un livre. Il y en avait une, à la différence des autres, qui avait un petit supplément : oh, pas grand-chose, une poignée d'orge perlé, cent grammes de farine ; mais de quel prix avait été payée cette aumône ? L'ayant droit s'était fait embaucher dans une fabrique de munitions ; il travaillait à tourner des obus. Et à quoi servaient les munitions, je vous le demande ? A la poursuite de la guerre, la guerre « où se joue le sort de l'Allemagne », comme on disait alors. Oui, des munitions pour les massacres en série, sur le front de l'Est. Et celui qui tournait les obus, ici, il savait bien à quoi servaient ces obus. Ou bien on me tendait par-dessus le comptoir deux cartes d'enfants. Moi, je ne voyais pas les cartes, avec toutes leurs cases vides, c'est les enfants que je voyais, des enfants traqués, rejetés du monde. Les enfants, seuls dans la cour de l'immeuble ; ils ne comprennent pas pourquoi les petits camarades les tiennent à l'écart. « Viens donc, viens jouer ! » ; et la réponse : « Maman m'a dit qu'il ne fallait plus que je joue avec vous. Elle a dit qu'un bon petit Allemand ne joue pas avec des enfants de Juifs. » Et puis un jour, c'est une caricature grossière qui traîne sur le banc ; et c'est une insulte qui court la classe : « Garce de Juive ». Les enfants, c'est cruel ; avec les journaux antisémites, piqués au tableau noir par quatre punaises, les enfants ont vite fait leur éducation.

Une autre fois c'est un vieux qui ne comprend plus rien. Il lui faut un bon moment pour retrouver la carte d'alimentation dans sa poche, pour la déplier. Il regarde autour de lui d'un air effaré, avec un pauvre sourire qui vous fend le cœur « Allemands, bons ; Allemands, pas méchants », me dit-il, avec son accent de Cracovie. Les larmes me montent aux yeux ; je ne peux pas dire ce que je pense : « Allemands, méchants, très méchants. »

Cher Monsieur, ne dites pas : « Madame Walker, votre imagination travaille. » Non, mon imagination ne travaille pas. Comme si j'y étais, je les vois devant mon étalage, à huit, dix ou douze. Des femmes, des enfants, des vieillards. Les hommes jeunes se sont faits rares. J'ai appris

à les connaître par leur nom, je lis sur leur visage. Est-ce que je déchiffre correctement, je ne sais ; mais à la longue on apprend. « Comment sont-ils, vos Juifs du vendredi soir, me demande-t-on parfois. Ces gens-là n'ont rien de commun avec nous, hein ? Et puis ils sont sinistres et crasseux. » Rien de commun ? Bien sûr, ils viennent d'ailleurs. Et crasseux, oui, bien sûr. Comment voulez-vous être propre, quand on n'a plus ni savon, ni produits de lessive, ni points de textile, ni bons de chaussures. Sinistres ? Non, pas sinistres. Sombres ; cela, oui. Je pense aux deux enfants, les deux premiers, qu'un soir j'avais gardés pendant une demi-heure dans mon appartement, précisément dans la pièce où nous parlions ensemble récemment. Je m'étais aperçu que deux mamans avaient encore des courses à faire, et que les enfants ne tenaient plus sur leurs jambes. « Laissez-moi les petits, vous les prendrez en repassant, avais-je dit aux deux femmes, et j'avais poussé les gosses dans cette pièce. Asseyez-vous, mes petits », avais-je dit aux enfants, et pendant un bon moment je n'avais pas pu m'occuper d'eux ; il fallait se dépêcher pour servir tout le monde en deux heures de temps ; on était bousculé, au moins au début. Par la suite... Mais j'y reviendrai. Donc, dès que j'eus un moment, j'allai voir les enfants. Ils étaient assis sans bouger, les deux sur une seule chaise, serrés l'un contre l'autre. Je leur coupai une tranche de gâteau, du gâteau de guerre, comme on en avait quelquefois à la maison. Ils me regardaient sans y croire ; je leur tendis cette tranche sur une assiette : « Tenez, partagez-vous cela ! » Les mamans, de retour, appelèrent leurs enfants ; ils ne me tendirent pas la main. Les mères m'ont regardée un moment ; il y avait quelque chose comme de l'hostilité dans ce regard, me parut-il. Mais sait-on jamais ?

Rien de commun entre eux et nous, me disait-on, quand on me parlait des Juifs du vendredi soir. Mais je vous demande pardon, je me répète. Comprenez-moi bien, je m'embrouille un peu. Oui, rien de commun. Mais quand on me parlait ainsi, avec méfiance et commisération de « mes Juifs », j'avais envie de dire : « Parfaitement, mes Juifs. »

Les visiteurs du soir qui, de temps à autre, faisaient une subite apparition, je vous en ai déjà parlé. Tant qu'ils étaient là, mes clients n'ouvraient la bouche que pour l'indispensable. Mais il y avait des vendredis soir où la patrouille ne passait pas ; et alors mes clients bavardaient avec moi. Je ne les y poussais pas, mais je ne faisais pas non plus la sourde oreille. Je le voyais bien, ils avaient besoin que quelqu'un les écoute ; même si on ne pouvait pas grand-chose pour eux.

Cela, c'était au début. Après, il y a eu l'histoire du papier d'emballage. Madame M., je me souviens de son nom, mais vous comprendrez que je ne vous donne ici qu'une initiale ; en ce temps-là, on ne désignait les gens que par des initiales. Donc Madame M. était une dame très bien, une des plus distinguées de ma clientèle du vendredi soir, et en même temps l'air pas commode. Alors que déjà presque tous étaient

devenus causants avec moi, elle ne disait jamais un mot de plus qu'il n'était absolument nécessaire. Au point que je connaissais à peine le son de sa voix. Jusqu'au jour où, de façon tout à fait inattendue, elle s'était adressée à moi. Toute une phrase : « Ma belle-sœur va venir dans un instant ; elle prendra ma ration avec la sienne. Voulez-vous la mettre de côté... et là, elle marqua une hésitation — je vous prie d'envelopper la viande dans ce papier-ci », dit-elle, en tirant de son filet un papier d'emballage gris. J'allais lui dire : « Ce n'est pas la peine, du papier, j'en ai », quand elle insista : « Je vous en prie ! » sur un tel ton que je baissai la tête, pris le papier et le mis de côté. Sa belle-sœur ne vint pas ce soir-là, et quand je fermai le magasin, le papier gris était encore là. Je le ramassai, et j'allais faire le petit paquet, comme me l'avait demandé Madame M., quand je m'aperçus qu'il y avait quelque chose d'écrit dessus. Je lus : « Ils sont venus chercher Sigi. Camp de Theresienstadt, bloc 17, si tu écris. Bien à toi. M. »

Ai-je dit qu'en sortant du magasin Madame M. s'était retournée et m'avait dit : « Merci beaucoup », en détachant bien les mots : « Merci — beaucoup. »

Le vendredi suivant, je n'étais pas tranquille à cause de cette histoire, quand est arrivée la belle-sœur. Il fallait que je fasse très attention, les visiteurs étaient là, et je me sentais plus observée que de coutume. Vous savez, ce sont des choses qu'on sent. A un moment donné, tandis que les deux gars des S.S. parlaient ensemble, je lui dis : « La dernière fois, votre belle-sœur n'a pas pris sa ration. Elle m'a chargée de vous la garder. Est-ce que Madame M. viendra aujourd'hui ? Sinon, je pourrais vous donner un petit supplément. Je l'ai mis de côté. » Et je pensais en moi-même : « Pourvu que les gars ne nous remarquent pas » ; et je sentais mon cœur battre. « Madame M. n'a plus besoin de sa ration », me dit la belle-sœur d'une voix basse et rapide, et elle esquissa le geste de porter la main à son cou ; je compris aussitôt. On était entraînés, en ce temps-là, à se comprendre par gestes. Je compris : on était venu chercher le mari, la femme en avisait sa belle-sœur, d'une seule phrase ; puis elle était rentrée chez elle, et s'était suicidée. Nos contrôleurs n'avaient-ils pas aperçu le geste de la femme ? Non, grâce au ciel, ils n'ont rien remarqué. Les voilà qui vont vers la porte, et qui prennent congé à leur façon ; d'une voix retentissante, ils crient : « Mort aux Juifs » puis : « *Heil Hitler !* »

Quand j'y pense, c'est curieux qu'il arrivait rarement à mes clients d'échanger entre eux des propos, comme si l'anxiété commune les avait rendus étrangers les uns aux autres. A certains moments, on aurait pu penser qu'ils se méfiaient les uns des autres. Pendant quelque temps, j'ai même soupçonné que l'un d'entre eux avait plus ou moins trempé dans l'arrestation du rabbin. Cher Monsieur, de derrière le comptoir, on observe le monde, le regard plonge, et on voit tout ce qui se passe, le mal comme le bien. Il le savait bien aussi, le Dr Ehrenreich, que tout

peut arriver, et que même parmi les siens, on n'est pas en sûreté. En fait, il ne pouvait pas agir autrement qu'il ne l'a fait.

Je me suis arrêtée d'écrire un instant ; j'avais la main fatiguée de tenir la plume. Je suis allée à la fenêtre, et cela m'a rappelé les nuits pendant la guerre. On était à la fenêtre, il faisait nuit noire, on écoutait dans l'obscurité, on attendait le ronflement des avions. Et puis j'ai relu les pages que je viens d'écrire, et je me suis aperçue que je ne vous avais pas encore parlé du rabbin. Excusez-moi si je raconte tout pêle-mêle ; pour moi, pendant que j'écrivais, c'était comme si le rabbin Ehrenreich avait été là tout le temps.

Je vous l'ai dit, j'avais été frappée de voir qu'ils ne parlaient presque jamais entre eux. Le rabbin, je l'ai remarqué d'abord parce que lui, et lui seul, très souvent on lui disait bonjour et on lui adressait la parole. Je ne l'aurais pas pris pour un rabbin ; il était habillé comme tout le monde, comme tous les gens de son âge. Son filet à provisions était déjà lourd quand il arrivait à la boucherie. Il emportait chaque fois à lui seul les rations de sept ou huit personnes. De quoi avait-il l'air ? Il avait l'air... mais à ce moment-là je ne le savais pas encore ; ce n'est que plus tard, quand j'ai vraiment lu la Bible, le Livre de Jérémie, que je m'en suis rendu compte : il ressemblait au prophète Jérémie. Le plus souvent, il était six heures précises quand il entrait dans le magasin. Un jour, la cloche de l'église Saint-Pierre venait de sonner — je dis la cloche, car il n'y avait plus qu'une cloche au clocher — après le tintement de la cloche, il y eut un silence dans le magasin. A voix haute dans le silence, le rabbin prononça un mot. J'entendis bien ce mot, mais je ne le compris pas. C'est plus tard que j'ai appris ce que voulait dire ce mot. Il dit : « *Schalom* », et tous ceux qui étaient dans le magasin se figèrent soudain dans le silence. Puis il parla encore, et je compris que c'était une prière, ou un verset de la Bible, et il parla pour tous ceux qui étaient présents. C'était ici leur synagogue. Je ne bougeai pas, et posai le coutelas. « Pourvu que les S.S. n'arrivent pas juste maintenant, pensais-je, cela tournerait mal. » Et soudain j'aperçus un des clients qui jetait du côté du rabbin un regard mauvais, vraiment sinistre. C'était un jeune homme qui venait rarement faire ses achats ; d'habitude, c'était sa mère. Il s'avança vers la caisse et, au milieu du silence recueilli, il dit à voix haute : « Combien je vous dois ? » Je lui murmurai le chiffre, mais lui fit exprès de poser la monnaie avec le plus de bruit possible sur le comptoir, il dit à voix haute : « Bien le bonsoir », et s'en alla. Les autres clients ne l'avaient même pas regardé ; le service religieux continuait. Je pensais en moi-même : « Voilà ce que c'est, même chez eux : le groupe communie en pensée, mais il y en a un qui se sépare des autres. Tout de même, quelle chance que les visiteurs du soir ne soient pas venus. »

Huit jours plus tard, c'était comme la fois précédente, le sale gamin n'était pas là, c'est sa mère qui était venue, et il y avait aussi d'autres

clients que la dernière fois ; le rabbin prononce les mots sacrés, et moi, je suis tout absorbée par cet étrange service divin auquel je ne comprends mot, j'en oublie mon rôle de surveillance. Personne ne m'avait dit de monter la garde, mais quand des gens traqués se recueillent et prient, il faut bien que quelqu'un veille sur eux. Voilà que la porte s'ouvre brusquement, juste à l'instant où le rabbin fait un geste de bénédiction. Les assistants sont encore figés dans le recueillement, car on ne redescend pas si vite sur terre. Et voilà les visiteurs qui entrent dans le magasin. Cette fois, il y en a quatre. Leur chef de file, un colosse, hurle : « *Heil Hitler !* Qu'est-ce que c'est que ça ? On se croirait à l'église ! Qu'est-ce que c'est, ce bordel à youpins ? Non mais de quoi ? » Il fonce sur le rabbin, et menaçant : « Dis donc, youtre, je te cause ! Réponds. »

Et la réponse vint, sans hésitation.

— Je suis le Dr Ehrenreich, dit le rabbin. (C'est à ce moment-là que, pour la première fois, j'ai pensé qu'il avait l'air d'un prophète.)

— Tu n'es qu'un youpin, hurla le colosse, Goliath en personne. Un foutu youpin, que tu es. Qu'est-ce que tu es en train de faire ?

— Je prie.

— C'est pas ça qui va t'arrondir ta ration de saucisse.

— Ce n'est pas pour la ration, c'est pour les hommes que je prie.

— Ça, vous en avez bougrement besoin, vous autres.

— Nous en avons tous besoin.

— On s'amuse comme on peut. Mais moi, je n'ai pas besoin de tes prières, espèce de Juif puant.

— Le Seigneur vous veut du bien, à vous comme aux autres.

Le silence s'était fait, un silence terrible ; tout le monde regardait, les clients, la brigade de choc aussi, et j'avais l'impression que les durs étaient encore plus effrayés que ceux qui venaient de prier.

David et Goliath ; cette image s'imposa à moi.

Et je pensai : « Est-ce possible que cette fois-ci cela tourne autrement ? Ce petit homme si digne, est-ce Dieu possible qu'on l'empoigne par la barbe et qu'on le traîne dehors, et que plus jamais, Seigneur, que jamais plus on n'entende parler de lui, qu'il disparaisse pour toujours ? »

Vous imaginez avec quelle anxiété j'attendais le vendredi suivant. Je me demandais quelquefois si je n'allais pas porter plainte, en violation de domicile par exemple. Mais comment espérer que la plainte serait suivie par les tribunaux ? Le droit n'existait plus. Pourtant il arrivait aussi que le malheur s'attarde avant de s'abattre, et c'est à ce retard que plus d'un d'entre nous doit être encore en vie. Le vendredi d'après passa sans que les brutes se manifestent, puis quelques semaines encore. Étrange époque ; j'y ai bien souvent repensé depuis. En effet, à la suite de cette scène, les clients du vendredi soir se mirent à parler entre eux, autrement qu'ils ne l'avaient fait avant. On aurait dit que ce drame avait dénoué leur silence. Même avec moi ils se sont mis à parler, pas comme

avant. La petite pièce où j'avais recueilli les deux enfants ne désemplissait plus, et pas seulement le vendredi soir. C'est alors qu'est arrivé chez moi ce livre hébreu que vous avez vu sur mon rayonnage. C'est la femme d'un médecin qui me l'a apporté, comme cadeau d'adieu ; et vous savez, Monsieur, ce que voulait dire cet adieu. En ce temps-là, nous avons joué un jeu dangereux. Vous le savez, ce n'était pas un jeu.

Encore un feuillet. Je vous impose bien de la peine, Monsieur ; je sais que mon écriture n'est pas des plus lisibles ; depuis l'incendie, mes yeux ne se sont pas tout à fait remis ; l'autre jour, je vous avais dit que finalement c'était l'affaire de la voiture d'enfant qui avait mis à tout cela un comble et un terme. Je ne pourrais sûrement pas vous en parler si vous étiez assis ici, en face de moi.

Vous vous souvenez du 16 octobre, le jour où la bibliothèque municipale a reçu des bombes. C'était précisément un vendredi. Tout était comme d'habitude ; j'étais derrière mon comptoir, les clients me tendaient leurs cartes d'alimentation, mais ils le faisaient maintenant sans crainte et sans méfiance ; depuis l'arrestation du rabbin, on n'avait plus dit la prière ; moi seule disais quelquefois en guise de salut le mot *Schalom !* Je savais maintenant ce que cela voulait dire ; et on me répondait : « *Schalom.* » C'est ainsi que nous célébrions notre sabbat dans la boucherie. J'ai entendu une voiture dans la rue, qui s'arrêtait devant ma porte ; on claquait les portières. J'ai tout juste eu le temps de dire : « Attention ! » Déjà, mon Goliath entrait dans le magasin. Derrière lui était entré un petit bonhomme malingre, qui avait l'air déguisé dans son uniforme. J'ai fait comme si je ne les voyais pas, mais j'ai remarqué du coin de l'œil que le colosse avait pris du galon ; ce sont des détails qu'on avait appris à observer. Donc on l'avait récompensé pour l'affaire de l'autre jour... Mon Goliath regarde autour de lui, d'un œil bizarre ; il a bu. Il allume une cigarette, et il en écrase la braise brûlante sur le visage d'un vieillard ; je m'en aperçois au hurlement du malheureux. « Ça va aller mal, me dis-je, très mal. » Et je sens que je ne vais pas pouvoir me taire.

— Il est interdit de fumer ici, c'est le règlement. J'insiste sur le mot : règlement. Mon Goliath me regarde ; on dirait qu'il vient seulement de m'apercevoir ; il lit l'écriteau que je lui ai indiqué d'un signe de tête, et voilà qu'il éteint la cigarette qu'il venait d'allumer. Mais il y a sur son visage un mauvais sourire. Il se tourne vers le client le plus proche. C'était un magistrat, un vieux, à la retraite depuis longtemps. (« Vous pourriez peut-être essayer de vous en aller ? » lui avais-je demandé quelque temps auparavant, et il m'avait répondu : « Non, je ne peux plus m'en aller, je suis trop vieux ; et puis, je ne veux pas, c'est ici que ma tombe m'attend. ») Et je vois le colosse qui lui arrache des mains son petit paquet, le jette par terre : « Sacré youpin, dit-il, tu bouffes trop ! Tu vas être trop lourd quand il s'agira de monter au

paradis. Parce que ça, c'est ce qui vous attend. Bientôt, le grand départ, hop ! droit au ciel ! »

Tout le monde regarde Goliath. Non, pas tout le monde ; deux ou trois clients font comme s'ils n'avaient rien entendu ; l'un d'entre eux s'adresse à moi et me demande de le servir. Je n'arrivais pas à comprendre ce qu'il me disait, occupée comme je l'étais à regarder Mme Zalewsky. Mme Zalewsky avait posé par terre son filet à provisions, et elle tremblait de tous ses membres. C'était la femme d'un musicien, et elle devait accoucher d'un moment à l'autre. Au quatrième mois de sa grossesse, elle avait eu le courage d'aller au Service de Ravitaillement demander le « supplément de ration pour femmes enceintes » : un quart de litre de lait, quelques grammes de sucre, un peu de farine. Au bureau du rationnement on lui avait rendu sa demande avec la mention : « Il n'y a pas lieu de mettre au monde un bâtard juif. Allez vous faire avorter. Adressez-vous au Service de Santé, section D. » Elle gardait le document dans son sac à main, même elle me l'avait montré. Je l'avais bien regardé, j'avais vu le cachet, la signature, et même la référence de la dactylo. Quand on pense qu'il y a des gens capables de dicter cela à une secrétaire ! « Madame Zalewsky ! lui dis-je. — Ce n'est rien, dit-elle, livide, cela ira mieux dans un petit moment. » Je me tourne de nouveau vers le client qui, apparemment indifférent, me répète sa demande. Voilà Goliath qui recommence : « Hop-la youp-la hé ! Droit au ciel, sans escale ! » Il avait l'air de vouloir danser sur place ; son acolyte, un tout petit David lui aussi, fait un pas vers lui, rectifie la position et lui dit à mi-voix : « Chef ! Vous êtes en service ! »

Goliath ouvre les yeux tout grands, se redresse, ouvre les bras, l'air tout étonné qu'on ose lui faire une remarque. Et il repart, pour de bon : « Non mais sans blague ! C'est plutôt gentil de ma part, non mais, c'est vraiment gentil à moi — te frappe pas, mon vieux Beck — je te dis, c'est gentil à moi de les mettre dans le coup ; il faut bien leur faire comprendre qu'un de ces quatre matins, ils vont passer en fumée par la cheminée. Qu'est-ce que tu t'imagines, mon vieux Beck, la Sara, là, avec son gros ventre, elle est bien contente que je le lui dise, elle va me dire merci, c'est pas la peine de s'en faire pour la layette ; plus besoin de layette, pas de langes à laver, tu vois ça !

— Chef ! l'adjura le malingre, chef, je vous en prie ! » et il prit le gros par le bras.

— Bas les pattes ! dit l'ivrogne, devenu soudain furieux ; mais il s'avança, de lui-même, à pas lourds, vers la porte. Dans l'embrasure, son compagnon se tourna vers moi et dit : « Pas un mot, hein ! » Je fis un signe de tête. Je peux bien me taire, les pierres parleront pour moi.

En silence, je continuai à servir. Personne ne disait plus rien. Je détachai les tickets de la semaine. Je ne sais pas ce qui m'a pris, et après bien des années je ne me l'explique pas encore, j'ai donné à cha-

cun bien plus que son dû. La seule chose dont je me souvienne : vers la fin de la vente, je me suis dit que je ne pourrais sans doute jamais rattraper le déficit d'approvisionnement ; et je m'en suis sentie comme joyeuse et soulagée. Les mots atroces qui avaient été prononcés flottaient encore dans l'air, mais quand j'ai fermé la porte derrière le dernier client, j'étais comme allégée d'un grand poids.

Une heure plus tard, j'étais assise dans ma chambre en train de coudre, quand j'entendis frapper à ma fenêtre. J'allai ouvrir la porte. Vous savez, Monsieur, je ne suis pas très courageuse. J'avais très peur. Contrairement à ce que j'avais cru un moment, le poids était toujours là, il me pesait sur les épaules. Mme Zalewsky, la femme du musicien, était à la porte. « Vous voulez m'ouvrir un instant, je vous prie », dit-elle. J'ouvris aussitôt. Mme Zalewsky, qui était entre temps retournée dans l'obscurité du corridor, revenait en poussant devant elle quelque chose. C'était une voiture d'enfant. Sans hésiter, elle fit entrer la voiture d'enfant dans l'appartement, dans la pièce même où je vous écris en ce moment. Là où vous étiez assis l'autre jour. C'est là que, ce soir-là, elle a mis la voiture d'enfant. Je l'y vois encore. Je l'y verrai toujours.

— Asseyez-vous donc, Madame Zalewsky », lui dis-je ; et elle s'assied, avec peine, comme le fait une femme près du terme. Et elle dit : « L'homme, là, ce soir, il a dit la vérité.

— L'ivrogne ? lui dis-je. J'ai l'air de mettre en doute ce qu'il a raconté, mais en entendant ma propre voix, je sais qu'au fond de moi il n'y a plus place pour le doute. Le monde est devenu si méchant, c'est le pire qui est toujours vrai.

— Oui, lui-même, dit la femme. Le rabbin le disait : « Dieu a créé le vin pour délier la langue de l'insensé, afin qu'il dise la vérité à ceux qui ont besoin de la savoir. »

Puis un silence. Je regarde dans le vide. Et c'est de nouveau la femme qui parle : « Je vous ai amené la voiture d'enfant. Vous avez été bonne pour moi, toujours. J'ai pensé : peut-être qu'un jour elle pourra vous servir, Madame Walker. Un jour... plus tard... » Un nouveau silence. Puis : « Il faut que je m'en aille. Encore une fois merci de tout. Où voulez-vous que je la mette ?

— Vous n'avez qu'à la laisser là, dis-je. Je ne trouve rien d'autre à dire que cette phrase maladroite : « Vous n'avez qu'à la laisser là. »

Dans l'entrée, Mme Zalewsky se retourna une dernière fois, il faisait très sombre, c'est à peine si je la voyais, je ne faisais guère qu'entendre sa voix, et je pensais : « On dirait un enfant du rabbin Ehrenreich ; plus que cela, elle est du sang des prophètes. » Le ciel d'automne était plein d'étoiles. Et la femme dit encore — c'est la dernière chose qu'elle ait dite, on retient bien les dernières paroles de quelqu'un — elle dit à voix basse : « Et Dieu dit à Abraham : « Vois les étoiles ; peux-tu les » compter ? Ils seront aussi nombreux... »

A-t-elle encore dit autre chose ? Je ne sais. Ses paroles se perdirent

dans la nuit ; elle était déjà partie. Je rentrai dans l'appartement et je regardai la voiture d'enfant. J'allai chercher les feuilles du ravitaillement, et pendant un moment j'y collai les tickets de la journée. La voiture d'enfant était là, devant moi. Elle n'était pas vide ; il y avait dedans une petite couverture, un oreiller et un peu de layette. Si vraiment on en est là, si une femme qui attend un enfant est amenée à faire cadeau de la voiture parce qu'on les a condamnés à mort, sans raison, elle et l'enfant à naître, si cela peut exister, alors c'est bien la fin de tout. Dieu ne peut plus revenir comme avant. Et après tout, il n'y a plus qu'une chose possible : que de tout cela il soit fait place nette — par le feu.

Cher Monsieur, je ne me souviens plus de grand-chose ce soir-là. En ce temps-là, le soir, on était toujours très fatigué. Peut-être bien que je me suis endormie sur ma table en collant les tickets. Ils ont brûlé aussi, par la suite, avec tout le reste, et cela m'a causé bien des ennuis. Le hurlement des sirènes, je l'ai entendu, mais je l'ai sûrement pris pour tout autre chose. Pourquoi je suis restée assise, aujourd'hui encore je n'en sais rien. Et puis ce qui s'est passé par la suite, c'est ce qui devait arriver, et que vous savez sans doute.

Il fait déjà presque jour, cher Monsieur, je ne vais pas relire ma lettre ; mais pour finir, je veux encore vous dire merci de m'avoir écoutée.

Votre MARGARETE WALKER.

Que s'était-il passé, non, je n'en savais rien. Absolument rien.

Avait-elle été surprise, cette femme, par les sirènes hurlantes et par le bombardement des avions anglais, ce bombardement dont la date est inscrite sur une plaque scellée au mur de la nouvelle bibliothèque municipale, reconstruite depuis la guerre ; avait-elle voulu soumettre tout cela, et sa maison, et elle-même, à la purification par le feu ; avait-elle estimé nécessaire le don de soi au brasier du sacrifice ; ou bien, tout simplement, était-elle trop lasse pour revenir à un univers où une maman en vient à se séparer de sa voiture d'enfant ? Où est la vérité, je n'en sais rien, et ne le saurai sans doute jamais. Je n'interrogerai personne. Il est des questions qu'on ne pose pas.

Cette missive ne se suffit-elle pas ainsi ?

Voilà comment va le monde. C'est cela, le pouvoir et sa monstrueuse grimace ; voilà le sort des êtres broyés par le destin comme dans un hachoir ; voilà l'infime et merveilleuse possibilité qui reste pourtant au fond de l'homme. Qu'y peut-on faire ? On peut remettre à quelqu'un un paquet emballé dans un certain papier porteur d'un message. On peut offrir un morceau de gâteau à deux petits enfants. On peut même accepter la voiture d'enfant qu'on vous offre au dernier instant. Voilà ce qu'on peut faire. Mais pour ceux dont l'esprit s'est libéré il n'est pas d'allée triomphale aussi resplendissante, pas d'illumination

aussi éclatante que l'est la lueur filtrant à travers la porte entrebâillée de la boucherie aux Juifs, avec son étalage garni de cubes de bouillon, cette boucherie qui n'avait guère à offrir à ses clients qu'une maigre portion de viande tendineuse, avec os.

Sabine m'appelait au téléphone. Neuf jours s'étaient écoulés depuis notre soirée ; entre temps nous nous étions à peine vus ; son administration l'avait envoyée en mission à Hanovre, et j'avais tout juste pu lui apporter la longue missive de Mme Walker sur le quai de la gare. La voici qui m'appelait, en quittant son bureau. A sa voix, je ne reconnaissais aucune des Sabine qui m'étaient familières.

— Mon père m'a écrit.

— Est-ce qu'il parle aussi de Mme Walker ?

— Il ne me parle que d'elle. Tu devrais venir. Bientôt. Tout de suite. Ce soir. C'est important.

J'y allai. La lettre du père de Sabine était là, sur la table, à côté de la lettre de la bouchère. Elles étaient là, côte à côte, comme des signes du destin, séparés, et pourtant réunis, se complétant comme des veilleurs qui assurent la relève ; qui donc leur a assigné cette commune mission ?

— Lis à partir de la seconde page, dit Sabine.

— Lis-la donc tout haut.

— Non, dit-elle, presque avec violence. Des choses comme cela, ça ne se lit pas tout haut.

« ... et je ne m'imaginais pas, ma chère enfant, qu'un jour j'aurais à te raconter tout cela. Je pensais bien qu'avant de quitter cette terre, il me faudrait porter témoignage. Mais je voulais que ce témoignage reste ignoré, scellé, jusqu'au moment imprévisible ; un testament, en quelque sorte. Mais il faut que je te dise d'abord ce que tu ignores. Pendant l'été 1942, j'ai passé quelques semaines tout près de vous, si près que chaque jour je t'ai vue, Sabine, au moins une fois. Je savais tout, Sabine. Ainsi le chemin que tu prenais chaque jour pour aller à l'école ; le matin avant huit heures, j'étais là, et aussi à midi, quand tu rentrais à la maison. Je connais chacune des robes que tu portais alors. Je voyais sur toi la blouse brodée que j'avais autrefois ramenée à ta mère d'un voyage en Dalmatie. Je voyais mon enfant devenir une femme, chaque jour un peu plus. Je voyais ton visage, et le visage de tes camarades de classe avec lesquelles tu faisais le trajet. Quelquefois, je t'entendais rire. J'étais près de toi, parfois tout près, et jamais je n'ai cédé à la tentation de t'adresser une fois, une seule fois la parole. Je songeais au trouble que cela jetterait dans votre existence ; je me refusais ce dont j'avais une si terrible envie. J'étais rongé par une cruelle nostalgie du foyer. La journée a vingt-quatre heures, et chaque heure a son occupation. Il est six heures du matin ; Sabine se lève. Il est midi, Sabine se met à table. C'est le soir, Sabine s'endort. La nuit est venue, et dans la nuit Sabine s'éveille. C'est l'heure de la prière, et Sabine prie, sans moi. Une musique vient jusqu'à moi, et Sabine ne

l'entend pas. Un arbre est là, devant moi, avec son feuillage, et Sabine ne le voit pas. Voilà de quoi étaient faites ces journées.

C'est chez Mme Walker que j'allais, comme tout le monde, chercher ma viande. Pendant la dernière semaine que je passai en Allemagne, il se trouva que, par deux fois, je causai avec elle. Le second soir, je lui avais montré les photos que je gardais dans mon portefeuille. Le moment n'est pas venu de parler de cette femme, je veux dire, de parler de ce que nous disions ces deux soirées-là. Elle a regardé tes photos ; avec quelle attention elle les a regardées, tu t'en es rendu compte, puisqu'elle t'a reconnue dans le corridor, au moment où tu sortais de la maison avec M. S. (à qui je te prie de transmettre mes amitiés). Dans le regard de cette femme, nous trouvions un asile.

Le troisième soir, le dernier de mon séjour dans cette ville, le 16 octobre, je me souviens de la date, c'est le 17 au matin qu'arriva le miracle : une lettre de Suède m'apportait le salut, que je n'escomptais plus, dans les circonstances que tu connais. J'habitais alors chez G., tout près de la boucherie Walker. Ce soir-là, il y avait eu une alerte, et j'avais commencé par rester dans ma chambre, comme je faisais d'habitude. Ne fût-ce qu'à cause de G., j'évitais de me montrer dans l'abri aménagé dans la cave de l'immeuble ; et il n'était encore rien arrivé de fâcheux. Mais ce soir-là, c'était autre chose. Les bombes tombaient tout près de la maison : je me souvins qu'il y avait dans l'immeuble de l'autre côté de la rue un abri collectif, où les passants pouvaient se réfugier. Je m'y précipitai, mais dans l'escalier, je fis demi-tour pour aller prendre mon manteau. Souvent, je pense combien cette nuit aurait été différente si je n'étais pas revenu sur mes pas pour prendre mon manteau. Je serais sans doute entré sans encombre dans l'abri, j'en serais ressorti de même, et je serais rentré me coucher chez moi sain et sauf ; car cette nuit-là, les bombes épargnèrent et la maison et l'abri. Donc, je portais mon manteau, et sur mon manteau l'étoile jaune. Le veilleur de la défense passive qui était dans l'abri l'aperçut du premier coup d'œil, et m'interdit l'entrée de l'abri. Ce fut un moment pénible ; j'aime mieux ne plus y penser. Quand je regagnai la rue, une lueur d'incendie éclairait la nuit, la fumée, l'odeur de brûlé flottaient dans l'air. Je marchai vers le brasier. Pourquoi, je me le demande encore, et je ne le saurai jamais. Les canons antiaériens tiraient, on entendait le ronron des avions ennemis, je hâtais le pas dans la rue, et je m'entends encore me dire à mi-voix : « J'en étais sûr. » Au moment où je tournai le coin de la rue, je vis que c'était la maison Walker qui flambait et répandait des nuages de fumée âcre. Le toit était en flammes et le dernier étage. Le premier et le rez-de-chaussée ne paraissaient pas encore avoir été atteints, autant qu'on pouvait s'en rendre compte à travers la fumée épaisse. Mais au moment où j'arrivais à la grille, il tomba encore une bombe. Je fus projeté à terre, la face en avant, je sentis un choc violent contre mon menton, le sang me coulait de la bouche, je n'avais pas mal, les yeux

me piquaient à cause de la fumée. Tu sais, mon petit, comme je suis maladroit ; mais je me retrouvai debout dans l'embrasure de la fenêtre du rez-de-chaussée, celle de l'appartement ; je voulais sauver quelque chose de l'incendie ; les fenêtres avaient volé en éclats lors de la dernière explosion. J'aperçus alors, dans la lueur d'un flamboiement, Mme Walker assise à sa table. Je l'appelai, elle ne répondit pas. D'un bond, je fus dans la pièce, je me précipitai vers la porte que j'ouvris, mais le couloir flambait déjà. Elle était à moitié inconsciente. Je la pris par le bras, l'entraînai sur quatre ou cinq mètres jusqu'à la porte d'entrée ; heureusement, la clef était sur la serrure ; je parvins à ouvrir, nous étions dehors. Je n'avais pas grand mal, mais le visage de la femme paraissait assez abîmé, cela se voyait à la lueur des flammes. Je fis encore une cinquantaine de pas, la traînant à moitié, je l'installai sur un banc et la couvris de mon manteau ; juste à temps, j'avais arraché un pan de sa jupe qui avait pris feu. Je regardai autour de moi ; le banc était à deux maisons du brasier ; pour le moment, Mme Walker n'était pas en danger. Depuis longtemps j'avais remarqué, au coin de ma rue, l'avertisseur d'incendie ; ce sont des choses qu'on note au passage. Je m'y précipitai, je cassai la vitre ; les sirènes se mirent à hurler. Soudain, je réalisai : le manteau que j'avais posé sur Mme Walker, l'étoile jaune cousue sur l'épaule ! Je revins sur mes pas en toute hâte, j'arrachai l'étoile jaune ; Mme Walker ouvrit les yeux, me reconnut, sourit un instant. Mais le sourire s'éteignit sur son visage, et elle dit : « Il n'en a donc pas voulu. — De quoi ? dis-je. — Du sacrifice. — Mais qui donc ? — Dieu n'en a pas voulu. »

Ce furent à peu près les dernières paroles que j'entendis prononcer en langue allemande ; tu comprends, Sabine, que je ne souhaitais pas en entendre d'autres après celles-là. La voiture des pompiers approchait. Ils allaient trouver la blessée, elle n'avait plus besoin de moi.

Je retournai dans ma chambre. Au petit jour, le courrier de Suède me trouvait ; le docteur G. lui avait dit comment me joindre ; il m'apportait la lettre et le salut...

— Il ne te charge de rien pour Mme Walker, dis-je, en rendant la lettre à Sabine ; c'est curieux.

— Oui, curieux. Mais ce genre de choses obéit sans doute à d'autres lois.

Et pour finir... Le hasard nous ménage de ces rencontres bizarres, invraisemblables. On part en voyage, pour aller voir un vieux manuscrit dont on a entendu parler ; le soir, dans la chambre d'hôtel, en ouvrant la valise, on tombe sur un vieux journal ramassé avant de partir dans une pile de vieux papiers qui traînent dans un débarras de la maison Walker. On est las, distrait ; on ferme le verrou ; on se retrouve seul ; il y a encore quelques gouttes de cognac dans la fiole de voyage. On déplie le vieux journal, on laisse errer le regard, qui effleure les

annonces. « Walker » : ce nom tire l'œil, je regarde de plus près. Oui, Walker.

C'est le boucher Walker qui informe sa clientèle de la réouverture de son magasin. La date ? Il y a sept mois de cela. « Charcuterie fine, spécialités. » Et, à côté du placard publicitaire, étrangement isolée, une référence, un passage de la Bible : « 2. Moïse, 3, 2. » Comme si on l'avait rajoutée à l'annonce, ou comme si elle avait été insérée là par l'inadvertance d'un typo. Pourquoi cette référence à la Bible, précisément à cet endroit ? Dans l'annonce de décès d'un chrétien, cela se comprend ; mais quel rapport entre la charcuterie fine et « Moïse, 3, 2 » ?

Quel est ce passage de la Bible ? Un bibliothécaire doit savoir cela : l'histoire de Moïse commence avec l'Exode ; s'il est un peu plus averti, il sait que c'est en cet endroit que le Seigneur parle à Moïse. Mais ce passage précis, quel est-il ; et, si ce n'est par hasard qu'il se trouve mentionné là, que veut-il bien dire ?

Il est bientôt dix heures du soir. Vais-je demander au bureau de l'hôtel de me procurer une Bible ? Peu de chances qu'ils en aient une. Je décroche le téléphone, et je demande qu'on m'appelle un des pasteurs de la ville. C'est aujourd'hui vendredi — tiens, le jour de Mme Walker — pas loin de dix heures ; ce n'est pas une heure inconvenante pour téléphoner ; le pasteur doit être en train de travailler à sa prédication du dimanche, et il a la Bible sous la main.

— Que désirez-vous ?

Je dis mon nom, ce que je souhaite : le texte d'une citation de la Bible.

— Un instant, je vous prie.

La voix du pasteur est calme, et ne manifeste guère de surprise. « Oui. Voici le passage en question : Moïse vit que le buisson était tout en feu, mais qu'il ne se consumait pas. »

« Mais qu'il ne se consumait pas... » Je compris : une question, longtemps restée muette, trouvait ici sa réponse, lentement comprise.

Et alors surgit cette question : « Est-il possible de mettre en balance l'effroyable culpabilité de toute une époque et, en face, le sacrifice improvisé de la femme d'un boucher, sa volonté délibérée de se vouer au brasier ? »

S'il est un être qui soit en mesure de confronter les deux plateaux de la balance, cet être-là dira, bien sûr, que la fumée des holocaustes ne lui agrée point, que la chair brûlante des victimes ne le satisfait point ; ce qu'il veut, ce sont des âmes angoissées et des cœurs contrits. Il dira aussi, et ce sera la réponse à notre question, que ces êtres, celui que le destin a mis dans la confidence, Sabine, étrangement mêlée aux événements, son père, sauvé et sauveur à la fois — ces êtres sont appelés, mis en réserve pour servir encore. Sans doute le stigmate du feu sur le visage de la femme est là pour porter témoignage ; il est un signe d'amour, de l'amour qui fait que le monde existe encore.

— Vous désiriez encore quelque chose ?

J'avais oublié que je tenais toujours l'écouteur. Lointaine est la voix...

— Je vous demande pardon, vous disiez... ?

— Vous vouliez encore quelque chose ?

— Non, merci. Non, rien d'autre. Je vous remercie. Je vous suis très reconnaissant. Bonne nuit.

ALBRECHT GOES

(TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR PIERRE BERTAUX.)

CHRONIQUE DES LIVRES

DICTIONNAIRES

Deux utiles dictionnaires viennent d'être proposés au public : le *Dictionnaire des Difficultés de la Langue Française* (Larousse) et le *Dictionnaire des Synonymes* (Hachette). L'un et l'autre sont d'assez petit format, aisément maniables. Le premier vise à aplanir les difficultés que soulève l'emploi d'un mot. A « *se succéder* » on apprend, si on l'ignore, que le participe passé est invariable. A *accueil* l'accent est mis sur la différence entre *réserver un accueil* et *faire accueil*, la première expression impliquant une attente. A *pallier* on insiste sur le danger qu'il y a à écrire « *pallier à* » si l'on tient à sa réputation — pallier est transitif. Tout le monde est faillible, la langue française difficile : voilà un dictionnaire qui mettra fin rapidement à maintes douloureuses incertitudes ; il va même au-devant de nos hésitations. Quant au *Dictionnaire des Synonymes*, il tire d'embarras quand on veut éviter les répétitions et en même temps il précise utilement les nuances d'acception particulières à chaque mot. Consultez *concupiscence* pour savoir si, voulant employer ce mot, vous songez davantage à *sensualité*, à *convoitise*, à *cupidité* ou à *avidité*. Quand on a fait quelques sondages dans ce dictionnaire, on s'aperçoit qu'il a une utilité bien plus grande encore qu'on ne serait porté d'abord à le croire. On le prenait surtout pour éviter des redites, on découvre que son but premier est d'aider à préciser la pensée : il est une école de clarté.

Signalons, d'autre part, la nouvelle édition du *Petit Larousse* illustré, édition dite du cinquantenaire, la première publication de ce dictionnaire célèbre datant de 1906. Quatorze cents nouveaux mots, termes scientifiques ou nouveaux venus du langage courant, ont trouvé place dans cet ouvrage rénové. 1 800 *pages*, 70 000 *articles*, 4 500 *illustrations* — précise la prière d'insérer : il faut certes rendre hommage à l'effort poursuivi par l'équipe Larousse. Il n'est personne à qui ce dictionnaire n'ait rendu d'immenses services et l'adaptation à l'actualité est, à chaque nouvelle édition, réalisée avec un sens très sûr des besoins du grand public.

L. T.

L'AUTOBIOGRAPHIE

de Jean-Charles Pichon *(Grasset)*

Dix ou douze romans, dont quelques-uns bâclés, n'étaient pour Jean-Jean-Charles Pichon qu'une manière d'évasion, une fuite devant sa propre vie. Pour qu'il trouve la vérité, « dans une âme et dans un corps » — pour parler comme Gurdjieff — il a fallu que l'abandonne son témoin : une femme, aimée, trop aimée, mal aimée. Navrante histoire, pleine de bruit, de colères, d'ingratitude, de remords, de mensonges et même de coups. Il a fallu une mort — et la résurrection du souvenir — pour que l'autobiographe découvre que la passion ne pourra désormais prendre pour lui d'autres visage que celui — « étroit et mince, pauvrement couronné de blond » — de France Guy.

PIERRE DE BOISDEFFRE

(Suite de la chronique des livres page 168.)

DÉFENSE DU HÉROS DE ROMAN

par Pierre-Henri Simon

Le succès des éléphants de Romain Gary serait un symptôme, s'il n'y avait autour d'eux des hommes dont le roman est encore l'histoire. Lecteurs fatigués de parcourir cet immense et infini musée de caractères, où la salle Balzac, la salle Dostoïevsky, la salle Proust suffiraient chacune à retenir pendant toute une vie l'attention du visiteur ; vieux romanciers dégoûtés du jeu, qu'ils connaissent trop bien, d'habiller des poupées et d'inventer des histoires toujours moins intéressantes que celles des êtres de chair qu'ils rencontrent ; enfin — et surtout — jeunes théoriciens que l'ennui des poncifs et la présomption de la vingtième année induisent à chercher du nouveau, n'en fût-il plus au monde, s'accordent à dire que le roman traditionnel, le roman conçu et accepté naïvement comme une histoire inventée où agissent des personnages, est moribond, sinon périmé. Le lecteur, dit-on, ne s'y intéresse plus ; le romancier fait encore semblant d'y croire, mais avec une mauvaise conscience ; la critique, gavée de types banalement vrais, de décors fastidieusement exacts et d'entreprises toujours prévisibles jusque dans leur arbitraire, jette au panier les volumes à peine découpés et soupire après d'autres rencontres : envers des choses, clair-obscur de l'âme, poésie de l'incohérent et de l'impalpable.

Aussi bien, sous la plume des jeunes romanciers, se multiplient les récits d'un type nouveau où des êtres sans visage, jetés dans des aventures sans dessein, laissent palpiter une vague vérité humaine qu'aucune psychologie de l'individu ne saurait contenir. Nathalie Sarraute, qui préconise cet art didactiquement après l'avoir pratiqué comme romancière, se réjouit de le constater : *Aujourd'hui*, écrit-elle dans l'Ère du Soupçon, *un flot toujours grossissant nous inonde d'œuvres littéraires, qui prétendent encore être des romans, et où un être sans contour, indéfinissable, insaisissable et invisible, un « je » anonyme qui est tout et qui n'est rien et qui n'est le plus souvent qu'un reflet de l'auteur lui-même, a usurpé le rôle du héros principal et occupe la place d'honneur.*

Sur le fait même, on pourrait discuter : le roman qui raconte une histoire et meut des personnages est un mort qui se porte bien. C'est encore à lui que vont les gros tirages. Ni Maurice Druon, ni Roger Peyrefitte, ni Michel de Saint-Pierre, ni Françoise Sagan ne se plaignent de

manquer de lecteurs, ou de trouver la critique indifférente : ce sont plutôt les explorateurs de nouvelles pistes et les romanciers de laboratoire qui en sont encore à chercher une audience. On répondra que le nombre des éditions n'est pas le signe de la valeur, et que les douze cents acheteurs de l'*Immoraliste* en 1910 pesaient plus pour le présent et pour l'avenir que la vaste clientèle de Marcelle Tinayre et de Pierre Loti. Soit ! Mais les romanciers qui comptent aujourd'hui au jugement des lecteurs informés, que ce soit Sartre ou Julien Green, Malraux ou Giono, pour ne pas parler des grands Américains Hemingway ou Faulkner, du Grec Kazantzaki ou de l'Islandais Lakness, sont loin d'avoir épousé la doctrine d'un nouveau romanesque hostile à la peinture des caractères et des milieux. En vérité, ce que nos jeunes doctrinaires condamnent comme vieux roman, ce n'est pas seulement Hervieu et Bourget, Maupassant et Zola, c'est *Jean-Christophe* et *Les Thibault*, c'est *Thérèse Desqueyroux* et *Climats*, *L'Ordre* et les *Boussardel*, *Les Célibataires* et *La Condition humaine* ; en bref, tout ce qui est à peu près assuré de surnager dans le fatras du siècle.

Davantage : ce *flot grossissant* de romans non figuratifs, délivrés du *souci conventionnel de cohésion et de vraisemblance*, et limités à la suggestion immédiate de la subjectivité pure, où le voyons-nous couler ? Nathalie Sarraute ne cite aucun nom tout à fait récent, mais Proust (comme si Swann, Charlus, Françoise ou les Verdurin n'étaient pas des personnages aussi intensément typés que Vautrin, Hulot, la Rabouilleuse ou les hôtes du salon Grandet) — mais *Paludes* (que Gide n'a jamais commis l'inconvenance de présenter comme un roman) — mais *La Nausée* (comme si Roquentin était un *je* quelconque et sans visage !). Il y a bien aussi *L'Étranger*, première tentative systématique pour atteindre le nouveau héros de roman, l'*homo absurdus*, celui qui échappe à toute définition et au besoin même de se définir, s'acceptant dans son anomalie, dans son incohésion intérieure et son indétermination sociale. Mais une juste intuition critique conduit Nathalie Sarraute à reconnaître que c'est un trompe-l'œil, que Camus enveloppe par l'analyse le néant de la conscience et réduit le chaos en formules. *Peut-être a-t-il cherché à nous démontrer par une gageure l'impossibilité, sous nos climats, de se passer de psychologie* — l'impossibilité, en somme, de faire un roman sans personnages, un personnage sans caractère, un portrait sans traits.

⁂

Quoi qu'il en soit des œuvres, il est bien vrai qu'une tendance se fait sentir chez nombre de jeunes romanciers : ils veulent éliminer le héros. L'esthétique traditionnelle allait en deux sens : celui de la création subjective, du type *René*, *Adolphe* ou *Dominique*, qui faisait du personnage une transposition et un double du *moi* de l'auteur ; et celui de

la création objective, miroir promené sur une route ou concurrence à l'état civil, qui le tirait d'une observation intuitive des autres. Mais il s'agissait plutôt, dans les deux cas, d'un équilibre que d'un choix absolu ; le roman le plus immédiatement confidentiel ne laissait pas de s'encadrer dans un décor topographique ou social, et le roman le plus fidèle à la réalité extérieure, comme le plus gratuitement inventé, projetait encore sur des créatures fictives des parcelles de vérité détachées du noyau profond de la personnalité créatrice : Stendhal faisait Mme de Rénal avec sa tendresse et Mathilde de la Mole avec son orgueil. comme Balzac refondait la France de la Restauration dans sa vision passionnelle d'énergique en disponibilité. Du moins, un fait demeurait constant : quelle que fût la genèse du héros de roman, plus ou moins liée à la nature et aux expériences de l'auteur, et quel que fût son type plus général ou plus exceptionnel, il avait une figure et une histoire, il était passible d'une analyse de caractère individuel et social, et ce qu'il exprimait de vérité humaine demeurait contenu dans la forme d'une personnalité.

C'est là, nous dit-on, l'abus qui doit disparaître. Une telle vérité ne saurait être que superficielle, et une personnalité aussi arbitrairement construite ne peut entretenir que des rapports lointains et faussés avec la richesse complexe et jaillissante d'une nature vivante. Au romancier complice des découvertes de la psychologie moderne et curieux des nouveaux domaines de l'esprit, deux voies demeurent ouvertes : ou écrire la biographie de héros authentiques, ou projeter immédiatement, sur un personnage sans nom, sans forme et sans drame, les mouvements obscurs de son imagination ou de sa sensibilité, le balbutiant discours intérieur où sa nature se livre inconstruite et nue. Et que triomphent la logique titubante du rêve, le caprice du récit brouillé ou discontinu, l'exhibition fantomatique d'un *moi* que chaque instant de la durée effiloche et que nul espace ne contient !

Nul doute que cette esthétique ne suppose, comme toute autre, un parti pris métaphysique. Dire qu'une telle forme d'art est élue au nom de la vie n'est rien dire, car il n'est point de doctrine littéraire, et plus spécialement il n'y eut jamais une théorie du roman qui ne se soit justifiée d'abord par le souci d'éliminer le conventionnel et d'atteindre le vivant. C'est pour mieux toucher et rendre plus intensément la vie que Balzac consacrait trente pages à poser le décor où allaient évoluer des personnages dont il ne laissait ignorer aucun trait du visage, aucune particularité du costume, aucun pli de l'âme ; et c'est encore en faveur de la vie que Proust rejettera tout ce bric-à-brac réaliste, choisira le style d'une psychanalyse abstraite, ou du moins ne fixera un détail visible que pour sa valeur de symptôme ou de symbole. *La vie à laquelle, en fin de compte, tout se ramène* — bien sûr ! Mais la question est de savoir sur quel plan et à quel niveau on la situe. Or, les adversaires

du héros de roman ne s'en cachent pas : une génération littéraire qui a connu Joyce, Proust et Freud, ne doit plus ignorer que la plénitude du vivant est au-dessous de la conscience, au-dessous de la volonté réfléchie et organisatrice, et par conséquent en dehors du caractère personnel. Pour le psychologue moderne, le caractère apparaît toujours comme une falsification de la vie, comme une sophistique intéressée de la conscience, comme une déviation et une dégradation du flot originel qu'il s'agit de retrouver dans son ruissellement authentique et capricieux. D'où le projet d'une nouvelle esthétique, appliquée à atteindre la vie comme *matière anonyme, magma sans nom et sans contours*, en deçà de la ligne où la personnalité se construit et où les personnages se distinguent. Les progrès dans ce sens — si progrès il y a — ont été sensibles dans tous les arts, et d'abord en peinture ; en littérature ils ont commencé par intéresser la poésie, où ils étaient plus faciles sinon plus féconds ; et voilà l'ambition avouée de les réaliser dans le roman, où l'entreprise s'annonce plus malaisée et paradoxale.

***

La curiosité de l'inconscient et l'ambition de l'annexer à la pensée, à l'art et à la littérature sont assurément un des aspects positifs de la culture du XXe siècle. Cependant, on doit constater une grande inégalité des résultats, selon que les philosophes et les artistes se sont contentés, non sans quelque paresse, de coller à ce chaos de l'être en prétendant le rendre à l'état brut, ou au contraire, suivant les exigences et la vocation de l'esprit, ont tenté d'exhausser ces fragments profonds vers la surface éclairée de l'âme et de les faire entrer dans le domaine élargi de l'exprimable. La première voie n'a guère conduit qu'aux échecs les plus patents du surréalisme ; mais, sur la seconde voie, Gide, Proust et Valéry lui-même, en définissant en termes de psychologie rationnelle les fusées de la vitalité obscure, ont accompli quelques-unes des conquêtes qui demeurent à l'actif de l'esprit contemporain. Et voici justement ce que le romancier moderne ne devrait jamais oublier : il y a une façon de traiter l'inconscient qui enrichit la personnalité, et une autre qui l'abîme. Ayant acquis le sens des origines ténébreuses des passions et des pensées, le romancier, comme d'ailleurs le dramaturge, ne peut plus se complaire aux facilités d'une psychologie de surface et de convention : les personnages des *Thibault* ont une épaisseur que n'avaient pas ceux des *Rougon-Macquart* ou des *Déracinés* ; le roman de la vie intérieure a pris, chez Mauriac ou Julien Green, une profondeur d'accent qu'il n'avait pas chez Estaunié ou Boylesve. En revanche, une certaine méthode pour submerger la personnalité dans la confusion crépusculaire des instincts et de l'impulsivité primitive ne fait pas progresser l'homme, et elle risque de fourvoyer l'écrivain. Il est possible que le poète lyrique se fortifie et se purifie à s'attarder dans ces

limbes ; mais le romancier, héritier du poète épique, ne s'y sentira pas à l'aise s'il ne sait plus en sortir ; car il est né pour peindre la mêlée des hommes et non le ballet glissant des fantômes.

Peindre la mêlée des hommes : encore faut-il qu'il reste l'homme ; et qui ne le voit directement menacé dans la ruine du héros de roman ? La tendance à éliminer le personnage n'est qu'un symptôme de plus de ce grand doute de la personne humaine sur le fond de son être et sur la dignité de sa nature. On peut noter ici, chez les apologistes du roman non-figuratif, deux intentions apparemment contraires. Les uns reprochent à la psychologie des romanciers traditionnels son inanité et sa fausseté, et s'ils préfèrent au héros individuel et caractérisé le « je » anonyme et informe, c'est pour saisir en lui une vérité intérieure plus essentielle et plus vaste : ce sont, comme Nathalie Sarraute, des métaphysiciens exigeants. D'autres, comme par exemple Alain Robbe-Grillet, ont le souci inverse d'atteindre partout des présences sans signification : ils destituent franchement *les vieux mythes de la profondeur*, ils préfèrent aux mots *à caractère viscéral, analogique ou incantatoire, l'adjectif optique, descriptif, celui qui se contente de mesurer, de situer, de limiter, de définir* : ceux-là poussent à l'extrême la revendication d'un existentialisme radical, qui refuse le monde des essences, et par conséquent le monde des personnes. Mais, dans les deux cas, ou noyé dans un vague milieu panpsychique qui n'admet plus les différences individuelle, ou réduit à un comportement, à une présence tout externe, qui n'est que celle de ses gestes et de ses mots sans relation à son intériorité, l'homme est exclu. Comment le roman, qui est son histoire secrète, y pourrait-il survivre ?

Si l'on croit, avec Maurice Blanchot, que *le vrai, le constant mode de l'homme, c'est un : je ne pense pas, je n'ai rien à penser*, alors, oui, on comprend que le souci de rencontrer la vraie vie détourne le romancier de créer des caractères et d'inventer des drames. Mais pourquoi la vraie vie serait-elle dans le brassage ténébreux des forces qui conditionnent l'âme, et non sur la cime illuminée de la vague où s'affirment enfin la clarté de l'idée, l'autonomie de l'agir et les chances de vaincre le destin ? Et pourquoi le plus haut objet de la création littéraire ne demeurerait-il pas cette forme supérieure de l'être humain, au terme ultime de perfection où il est conscience morale et liberté spirituelle ?

PIERRE-HENRI SIMON

CHASSES

par Pierre Boulle

L'AFFUT AU CANARD

J'avais dix ans. En hiver, chaque samedi, nous quittions la ville en voiture, mon père et moi — une vraie voiture, avec un cheval. Mon père venait m'attendre à la sortie du lycée, pour gagner du temps

Il faisait déjà sombre quand nous traversions le Rhône. Après le pont, nous tournions à gauche. Nous dépassions un hameau, une usine, une auberge et nous pénétrions dans une plaine déserte de champs à demi abandonnés. Alors le cheval accélérait son trot.

Les jours de grand froid, mon père, qui conduisait les mains nues, sans souci des gerçures, humait l'air glacé, levait la tête vers le ciel, et me disait :

— C'est le temps rêvé pour l'affût au canard.

C'était bien mon avis. Je n'avais pas eu d'autre préoccupation importante pendant la semaine. Depuis le matin, j'étais consumé par la fièvre, m'épuisant à évaluer la violence des rafales qui faisaient vibrer les vitres de ma classe. En entendant mon père affirmer que le temps était favorable à l'affût, c'est-à-dire suffisamment affreux, je me sentais bouleversé, ivre, submergé par une marée de confiance définitive. Moi aussi, j'interrogeais les étoiles, avec acharnement, jusqu'à en avoir les pupilles glacées, et l'espace noir se peuplait de formes ailées au col allongé et raidi. A travers le martèlement régulier des sabots, j'entendais une vibration mystérieuse, une fanfare triomphale qui m'avait réveillé en sursaut au cours des nuits précédentes — *comme un cliquetis d'ailes mécaniques*, m'avait dit un jour mon père qui avait chassé en Camargue — musique magique ne ressemblant à aucun autre phénomène naturel, qui présage à l'aube l'approche d'un vol de canards.

Le vent ou les cahots éteignaient souvent la misérable lampe-tempête qui nous servait de phare ; mais, au-delà du pont, nous ne craignions plus les mauvaises rencontres (les gendarmes), et le cheval connaissait trop bien le chemin pour s'égarer. Après un trajet qui me paraissait interminable, il quittait de lui-même la route et empruntait un sentier qui nous ramenait vers le Rhône, entre deux haies de cognassiers dont les branches nous cinglaient parfois. La voiture était secouée dans des ornières profondes, puis s'arrêtait devant une maison isolée.

Nous étions arrivés. La maison était enfouie dans un bosquet d'aubes géants qui masquaient le ciel, et où le mistral trouvait une force d'expression insolite. Avant même de nous occuper du cheval, nous nous avancions sur le talus qui dominait le fleuve, épiant ses frémissements, cherchant à distinguer les mares qui parsemaient les plages découvertes. L'un de nous, mon père ou moi, traduisait encore l'obsession.

— Le Rhône a encore baissé. Il est juste au niveau voulu pour l'affût au canard.

Le cheval fumant était vite dételé. Nous déballions nos provisions. Nous mangions de la viande froide et du fromage dans la cuisine, devant un feu de bois, éclairés par une lampe à pétrole. Puis, le fusil était sorti de son étui, dégraissé, monté et placé au râtelier d'armes. Nous préparions les munitions, des cartouches de différentes couleurs suivant la grosseur des plombs : du huit ou du dix pour les grives et les alouettes ; une ou deux chevrotines en prévision d'un miracle toujours possible sur les bords du Rhône ; enfin du quatre pour l'affût du matin — pour le canard.

Nous couchions au premier étage dans une chambre glaciale, aux murs blancs et nus. La lumière éteinte, les rats commençaient leur sabbat dans le grenier, au-dessus de nos têtes. Des cliquetis de chaînes ponctués de coups sourds nous parvenaient de l'écurie. C'était le cheval attaché qui manifestait sa présence à la manière d'un fantôme. L'ombre sèche de rameaux décharnés zébrait la fenêtre sans rideaux. Je m'endormais tard. Je me réveillais plusieurs fois au milieu de la nuit, angoissé, torturé à l'idée que mon père avait bien pu laisser passer l'heure ; l'instant fugitif propice aux ébats des oiseaux de passage sur les bords du Rhône, le lever du jour — le moment où, fascinés par l'eau tranquille des mares, dans un tumulte d'éclaboussures, s'abattent les canards.

Mon père ne laissait jamais passer cet instant. Il se réveillait de lui-même et allumait la lampe à quatre heures du matin. Peut-être ne dormait-il pas ? Ma hantise renaissait dès que j'ouvrais les yeux et, encore engourdi de sommeil, je me précipitais à la fenêtre pour vérifier anxieusement l'intégrité de la nuit. Mais aucune lueur n'était perceptible.

Le jour était encore lointain. Rassuré, je m'habillais en claquant des dents.

Pendant que le café chauffait, nous sortions ; nous nous avancions encore tout au bord du talus. J'aspirais avec soulagement l'air glacé dont la morsure dissipait ma dernière crainte. Mon père disait :

— Nous avons de la chance. Il fait encore plus froid que ces jours derniers.

Quand la température est douce, c'est bien connu, les canards passent très haut dans le ciel et dédaignent les mares du Rhône.

Le café avalé, dans la nuit, nous longions silencieusement les bords du fleuve. Je n'osais pas frapper du pied le sol durci. Nous pénétrions dans un bois de saules. Là, l'obscurité était complète. Nous suivions d'instinct un vague sentier à peine tracé dans les broussailles par nos précédentes incursions. J'endurais stoïquement le supplice des branches mortes qui, à chaque instant, meurtrissaient mes oreilles et mes jambes nues.

Nous parvenions à notre cabane, tout au bord de l'eau, à l'abri du vent. C'était un simple trou dans la terre, recouvert d'une voûte de branchages. Nous nous y blottissions furtivement. Alors, commençait l'attente dans le noir. Telle était notre passion que nous étions là, le plus souvent, deux heures avant le lever du jour. Nous nous laissions peu à peu pénétrer par le froid, sans faire un mouvement de peur de heurter une branche et de détruire l'harmonie de notre cachette. Aucun gibier n'est aussi méfiant que le canard.

L'obscurité devenait moins dense. Une ligne se dessinait devant nous : la limite d'un grand banc de gravier. Entre celui-ci et la rive, peu à peu, les mares s'inscrivaient en clair dans le sable noir. C'était l'heure du canard.

C'était l'heure du canard. A chaque instant, d'un geste impérieux, l'un de nous réclamait de l'autre une immobilité totale, ayant cru déceler, à travers les mille présages du jour naissant, quelque annonce mystérieuse plus importante, « comme un cliquetis d'ailes mécaniques ». Chaque débris de bois mort émergeant du limon, chaque caillou de forme insolite me donnaient des palpitations de cœur. Je restais figé, le regard fixé sur l'anomalie, sans me risquer à battre des cils dans la crainte qu'un mouvement m'échappât, jusqu'à ce que les larmes me contraignent à cligner des yeux.

L'eau devenait plus claire. Les galets blanchissaient. On commençait à distinguer au loin l'écume des remous et d'autres indices du courant. Une bergeronnette explorait la rive de son vol ondulé, rythmé de pépiements. Une alouette montait à la découverte du soleil. Un rouge-gorge venu du Nord égrenait son chapelet monotone. Deux merles entamaient un dialogue sourd. Un vol de chevaliers gris et blancs émergeaient du

fleuve et rasaient l'eau de leurs longues ailes pointues. Mon père saisissait le fusil qu'il avait placé sur le remblai dans la position la plus favorable, et les ajustait au passage. A son mouvement d'épaule, mon cœur s'arrêtait et je me penchais en avant, haletant. Mais il reposait l'arme en souriant pour me rassurer. Ce n'était qu'un jeu.

Le soleil commençait à rougir le banc de gravier. Le froid devenait plus intense. L'heure du canard était passée.

Nous nous levions avec précaution et sortions péniblement de notre trou. Nous descendions sur la berge. Nos pieds ne laissaient aucune trace sur le limon gelé. Chaque mare était bordée d'une pellicule de glace. En face de nous, sur la rive opposée, le mistral avait aspergé les digues rocheuses de fines gouttelettes qui, gelées dans la nuit, transformaient chaque bloc en un énorme diamant. A perte de vue, le Rhône coulait le long d'une chaîne éblouissante. Nous parcourions toute la longueur du banc de gravier, engourdis mais attentifs, inspectant l'horizon, prêts à nous rejeter dans le bois à l'apparition de points noirs.

Mais la chasse sérieuse était terminée ; la magie nocturne dissipée. Il était temps de partir dans les taillis à la poursuite des grives et des merles. Avant de m'éloigner de la rive, je soupirais en scrutant une dernière fois le ciel, balayant désespérément du regard l'immense étendue découverte au-dessus du fleuve. Parfois, pendant notre retraite silencieuse, à nos pieds, parmi les empreintes figées des rats et des loutres, nous distinguions avec émotion des traces anciennes qui ne pouvaient nous tromper ; des moulages à trois branches étoilées qui semblaient promettre une récompense à notre acharnement, et qui donnaient une apparence de sagesse à notre folie. Et un jour même, auprès de ces indices, il y avait une plume à demi enterrée dans le sable — une plume de canard.

Nous avons accompli ces rites pendant cinq ans. Au début, j'étais en culottes courtes et je ne portais que le carnier. A la fin, j'avais un fusil à moi, et je mettais des pantalons longs pour donner de la vraisemblance à un permis de chasse obtenu en fraude. Pendant cinq hivers, malgré les rhumes, les grippes et les bronchites, nous avons attendu en grelottant le lever du jour devant le banc de gravier — je suffoquais pour retenir des quintes de toux — nous avons attendu, transis, l'instant du canard, après une journée et une nuit de fête, d'angoisse et de délire ; attendu ainsi pendant deux heures dans la terre gelée... Deux heures, je me trompe ! Quand il y avait clair de lune, nous arrivions beaucoup plus tôt. Nous passions dans le trou une partie de la nuit. Les canards sont parfois noctambules sur les bords du Rhône.

Pendant cinq années, vous dis-je, et *pas une fois, vous m'entendez*

bien, pas une fois, nous ne vîmes un canard. Pas une seule fois je n'ai entendu le cliquetis d'ailes mécaniques... J'exagère encore : un jour, comme nous revenions à la maison, très haut dans le ciel, bien au-dessus du sillage des pinsons, des grives et des étourneaux, nous aperçûmes un triangle magique aux lignes en pointillé. On distinguait, malgré la distance, le col allongé et raidi des oiseaux migrateurs, et l'air sec fut parcouru d'une vibration surnaturelle.

Depuis, il m'est arrivé quelques aventures bizarres. Depuis, j'en ai inventé d'autres encore plus étranges, mais jamais je n'ai éprouvé de palpitations aussi violentes, jamais mon cœur n'a battu aussi fébrilement que dans ce trou glacé, sur les bords du Rhône, à l'heure de l'affût au canard.

L'AFFUT AU PERDREAU

Mon oncle, le musicien de la famille, appelait les perdreaux.

Les perdreaux ne fréquentaient guère la plaine du Rhône, trop humide. Il fallait aller les chercher vers le Nord, sur les collines, de préférence dans le voisinage d'une chasse gardée. Nous quittions la ville vers deux heures du matin, un jour de semaine. Le dimanche ne vaut rien pour cet affût. L'abondance des chasseurs le rend dangereux. Les nemrods inexpérimentés sont toujours prêts à lâcher un coup de fusil au hasard dans un buisson qui tressaille, s'il s'en échappe un chant de perdreau. Il nous fallait, en outre, un terrain isolé, loin des routes : l'appel du perdreau est sévèrement interdit par la loi.

Nous longeons dans l'ombre les bords du Rhône, harcelés par le cri persistant d'un courlis invisible. Je poursuis mon rêve de la nuit, synthèse des histoires qui ont remplacé pour moi les contes de fées depuis que j'accompagne les chasseurs : elles chantent les exploits du braconnier patient qui, après des heures d'attente, voit se grouper devant lui plusieurs compagnies de perdreaux, plume contre plume, et qui en abat une demi-douzaine d'un seul coup de fusil.

Nous nous éloignons du fleuve. Nous traversons un bois, une route, une voie ferrée. Nous suivons des sentiers pierreux qui montent vers les collines.

Au lever du jour, nous cherchons un terrain propice : une vigne qui ne soit pas envahie par les herbes ; pas trop propre, cependant. Les perdreaux ne se risquent jamais sur un billard. Elle doit être bordée de buissons assez touffus pour fournir une cachette convenable, et d'où la vue porte assez loin pour nous permettre de repérer l'approche d'un chasseur ou d'un gendarme. Il faut par-dessus tout qu'elle émette cette

irradiation mystérieuse impossible à définir, mais que le braconnier expert perçoit instinctivement, qui attire le perdreau.

Nous avons trouvé sans peine le coin idéal. Il y a dans les collines une multitude de vignes assez mal entretenues, et que la sécheresse préserve d'une végétation trop intense. Parmi elles, mon oncle a vite reconnu celle qui exercera l'attraction magnétique la plus forte sur le perdreau. Il faut maintenant vérifier que le vent léger, qui s'est levé avec le soleil, souffle dans la bonne direction. Mon oncle ne laisse rien au hasard. Il se baisse ; coupe des brins d'herbe, et les jette dans l'air. L'essai ne lui paraît pas satisfaisant. Il roule une cigarette, et souffle d'épaisses bouffées, droit au-dessus de sa tête renversée. La fumée se dirige lentement dans la direction de la chasse gardée, le repère le plus probable du gibier. C'est bien ainsi. Les perdreaux marchent toujours contre le vent, qui plaque sur leur poitrail des plumes rouges et bleues. Aucun appel ne les inciterait à se laisser défriser en lui tournant le dos.

Cela, on le sait depuis longtemps dans ma famille.

— Cela peut aller, dit mon oncle.

A reculons, en fermant les yeux, le carnier sur le dos servant de bouclier, je plonge dans le buisson. Mon oncle me suit gravement.

— Il vaut mieux, dit-il, perdre un peu de temps pour s'installer confortablement.

Malgré mon impatience, je suis de son avis. J'ai gardé le souvenir de journées entières passées en sa compagnie dans des abris hâtivement nettoyés, condamné à l'immobilité après le premier appel, torturé par une multitude d'arêtes tranchantes, et les jambes griffées par les ronces au moindre mouvement. Aujourd'hui, j'ai mis des pantalons longs — j'ai treize ans — mais ils ne protègent pas contre les durs cailloux des collines et les racines rugueuses.

Avec le moins de bruit possible, beaucoup trop encore, nous déblayons le sol. Nous creusons notre trou au couteau dans le taillis, et nous l'élargissons de façon à pouvoir remuer un peu sans faire tressaillir tout le couvert. Nous laissons devant nous un rideau juste suffisant pour nous permettre de voir sans être vus. Mon oncle s'assure qu'il peut épauler dans diverses directions et je fais de même. Si les perdreaux sont dans mon champ de tir, il me passera le fusil. J'ai déjà tué plusieurs oiseaux, et même un lapin. Je n'ai jamais tué de perdreau.

Notre repaire est aménagé. Mon oncle me fait un signe signifiant qu'à partir de cet instant le plus petit bruit doit être évité. Il me recommande de « chuchoter » si c'est absolument nécessaire, mais surtout de ne pas « *parler* ». C'est bien inutile. Mon éducation a été bien faite. Cela aussi, je le sais depuis longtemps. Rien n'effraye autant le perdreau que le timbre de la voix humaine. Il craint beaucoup moins le bruit d'un coup de fusil.

Nous observons pendant un long moment un silence absolu ; le temps de laisser apaiser l'émoi causé dans la nature par notre installation.

Nous sommes oubliés. Des mésanges, interdites par notre intrusion, ont repris leur pépiement. Un becfigue se pose tout près de nous. Chacun de ses battements d'ailes emplit le taillis de ronflements, et me fait sursauter. Mon oncle inspecte l'horizon devant lui, à droite et à gauche, puis il prend un air mystérieux, et je commence à avoir des palpitations. L'instant est venu.

D'un geste religieux, il tire de sa poche le « sifflet ». C'est le nom de cet instrument, fabriqué avec amour par de rares artisans et composé de deux brins de roseau sec ajustés par des fils de fer. La musique qu'en tirent les experts ne ressemble pourtant pas à un sifflement. Au dire des savants, le perdreau « cacabe », mais je ne le crois pas non plus.

Qu'il siffle, qu'il cacabe ou simplement qu'il chante, le perdreau a un mode d'expression bien à lui, et que seul un artiste peut imiter. J'ai essayé bien des fois de me servir de l'instrument. Je n'ai jamais éveillé aucun écho dans les collines.

Je regarde mon oncle avec envie. Il porte lentement le sifflet à ses lèvres, l'entourant de ses mains réunies en entonnoir. Il gonfle ses joues et lance le premier appel.

Cela tient à la fois du caquettement de la poule et de la sonnerie de clairon. Il donne d'abord de brefs clappements de langue, séparés par des temps savamment mesurés, puis la cadence se précipite, et il termine la série par un son strident et prolongé qui éclate comme une fanfare de cuivres. Il reprend plusieurs fois la séquence, avec des intervalles variés, en tournant chaque fois son visage dans une direction différente. Quand il a fini, il s'arrête, et me regarde en souriant.

Le becfigue s'est immobilisé à un mètre de nous. J'aperçois son cou raidi d'étonnement, et ses yeux inquisiteurs qui fouillent l'ombre. Mon oncle a prudemment enfoui le sifflet dans sa poche. Il se penche vers moi et chuchote :

— Si quelqu'un vient, nous nous sommes mis à l'ombre pour déjeuner.

Délicieuse terreur du gendarme sans laquelle l'affût au perdreau serait un plaisir imparfait ! J'ai entendu cent fois cette recommandation, et je tressaille d'aise.

Nous ne percevons aucun écho. Il est rare que le perdreau réponde au premier appel. Mon oncle en lance un deuxième, puis un troisième, un peu plus impératif. Il observe ensuite une longue pause. Il ne faut pas bousculer le perdreau.

Un geste brusque m'échappe et le becfigue s'enfuit apeuré. J'ai levé le bras pour attirer l'attention de mon oncle. Il baisse la tête en oblique, tendant l'oreille dans la direction indiquée, et son regard m'interroge silencieusement. Je jurerais que j'ai entendu un chant. Je voudrais le supplier de sortir son sifflet. A sa place, j'aurais déjà claironné à pleins

poumons. Mais il laisse s'écouler plusieurs minutes. Trop de précipitation nuit dans cette chasse. Il est aussi impatient que moi, mais il se contraint à la mesure. Il a même sorti son paquet de tabac. Il se force à rouler une cigarette, mais ses doigts tremblent.

Il ne l'allumera pas. L'héroïsme a des limites. Ses gestes se précipitent. Il colle le papier d'un coup de langue puis le pose devant lui, sur une pierre et sort l'instrument. Il l'approche de ses lèvres, gonfle ses joues... et s'arrête net, le corps raidi.

Il a entendu, cette fois. Je ne m'étais pas trompé. Cela lui a donné un choc au cœur, comme à moi ; les spécialistes de l'affût au perdreau meurent jeunes, cardiaques. Le sifflet est resté près de sa bouche, dans ses mains jointes. Après le coup de foudre, un de ses doigts s'est levé, et, comme le bâton d'un chef d'orchestre, rythme les accents de la musique qui retentit là-bas sur un mamelon. Aucun doute n'est possible. Toutes les notes du chant se détachent dans le matin pur.

Ils ont répondu. Mon oncle attend encore pendant une durée qui me paraît interminable. Il a mis sa cigarette dans la bouche et la mâche silencieusement. Il faut donner au perdreau, là-bas, le temps de revenir à lui après l'étourdissement de son hymne.

Enfin, il se décide. Il repose la cigarette et se prépare.

Au moment où il va claironner, il s'immobilise de nouveau comme frappé de paralysie. Tous deux, nous avons eu le même soubresaut. Un autre chant s'est élevé derrière nous, dans une direction opposée à la première. Le son, cette fois, est grave, presque enroué. Le premier, clair et aigu, trahissait un perdreau de l'année. Celui-là est un vieux.

Mon oncle, les mains tremblantes, diffère encore sa réponse. Il ne s'agit pas d'affoler les oiseaux en jetant des notes au hasard. Un duo significatif s'est engagé entre deux compagnies par-dessus les collines. L'art qui consiste à les faire converger vers nous est fait d'inspiration et de sagesse raisonnée. Enfin, il lance successivement deux chants prolongés, en variant savamment le rythme et la hauteur du timbre.

Le contact est établi. Les compagnies répondent régulièrement, à tour de rôle ; mais elles ne semblent pas vouloir s'approcher. Le chant est toujours aussi lointain. Le colloque dure des heures. J'ai des crampes dans tout le corps. Le soleil brûle les collines, et les chaumes qui bordent la vigne reflètent un or éblouissant.

Que se passe-t-il ? Déjà trois appels sont restés sans réponse. Mon oncle en lance un quatrième, dans lequel il met toute son âme ; puis il range le sifflet dans sa poche et recommence à sucer sa cigarette. Il a décidé d'interrompre la conversation, pour susciter là-bas l'inquiétude et le désir impatient. Le vent est tombé. La chaleur rôtit les buissons. Le bec-figue a disparu. Aucun oiseau ne se fait entendre. L'apparition d'un perdreau dans ce décor figé me paraît un impossible miracle.

Et voilà le prodige. La fanfare éclate derrière nous, tout près, dans le fourré même où nous sommes tapis. Ils sont là. Ils sont arrivés à la course, silencieusement, comme cela se produit parfois. Nous nous incrustons au sol. Nous tournons la tête sans faire bouger une branche ; mais le taillis de ronces et de feuilles roussies forme une muraille opaque. Il faut les décider à sortir des buissons et à pénétrer dans la vigne. Mon oncle me fait signe de ne pas bouger, et il reprend la conversation avec des nuances nouvelles.

Ce n'est plus l'hymne impérieux de tout à l'heure, mais une série de pépiements doux et insidieux, à peine perceptibles. Les perdreaux répondent de la même façon. De plus en plus doucement, avec des accents confidentiels. Mon oncle n'ose plus porter le sifflet à sa bouche. A cette distance, le clappement de langue risquerait d'être perçu comme une note discordante. Il ferme ses deux mains en soufflet sur l'instrument, et donne de petits coups sur sa cuisse. A chaque choc, une note sourde s'en échappe, que j'entends à peine : comme un aveu susurré à l'oreille Les perdreaux répondent sur le même ton.

Ils sont là, autour de nous, partout ; dans le fourré et aussi dans la vigne, où des gloussements brefs révèlent leur présence. Mais cette vigne est devenue une jungle où mille plantes mystérieusement jaillies du sol forment autant de cachettes impénétrables. L'ombre des feuilles suffit à les dissimuler.

L'autre compagnie a rejoint la première. L'émotion de la rencontre s'est traduite par mille signes qui nous ont fait tressaillir : un frémissement furtif des feuilles, une cascade de caquettements haletants et précipités.

Mais quel est cet ouragan soudain qui nous accable ? Quelle artillerie insolite bombarde de ses engins grondants ce coin de vigne paisible ? Cette nouvelle alerte me laisse pantelant. Plusieurs secondes s'écoulent avant que je puisse reconnaître dans ce vacarme le bruit d'ailes caractéristique. Ont-ils pris la fuite ? Non. C'est une troisième compagnie qui est attirée par les échos de la fête. Venue on ne sait d'où, à la volée, elle s'est abattue sur la vigne, sur les buissons, sur nous. J'ai eu le temps d'apercevoir sur le sol l'ombre furtive des ailes rectilignes : l'ombre, toujours l'ombre.

Pendant un long moment, les frémissements et les pépiements cessent. Les premiers occupants, intrigués par ces intrus, se plaquent au sol, immobiles et silencieux. Puis le tumulte reprend.

Les perdreaux sont inquiets, nerveux, fébriles. Ils ne sont pas accoutumés à se sentir en si grand nombre. Ils ne restent pas en place. Ils courent dans toutes les directions. Ils s'éparpillent à chaque instant comme un banc de poissons troublés par un caillou. Je me consume en vain à suivre leurs sillages.

J'en ai entrevu un. Il a traversé en courant, comme un rat, une rangée de vignes et s'est incrusté dans le sol. Un autre, aussi rapide, et un autre encore. Allez donc les tirer à la course derrière un rideau de branchages, dans une position incommode, quand tout votre corps tremble de fièvre. Ils se méfient. Ils ne restent à découvert qu'une fraction de seconde, et se coulent dans les mottes de terre comme dans des couloirs.

A plusieurs reprises, mon oncle a porté le fusil à l'épaule, lentement. Chaque fois il a renoncé, en crispant le poing de désespoir. Je devine la signification muette de l'éclair qui a lui dans ses yeux. Il faut attendre. Ils vont se calmer certainement. Alors, ils se rassembleront. Je les revois comme dans mon rêve ; serrés plume contre plume dans un sillon. Cinq ou six d'un coup, disent mes histoires ! Jamais une aussi belle occasion ne se représentera. Il y en a au moins une trentaine autour de nous. Après une si belle réussite, il serait criminel de dissiper trois compagnies pour une seule victime ; il est tard, le coup se fusil terminera la chasse de la journée.

Le tumulte s'apaise. Ils ne vont pas tarder à dresser le col et à émerger des touffes et des mottes. J'en vois un !

Il est immobile, campé sur ses pattes. Comment ne l'ai-je pas vu plus tôt ? Il est aussi visible qu'un poulet dans une basse-cour. Il me regarde. Je distingue le bleu et le rouge de son poitrail. Il est un peu sur ma gauche. Je peux le tirer.

Mes yeux suppliants réclament le fusil. Mon oncle me le passe d'un geste lent. Je suis mieux placé que lui. Il ne dit rien. mais je traduis l'expression de ses deux doigts étendus.

— Ne te presse pas. Essaie au moins d'en avoir deux.

Il est bien l'heure d'attendre. Le perdreau me fascine. Il n'a pas bougé. J'épaule avec d'infinies précautions. Il est à moi. Au moment où je ferme un œil, le bleu et le rouge disparaissent, je ne vois plus qu'une masse rousse, qui se confond avec la terre et disparaît. Je reste plusieurs minutes, le fusil à l'épaule, retenant ma respiration. Puis, je repose l'arme, vaincu par la fatigue.

Je l'aperçois de nouveau, un peu plus sur ma gauche, en bordure de la vigne. Il faut que je me contorsionne. Mon oncle me gêne. Il se couche presque sur le dos pour me faciliter la manœuvre, tout cela avec des gestes d'une lenteur calculée. Je passe le canon de l'arme au-dessus de lui. Une dernière torsion. Je respire profondément pour essayer d'apaiser les battements de mon cœur. Je le vois, au bout de mon canon, aussi gros qu'une oie, à moins de dix mètres. Je tire avec un soulagement profond sur cette cible immanquable.

Et je le rate.

PIERRE BOULLE

LE MARCHÉ COMMUN

par Ed. Giscard d'Estaing

A Messine, en juin 1955, les ministres des six pays de la Communauté Européenne du Charbon et de l'Acier (C.E.C.A.) décidèrent de faire un nouveau pas dans l'unification économique de l'Europe par la création de l'Euratom et par l'institution d'un marché commun. Après vingt mois de négociations marquées par des péripéties diverses, les deux traités sont pratiquement rédigés, de sorte que les deux objectifs proposés sont tout près d'être atteints.

Étant donné le caractère plus particulièrement technique de l'Euratom, nous nous en tiendrons ici à ce qui a trait au marché commun, lequel a soulevé des critiques ou des enthousiasmes également vifs et qui va en effet entraîner des conséquences importantes pour notre avenir économique, c'est-à-dire pour la vie quotidienne de chacun de nous. Le problème est tellement vaste qu'il est impossible de le traiter en quelques pages, mais il paraît par contre possible, et probablement nécessaire, de préciser certains des points qui ont été particulièrement débattus, de façon à clarifier quelques questions essentielles, si même on ne prétend pas les résoudre.

Analyse du traité.

Le traité comporte de nombreuses dispositions sur les sujets les plus divers. Comme il tend à instituer finalement la liberté complète des mouvements de marchandises entre les six pays, la façon dont les droits de douane doivent être supprimés à l'intérieur de la Communauté présente un intérêt primordial, de sorte qu'en l'exposant avec quelques détails on aura une idée d'ensemble de la méthode suivie, aussi bien dans ce domaine que dans les autres.

L'institution du marché commun doit être réalisée par étapes durant au minimum douze ans et au maximum dix-sept ans. Cette période

transitoire, longue et d'ailleurs indispensable, se subdivise elle-même en trois sections, de façon à fragmenter les progrès qui doivent être progressivement accomplis au cours de chacune d'elles.

Durant la première période de quatre ans, une réduction initiale de 10 p. 100 des droits doit être opérée un an après l'entrée en vigueur du traité ; deux réductions successives, de 10 p. 100 également, suivront à intervalles de dix-huit mois. Le traité prévoit que seule la première réduction de 10 p. 100 sera uniforme, c'est-à-dire qu'elle portera sur tous les tarifs ; pour les deux qui suivront, tous les tarifs seront obligatoirement abaissés de 5 p. 100, mais le complément de la réduction pourra être opéré, au choix des États membres, sur les produits qu'ils choisiront. Pendant la seconde période de quatre ans, trois nouvelles réductions de 10 p. 100 seront opérées dans les mêmes conditions que les deux dernières réductions de la première période. Ainsi, après huit ans, les droits de douane auront été globalement réduits de 60 p. 100, sans que cette réduction ait été forcément la même pour tous les produits. (Toutefois, les États sont invités à ne pas exagérer les différences de traitement qu'ils sont en droit d'appliquer, et à s'efforcer d'aboutir à une réduction du droit de douane qui soit au moins de 50 p. 100 pour chaque produit à la fin de la deuxième période.) Cela étant fait, les 40 p. 100 de droits de douane subsistant à l'intérieur de la Communauté devront être supprimés au cours de la troisième étape qui durera elle-même quatre ans ou sept ans, et cela suivant un rythme que le traité ne détermine pas et qui sera fixé par le Conseil des ministres de la Communauté.

On sait d'autre part que l'institution des contingents gêne les échanges de marchandises au moins autant que ne font les droits de douane ; et leur caractère artificiel n'a cessé d'être dénoncé comme particulièrement néfaste. Le traité prévoit donc que, un an après son entrée en vigueur, les contingents actuellement offerts par chaque État aux cinq autres membres de la Communauté pour un certain produit, seront additionnés de façon à constituer un contingent global, accessible sans discrimination à tous les États membres ; ce qui veut dire que la France par exemple n'ouvrira pas d'une façon globale ses frontières plus libéralement qu'aujourd'hui, mais qu'elle ne fractionnera pas les importations dont elle aura accepté le principe. A partir de la deuxième année après la signature du traité, les contingents globaux ainsi établis seront augmentés annuellement de 20 p. 100, mais les gouvernements resteront libres de n'augmenter que de 10 p. 100 chaque contingent, le complément de 10 p. 100 de majoration pouvant être affecté par chaque État aux différents autres produits qu'ils importent et qu'ils contingentent.

Ajoutons deux précisions importantes : la première étape de quatre ans pourra être, à la demande de la France, prolongée de deux ans. A l'expiration de ce nouveau délai, et si l'unanimité des ministres (c'est-à-dire en y comprenant la France) n'estimait pas que les objectifs de

la première étape sont atteints, il serait fait appel à l'arbitrage d'un tribunal économique dont la décision s'imposera. D'autre part, le traité reconnaît que la situation de la France et le cours du franc lui ont imposé d'instituer des taxes à l'importation et des aides à l'exportation. Bien que ces mesures soient en opposition avec le principe du marché commun, le Gouvernement français garde le droit de maintenir ces taxes et ces aides, à condition que leur incidence ne soit pas supérieure à 15 p. 100 du prix des produits intéressés. Ce régime de protection ne serait obligatoirement supprimé que si la balance française des paiements courants était équilibrée pendant au moins un an et si les réserves monétaires françaises avaient atteint un niveau suffisant.

Nous avons tenu à donner cet exemple pour montrer avec quel souci de souplesse et de compréhension a été rédigé le traité sur le marché commun. Une analyse analogue pourrait être faite pour les autres sujets abordés par le traité. La même conclusion nous paraîtrait s'en dégager : on peut dire que le traité sur le marché commun réalise approximativement le meilleur mécanisme qui soit imaginable pour faire passer des économies nationales d'un régime d'isolement à un régime de marché commun. Cela ne veut certes pas dire que les difficultés soient résolues, mais cela permet de distinguer les observations qui se rapportent au traité, et celles qui ont trait aux systèmes économiques nationaux. On a trop fréquemment en effet confondu les deux, comme si les intérêts français exigeaient des sauvegardes ou des garanties que le traité leur refuserait. Les craintes, parfaitement valables d'ailleurs, que l'on peut éprouver, ne tiennent pas à la méconnaissance de certains de nos droits, et aucun apaisement ne doit en être recherché dans une meilleure rédaction du traité. Reste à savoir comment la France pourra supporter la concurrence étrangère contre laquelle elle ne sera plus protégée dans quatorze ou dix-sept ans, et c'est effectivement un sérieux sujet de préoccupations.

Le système actuel peut-il durer ?

Certains opposants au marché commun dénoncent le fanatisme politique de ses partisans qui, paraît-il, les empêcherait de voir les risques graves que comporte ce qu'ils appellent « le saut dans l'inconnu ». Il peut y avoir dans de telles opinions une part de vérité ; mais il y a aussi une grande part d'illusion, car elles semblent ignorer les vices majeurs du régime économique dans lequel nous vivons. Il n'est cependant plus possible de dissimuler l'artificialité croissante de notre système protectionniste. Nous en avons ici trop souvent analysé les causes et le mécanisme pour qu'il faille y revenir et nous pouvons nous borner à constater l'implacable déroulement des conséquences prévues.

Le déficit budgétaire se creuse, et les subventions que doit distribuer le Trésor l'aggravent encore. Notre déficit à l'U.E.P., en janvier 1957, a

atteint 70,5 millions de dollars, contre 39 millions le mois précédent et 55,5 en janvier 1956. L'hémorragie de devises qui résulte de notre balance commerciale inquiète tout le monde et l'on se demande comment la France pourra tenir les engagements qu'elle a pris vis-à-vis de l'O.E.C.E. d'augmenter en juillet 1957 le pourcentage de libération de ses échanges. Enfin on reconnaît, quoique trop tardivement, qu'il n'est pas possible de consacrer à des achats massifs à l'étranger ce qui nous reste de devises et d'or après le gaspillage qui a commencé il y a un an. Nous nous retrouvons approximativement dans la situation de l'hiver 1951-1952 et nous ne voyons pas sans de profonds regrets l'arrêt, puis le reflux, d'une politique magnifique de redressement français qui avait fait l'envie du monde entier.

Au lieu de rembourser par anticipation nos dettes extérieures comme cela a été fait en décembre 1955, nous empruntons au Fonds Monétaire International et il semble bien que l'on prépare le recours à de nouvelles aides extérieures. Nous n'attachons bien entendu, en ce qui nous concerne, aucune importance aux bruits pessimistes qui ont couru sur l'éventualité d'une réquisition des valeurs étrangères, mesure impensable et qui ne mérite même pas un démenti officiel, mais rumeur qui prouve l'inquiétude des esprits. Au surplus, la suppression de la moitié des dotations de devises attribuées aux Français voyageant à l'étranger, illustre le retrait progressif auquel nous sommes contraints au moment même où la libération générale des monnaies a marqué chez nos voisins des progrès décisifs.

Il est vrai cependant que les mesures prises par la France pour protéger sa balance commerciale et sa monnaie ne suscitent pas aujourd'hui, chez les nations qui commercent avec nous, des réactions aussi vives que celles que nous avons enregistrées en 1953. Plutôt que de s'étonner d'une chose, il vaut mieux chercher son explication et dans le cas qui nous intéresse elle n'est que trop claire. Lorsqu'en 1953 une taxe supplémentaire à l'importation et une aide à l'exportation furent instituées, le résultat ne s'en fit pas attendre : notre balance commerciale se redressa avec une extrême vigueur et les déficits catastrophiques que nous enregistrions à l'U.E.P. (— 129 millions de dollars en février 1952) diminuèrent immédiatement, pour faire place à l'équilibre en juillet 1954, et bientôt à des excédents considérables (+ 136,7 millions pour 1955). Mais aujourd'hui l'accumulation de nouvelles erreurs économiques fait que les mesures de protection sont pratiquement devenues inefficaces puisque, malgré elles, nos importations s'accroissent et nos exportations fléchissent, ce qui calme, en fait sinon en droit, les appréhensions de nos voisins.

Les problèmes que nous avons à résoudre ne tiennent donc pas à l'institution d'un marché commun, puisque celui-ci est encore à l'état de projet tandis que nos difficultés sont actuelles. Ils tiennent à ce que l'autarcie est, en 1957, un régime littéralement inconcevable et qu'il

nous faut conserver le contact avec les économies des pays voisins. Il est hors de doute que nous avons à entreprendre une adaptation au réel qu'il ne dépend de personne, d'aucune institution et d'aucun traité, de nous épargner. Il sera certes facile demain, quand le marché commun commencera à prendre forme, de déclarer que si les mesures à prendre sont amères, la faute en est à ceux qui ont accepté les obligations résultant de l'établissement de ce vaste marché, mais ce ne sera là qu'une présentation hypocrite destinée à essayer de justifier ce qui n'est pas justifiable. Si la C.E.D. avait été votée, la nomination d'un général allemand à la tête de troupes alliées soulèverait les protestations de ceux qui rappelleraient qu'ils avaient précisément dénoncé cette éventualité comme un des risques du traité auquel ils s'opposaient : la C.E.D. n'est pas votée, et un général allemand va commander des troupes françaises ; tel est le cours normal des choses, tel que l'entraînent, en dehors des stipulations littérales d'un traité, les nécessités de défense commune de l'Europe. Nous devons dès à présent mettre en garde notre pays contre de pareilles distorsions de jugement, car on les invoquera sûrement pour rendre le marché commun responsable de ce à quoi il n'aura peut-être aucune part. Un expérimentateur était arrivé à dresser une puce, de telle façon qu'au moment où il faisait sonner une cloche l'animal faisait un saut. Il lui coupa les pattes et poursuivit son expérience. Comme la petite bête ne bougeait plus, il en conclut que la puce était un animal qui devenait sourd lorsqu'on lui coupait les pattes.

Un lot de slogans.

L'institution du marché commun est donc trop souvent présentée sous les aspects les plus inattendus, en lui prêtant une portée ou une intention qui doivent lui rester étrangères. Il ne s'agit pas même, comme on le dit trop souvent, de « construire » l'Europe. Si l'Europe n'existait pas déjà, ce ne sont pas nos vains artifices qui lui donneraient la vie. La vérité historique nous paraît être au contraire que l'élaboration de l'Europe est extrêmement avancée à tous les points de vue, mais que son épanouissement est précisément entravé par les multiples barrières anachroniques qui morcèlent l'Occident. Le marché commun doit donc être considéré comme la résultante d'une évolution économique, et le passage d'une certaine adolescence à une maturité plus avancée, c'est-à-dire que, au lieu d'être une opération artificielle, il est essentiellement la suppression des obstacles périmés qui encombrent l'organisme vivant qu'est l'Europe.

Cette constatation essentielle permet d'écarter le faux dilemme du dirigisme ou du libéralisme entre lesquels devrait paraît-il choisir l'Europe de demain. Disons d'abord que le débat entre ces deux positions est bien dépassé, que ces deux attitudes théoriques devraient se combi-

ner dans les faits pour aboutir à une organisation plus rationnelle, mais utilisant à plein l'initiative et la responsabilité personnelles. Au surplus, s'il doit y avoir une inflexion du fait du marché commun, celle-ci nous paraît devoir se produire dans le sens d'un certain libéralisme plutôt que d'un certain dirigisme, tant du moins qu'une unification politique ne sera pas intervenue. Il suffit en effet d'un renversement de majorité dans un Parlement pour qu'un pays pratique immédiatement une politique socialisante qui suppose des interventions autoritaires ; si un jour un Gouvernement unique commande à l'Europe Occidentale, il pourra ou non se livrer à de telles expériences suivant la décision de l'opinion publique ; mais, en attendant, de telles tentatives seront certainement rendues plus difficiles car elles exigeraient l'unanimité des six pays souverains, conjonction dont la réalisation est assez peu probable.

Le sort du franc prête à la même ambiguïté dans les prévisions que l'on fait à propos du marché commun. On dit parfois que nos voisins nous imposeront une dévaluation, dont nous n'acceptons pas l'éventualité. Répétons que, dans la reconstruction monétaire du monde, certaines devises ont acquis une fixité et une stabilité qui leur confèrent les attributs d'une monnaie forte, tandis que d'autres restent davantage soumises à des influences politiques qui leur enlèvent le caractère de neutralité nécessaire à la santé monétaire ; et malheureusement le franc est aujourd'hui considéré comme une monnaie faible. Le sort de notre monnaie est lié à la position que nous prendrons au regard des échanges extérieurs. Dans la mesure où l'autarcie serait possible (ce qui ne veut pas dire qu'elle soit jamais souhaitable, car elle représente la plus grossière erreur que l'on puisse commettre au regard du progrès social), on pourrait maintenir le cours que l'on veut à une monnaie qui n'en est pas une. Mais dès que l'on s'efforce de ranimer les échanges internationaux, les monnaies se doivent d'obéir aux appréciations du reste du monde, car un acheteur et un vendeur ont chacun leur mot à dire sur l'objet de la transaction qui leur est proposée. Quelles que soient les mesures monétaires que prendra la France, disons-nous donc bien qu'elles seront la conséquence (peut-être involontaire mais inévitable) d'une certaine politique qu'elle aura adoptée et dont elle assumera demain comme aujourd'hui la pleine responsabilité.

Un reproche assez étrange est fait à ceux que l'on appelle les « partisans de la petite Europe », comme s'ils avaient choisi leurs partenaires et écarté les autres. Constatons d'abord qu'il y a deux ou trois ans on accusait cette Europe d'être « vaticane », alors qu'aujourd'hui on la présente plutôt comme « socialiste », la variation dans le qualificatif prouvant le peu de valeur des intentions mystérieuses que l'on prétend dévoiler. Au surplus, la dénomination de « petite » traduit un complexe d'infériorité que rien ne justifie.

Cette prétendue petite Europe des Six compte, à elle seule, cent soixante-cinq millions d'habitants, ce qui est considérable, d'autant que, parmi

les nations qui la composent, il en est de particulièrement dynamiques. Mais surtout, cette Europe n'a jamais été fermée et si elle ne comprend actuellement que six membres, c'est que certains états, n'ont pas voulu s'y joindre, mais ils en conservent la faculté. Dès à présent, l'Autriche semble désireuse de s'y insérer ; il est possible que la Suisse en fasse autant ; enfin, on a remarqué la démarche spectaculaire de la Grande-Bretagne annonçant qu'elle proposait l'institution d'une zone de libre échange avec le marché commun. On sait que l'Europe des Six tend vers l'abolition des douanes intérieures et à l'institution d'un tarif commun pour les frontières externes de l'Union. La zone de libre échange suppose également la suppression des douanes intérieures, mais laisse la liberté du tarif extérieur pour chaque pays faisant partie de cette zone. La différence est donc profonde, car entre des pays limitrophes qui conserveraient l'autonomie de leurs tarifs extérieurs, il se produirait des mouvements commerciaux tellement anormaux qu'ils nécessiteraient un contrôle aux frontières internes encore beaucoup plus rigoureux que celui qui existe actuellement. Cet inconvénient, dirimant pour des pays continentaux, est beaucoup moins grave en ce qui concerne la Grande-Bretagne et les pays scandinaves qui n'ont pratiquement pas de frontière commune avec l'Europe des Six. Il n'y a donc aucune contradiction entre l'unification du marché des Six et l'institution d'une zone de libre échange dont elle pourrait faire partie ; mais on aura à résoudre avec les membres de cette zone les mêmes difficultés sociales et politiques qui se sont élevées pour le marché commun, et la divergence systématiquement maintenue des législations rendra la solution plus difficile encore à trouver.

Quoi qu'il en soit, ce marché des Six ne doit en rien constituer un marché clos qui s'isole du reste du monde, ce qui serait en contradiction avec les principes mêmes présidant à sa constitution. Il faut toutefois noter le danger que court l'idée européenne par l'usage assez inattendu qu'en font précisément ceux qui, après l'avoir combattue, l'adoptent dans une intention qui la fausse. On entend couramment dire que l'Europe mieux unifiée économiquement pourrait constituer entre le monde soviétique et l'Amérique une troisième force capable de faire entendre sa voix, attitude qui, visiblement, s'inspire du neutralisme qui nous a déjà fait tellement de mal. Une telle vision est en opposition avec les exigences du monde libre qui groupe autour de l'Atlantique toutes les nations blanches, comme la Méditerranée contint jadis sur ses rives les premiers ferments de la civilisation occidentale. Faible ou forte, l'Europe fait partie du monde atlantique et si nous devons souhaiter son renforcement, ce n'est pas pour lui faire jouer un rôle prétentieux d'arbitre, mais bien pour revigorer pleinement une fraction essentielle du monde atlantique qui, aujourd'hui, est dans l'incapacité de tenir sa place. Notre puissance retrouvée nous permettra de redevenir le partenaire efficace que nous méritons d'être, en dépit de tant de pro-

phètes de malheur qui considèrent que le déclin de l'Europe est inscrit dans l'avenir historique parce qu'il serait l'image de leur propre anémie intellectuelle.

Le vote de l'Assemblée nationale.

Ceci étant, on doit se demander comment se présente l'institution du marché commun, après le vote de l'Assemblée nationale intervenu le 23 janvier 1957, qui a approuvé la politique gouvernementale par 331 voix contre 210. On sait qu'il est dans les attributions constitutionnelles du Gouvernement de signer les accords internationaux, comme il est dans celles de l'Assemblée de les ratifier, ce qui sous-entend le droit de les repousser. Afin de ne pas renouveler une aventure restée présente à tous les esprits, le Gouvernement français a préféré se faire autoriser à signer le traité, pour ne pas risquer de se faire ultérieurement désavouer. La situation aurait été parfaitement claire si le Parlement avait eu à débattre un traité entièrement rédigé auquel il ne manquait plus que les signatures. Les choses se sont en fait passées presque comme cela, mais pas tout à fait cependant. La plus grande partie des questions ont déjà été réglées entre les experts et les ministres, et il a pu être donné connaissance de tous les accords intervenus : sur cet ensemble, le Parlement n'a fait aucune opposition. Quant aux questions qui n'étaient pas encore résolues le 23 janvier, c'est-à-dire le régime de l'agriculture et l'association des pays d'outre-mer, le Parlement a fait des recommandations, d'ailleurs fort sages, au Gouvernement, mais le plus grand soin a été apporté à ce qu'aucune de celles-ci ne prenne la forme d'une réserve, ce qui en effet aurait causé une inextricable confusion, car il est sans exemple qu'au cours d'une négociation à six partenaires il puisse être tenu compte de façon intégrale des vœux exprimés par tel ou tel groupe de tel ou tel des six pays en cause.

Dans les conditions où le vote est intervenu, on peut donc dire que l'Assemblée nationale française a donné son accord au projet de traité dont il lui a été donné connaissance et que, sauf révélation grave ou événement nouveau et imprévisible, un revirement après la signature porterait l'atteinte la plus grave au prestige de la France.

Mais la tâche du Gouvernement et du Parlement français sera bien loin de se terminer avec cette ratification solennelle d'un acte qui nous liera davantage à nos voisins européens. Les débats de la Chambre, qui ont été d'une haute tenue, ont permis de constater que le problème était enfin vu sous son vrai jour. Si, en effet, peu de critiques ont été adressées à un traité dont le contenu est satisfaisant, de sérieuses appréhensions se sont fait jour en ce qui concerne l'aptitude de la France à supporter une concurrence plus libre que celle d'aujourd'hui. La question a été ainsi correctement posée. On a vu avec plaisir qu'on renonçait à la réalisation des nombreux « préalables » dont nous avions auparavant

semé la négociation d'accords similaires. Non pas que nous ne soyons nous-même profondément persuadé de la nécessité des transformations que nous devons obtenir chez nos voisins ou réaliser chez nous, et cela préalablement à l'institution du marché commun ; mais on a enfin sagement reconnu qu'il s'agissait non pas de préalables à la signature du traité, mais de préalables à son exécution. Et, en effet, la période transitoire, qui peut atteindre dix-sept ans, est précisément le temps pendant lequel nous devons exiger que soient prises à l'extérieur et en France, les mesures que nous considérons comme préalables ou concomitantes aux progrès de l'unification économique de l'Europe.

La profonde préoccupation qui s'est manifestée chez nous tient non pas à ce que désormais nous avons en vue le marché commun, mais à ce que la politique gouvernementale française s'obstine à continuer à développer des mécanismes qui sont exactement à l'opposé de ce qu'exige la concurrence internationale. Ceci ne signifie pas que tel ou tel progrès social doive être remis en cause puisque, au contraire, nous pensons que toute notre politique, non seulement française mais occidentale, doit être axée vers cette poursuite d'un mieux-être social. Mais il ne suffit pas de se référer à un but louable pour affirmer qu'on prend le meilleur chemin pour l'atteindre.

On nous dit qu'il convient de faire une véritable révolution dans les méthodes économiques de notre pays. Nous croyons que c'est très excessif ; mais nous pensons qu'il est de plus en plus urgent de renoncer aux erreurs que la paresse intellectuelle ou le verbalisme installe chez nous avec une extraordinaire ignorance des réalités économiques. Ce n'est pas le marché commun qui nous imposera cette sagesse, mais tout simplement la nécessité d'ouvrir nos frontières, comme nous voulons que nos voisins nous ouvrent les leurs. Dès lors qu'on ne veut pas, ou qu'on ne peut pas, se protéger par un rideau de fer, qui permet seul de mépriser les réalités au bénéfice des idéologies, la communication entre les économies nationales contraint les uns et les autres à se plier aux lois du bon sens et aux enseignements de l'expérience.

ED. GISCARD D'ESTAING

LA CITÉ DES TERMITES

par S.-M. SKAIFE

S. M. Skaife est un savant anglais qui a consacré presque toute sa vie à l'étude des termites. On sait que Maeterlinck a écrit une Vie des Termites *qui connut un grand succès ; il avait utilisé, pour la composer, les observations rassemblées à l'époque par les naturalistes. Mais, parfois, des travaux qu'il utilisait Maeterlinck tirait des conclusions assez hasardeuses. D'autre part, les recherches ont été activement poursuivies depuis lors et les précisions acquises sur ces extraordinaires colonies d'insectes ont renouvelé certains aspects du problème.*

Les termites ont une origine très ancienne. Des fossiles trouvés en Russie démontrent qu'il existait des termites il y a deux cents millions d'années et en ces temps préhistoriques, comme aujourd'hui, les pires ennemis des termites étaient les fourmis, mais celles-ci étaient alors des adversaires plus dangereux encore : elles avaient 30 centimètres de longueur.

La famille des termites compte plus de mille trois cents espèces ; l'une d'entre elles, qui vit en Australie, bâtit ces fameuses termitières en forme de pain de sucre que l'on rencontre dans la région de Port Darwin. Elles peuvent atteindre 4 mètres de haut.

M. Skaife s'est consacré à l'étude des termites du Cap. Ceux-ci construisent des termitières en forme d'hémisphère ; le « ciment » dont elles sont formées est en réalité composé par les excréments des termites eux-mêmes mêlés à des particules de terre. Ce mélange, une fois sec, est extraordinairement solide et il faut un coup de hache violent pour ouvrir une termitière. Celles-ci s'enfoncent à 2 ou 3 centimètres au-dessous du sol, leur diamètre est de 60 centimètres environ, leur hauteur également.

Constamment menacés par les fourmis, les termites du Cap ne réservent aucune ouverture permanente dans leurs constructions, l'air passe (évidemment très raréfié) par les pores minuscules que comporte le ciment de la termitière, Pour sortir, les termites doivent donc ouvrir des portes ou des trous qui sont immédiatement bouchés dès qu'ils ne sont plus nécessaires.

L'intérieur d'une termitière est plongé dans une constante obscurité, on y trouve des galeries étroites et des cellules. Une colonie de termites peut rassembler de 30 000 à 40 000 individus. Sauf le roi, la reine et leurs successeurs éventuels, les termites sont aveugles. Une stricte discipline régit leur activité et toutes les tâches sont accomplies dans la colonie avec un soin extrême. L'intérieur d'une termitière est d'une parfaite propreté. Peu d'animaux pourraient y vivre, l'air qui y pénètre étant très rare et contenant de 4 à 5 p. 100 de gaz carbonique, le pourcentage s'élevant à 15 p. 100 dans certaines périodes. Il est inutile de dire qu'aucun être humain ne pourrait subsister dans une telle atmosphère.

Dans les expéditions destinées au ravitaillement, les termites-ouvriers ramassent du bois qu'ils avalent et rejettent mâché quand ils sont revenus dans la termitière. Avec cette nourriture, ils composent des espèces de couches sur

lesquelles se forment des excroissances blanches qui constituent une partie de la nourriture des termites. Au laboratoire les termites refusent le pain, les biscuits, la farine, mais rien ne stimule plus leur appétit que le bois pourri. Il est une nourriture dont ils sont aussi friands : des roseaux de la famille des restionaceae, *que l'on trouve en abondance dans toute l'Afrique du Sud.*

La durée d'une termitière est subordonnée au problème du ravitaillement. Quand une colonie ne trouve plus de nourriture (les termites-ouvriers font de véritables razzias pour se la procurer), elle commence à dépérir après être restée pendant quelques années au même stade de peuplement.

La durée moyenne d'une termitière est de trente ans. Mais certaines colonies ont vécu plus de soixante ans. Dans les phases d'agrandissement, la boule dont est formée la termitière étant composée de couches concentriques de ciment qui se superposent (comme des étages), un grave problème se pose pour la colonie. Les ouvriers qui construisent une nouvelle couche, après être sortis de la forteresse centrale par une ouverture qu'ils ont forée, se trouvent pendant toute la durée de leur travail exposés aux attaques des adversaires et particulièrement des fourmis. C'est à ce moment que celles-ci pourraient, après avoir dévoré les « ouvriers », pénétrer dans la termitière. Intervient alors une catégorie spécialisée de termites, les soldats, qui protègent les travailleurs.

Les soldats représentent environ 5 p. 100 des termites formant une colonie, le reste des adultes appartient à la catégorie ouvriers. Les ouvriers ont environ 5 millimètres de long ; ils peuvent être mâles ou femelles, mais dans l'un ou l'autre cas ils sont également stériles. C'est au roi et à la reine qu'est dévolue la fonction de reproduction.

La reine mesure de 12 à 19 millimètres selon son âge, son corps est constitué par un gros abdomen en forme de saucisse bourré d'œufs et de graisse ; sa tête est munie d'une paire d'yeux à facettes et d'une paire d'yeux simples dont elle n'a l'occasion de se servir qu'une fois dans sa vie, lors du vol nuptial à l'air libre. Le roi a 6 millimètres de long, c'est un petit insecte qui passe presque tout son temps aux côtés de la reine et, lorsqu'il a peur, il se dissimule sous l'abdomen de celle-ci.

En été, on trouve dans la termitière des œufs et des jeunes en très grand nombre. Les jeunes sont nourris d'aliments qui ont déjà été digérés par les ouvriers adultes. On trouve également dans une termitière quelques termites plus grands que les ouvriers et qui ont deux paires d'yeux. Ce sont donc les seuls avec le couple royal à n'être pas à jamais aveugles. Cette catégorie est celle des futurs rois et reines, qui sortent en automne de la termitière pour le vol nuptial annuel ; ils iront fonder de nouvelles colonies. Si l'on faisait le dénombrement total des individus remplissant une termitière, il faudrait mentionner aussi diverses catégories de parasites ; quelques-uns d'entre eux sont des ennemis soigneusement pourchassés, d'autres, au contraire, sont élevés et nourris avec amour par les termites uniquement parce qu'ils aiment leur odeur.

Nous ne pouvons présenter une partie des travaux de M. Skaife sans faire allusion aux passionnantes recherches qu'il a entreprises pour éclaircir l'origine de l'extraordinaire mécanisme qui détermine la naissance des termites appartenant à telle ou telle caste. D'après M. Skaife, tous les termites sont, à leur naissance, en état d'appartenir à n'importe quelle caste de leur république de fer : ce sont les insectes eux-mêmes qui exercent un contrôle sur leur développement et le déterminent. Quant à la question capitale de savoir qui détient l'autorité dans une colonie, Maeterlinck, dans sa « Vie des Termites », n'ayant trouvé aucun élément qui permît de la résoudre, avait suggéré que la termitière devait être considérée comme un animal composé unique et non comme une communauté d'individus distincts. Pour M. Skaife cette

explication ne résout rien. Quant à lui, il estime que, pour expliquer l'organisation de ces étranges sociétés, il n'est actuellement qu'une seule réponse possible : les termites agissent par instinct — et le mot lui paraît même insuffisant, car il tient les termites pour des êtres intelligents *et prévoyants. Cette constatation laisse ouverts maints problèmes sur lesquels se penchent encore les spécialistes : l'intelligence admise, comment s'exerce la discipline implacable qui pèse sur la communauté ? C'est ce qu'à l'heure actuelle encore on ne saurait pas plus expliquer que l'orientation des oiseaux.* (N.D.L.R.)

La reproduction chez les termites.

Les ouvrages d'entomologie citent souvent la reine termite comme un exemple de fécondité étonnante. On a pu établir qu'elle pond un œuf par seconde, soit 86 400 œufs par jour, plusieurs millions par mois. Ces chiffres sont certainement inexacts en ce qui concerne la reine des termites du Cap.

Pendant les mois d'hiver — c'est-à-dire de mai à septembre — la reine ne pond absolument pas. A cette époque de l'année, les ouvriers diminuent sa ration alimentaire ce qui, pendant quatre ou cinq mois, réduit la ponte à néant. Au printemps, quand la température se réchauffe, les ouvriers recommencent à s'occuper de la reine, la nourrissent avec plus de générosité, et la reine se met à enfler de façon asymétrique. Une boursouflure apparaît sur un côté de son abdomen, et elle se met à pondre.

Les œufs, blancs, en forme de haricots, mesurent environ un demi-millimètre. La reine ne témoigne d'aucun intérêt pour eux, et se contente de les laisser tomber derrière elle ; les ouvriers les lèchent, les ramassent et les emportent dans une autre région de la termitière. Dès que les ouvriers ont réuni un nombre d'œufs suffisant, ils réduisent de nouveau la ration alimentaire de la reine qui s'arrête de pondre, pendant deux ou trois semaines, et parfois même plus longtemps. Si la colonie est prospère, si la nourriture est abondante, au bout de ce temps les ouvriers augmentent de nouveau les rations de la reine qui recommence à pondre. Et ainsi de suite pendant tous les mois d'été. Mais s'il se produit une période un peu longue de sécheresse, si la nourriture est rare, la reine n'est pas autorisée à pondre. Si la situation devient tragique, les ouvriers dévorent les œufs, et, si besoin est, les jeunes eux-mêmes, afin d'assurer le ravitaillement du reste de la communauté.

La salive dont les ouvriers enduisent les œufs les fait enfler ; et les œufs, au moment de l'éclosion, sont un peu plus gros qu'au moment de la ponte. Privés des soins que leur prodiguent les ouvriers, les œufs ne peuvent éclore ; même traités avec les plus grandes précautions, ils meurent et se dessèchent si on les retire de la termitière.

Les principes impitoyables du malthusianisme règnent en maîtres dans la termitière et l'importance de la population est soumise directement aux ressources dont dispose la communauté.

Pendant la première année de sa vie, la reine est petite (à peine 7 millimètres de long) et à peine plus grosse que le roi. A ce moment, elle est noire et son dos porte encore les moignons des quatre ailes qui lui ont servi lors de son vol nuptial. Elle possède aussi deux yeux à facettes et deux yeux simples, bien qu'elle n'en ait plus l'usage dans l'obscurité totale de sa demeure qu'elle ne quittera plus jamais. Au cours de cette première année de son règne, la souveraine pond très peu (une douzaine d'œufs environ) ; mais par la suite, son abdomen va prendre du volume, à mesure que ses ovaires se développent et que se constituent les tissus adipeux provoqués par la nourriture abondante que lui apportent ses fils et ses filles.

Puis, son abdomen continue à enfler lentement pendant qu'elle vieillit, jusqu'au jour où, âgée de quinze ans environ, elle mesure à peu près 19 millimètres de long. En même temps, elle a changé de couleur : son abdomen, blanc au début, prend peu à peu une teinte jaune qui fonce progressivement. Ce changement de couleur est dû au léchage constant que lui font subir les ouvriers adultes dont la salive teinte tout ce qu'elle touche.

Une reine primaire peut vivre vingt ans et plus. J'ai trouvé dans une termitière de 60 centimètres de haut, et vieille d'au moins vingt ans, une vieille reine primaire qui était la fondatrice de la colonie. Dans un autre cas, j'ai prélevé la reine primaire d'une termitière que j'observais dans le veld depuis quinze ans et qui au début devait avoir cinq ans. En principe, le roi vit aussi longtemps que sa compagne, car j'ai trouvé un roi primaire dans la seconde des deux termitières ci-dessus mentionnées ; toutefois, je n'en ai pas trouvé dans la première.

Bien que j'ai eu de nombreux couples royaux en observation dans des termitières artificielles, je n'ai jamais assisté à l'accouplement. Si l'on en croit certains auteurs qui ont dirigé leurs efforts vers des termites de types plus primitifs, la copulation a lieu à intervalles très rapprochés. Le mâle se glisse sous l'abdomen de la femelle, se met sur le dos et applique l'extrémité de son abdomen contre celui de la reine ; tous deux demeurent ensuite immobiles, dans cette position, pendant plusieurs minutes.

Lorsque ses pontes deviennent insuffisantes, la reine est mise à mort. Les ouvriers adultes se groupent autour d'elle en rangs serrés et tous ceux qui peuvent atteindre son énorme abdomen la pressent jusqu'à ce que mort s'ensuive. Pendant des jours et des nuits, la reine est environnée d'une foule immobile d'ouvriers qui appliquent leurs pièces labiales contre la peau tendre de son abdomen ; peu à peu, elle perd du volume jusqu'au moment où il ne reste plus d'elle qu'une peau vide et fripée. Cette peau, il arrive que les ouvriers la dévorent ; mais il n'est pas rare non plus qu'elle soit enterrée dans la paroi de la termitière. Le fait s'est produit plusieurs fois dans mes termitières de laboratoire, et l'exécution de la reine se déroule toujours de la même façon. Rien n'est

perdu et la mise à mort, selon toute apparence, se fait sans douleur car l'ancêtre de la termitière ne fait aucune tentative pour échapper à son destin et ne montre aucun signe de détresse au cours de son impitoyable exécution.

En Afrique, on croit généralement que, la reine détruite, la termitière est condamnée à périr, et il existe même des entreprises qui se chargent de débarrasser les bâtiments des colonies de termites qui les envahissent, en détruisant les reines. En fait, comme on le verra, les colonies peuvent produire des reines et des rois secondaires et tertiaires pour remplacer le couple primaire disparu.

En règle générale, les membres d'une colonie donnée sont farouchement hostiles à tous les autres termites, même s'ils appartiennent à la même variété qu'eux. Mélangeons un certain nombre d'ouvriers et de soldats provenant d'une même termitière à d'autres ouvriers et soldats de la même variété mais provenant d'une autre termitière : il s'ensuit immédiatement un combat impitoyable qui ne se termine que par la mort de tous les intrus. Le combat, bien que sauvage et définitif, n'a rien de spectaculaire. Pas d'allées et venues, pas de stratégie, aucune agilité dans l'offensive ou dans la défense, aucune subtilité dans les manœuvres : les insectes aveugles et lents se contentent de se heurter les uns aux autres ; c'est à l'odeur qu'ils distinguent entre alliés et ennemis ; et ils mordent férocement les ennemis en s'efforçant de les éventrer. Il n'est pas rare de voir, au cours de ces batailles farouches, un groupe de quatre ou cinq insectes dont chacun arrache les entrailles de celui qui lui fait face, tandis que son adversaire lui en fait autant.

Cette hostilité à l'égard des étrangers a son utilité : elle permet de limiter la propagation de parasites et de maladies d'une colonie à l'autre — et, d'autre part, elle empêche le surpeuplement des termitières dans le veld. Mais cette hostilité ne s'étend pas aux rois et aux reines. J'ai constaté que je peux échanger les couples royaux d'une termitière à l'autre sans qu'il leur advienne malheur. Si une colonie se trouve privée de roi et de reine pendant quelque temps et qu'on lui apporte un autre couple royal, les nouveaux venus sont reçus avec des manifestations de joie et d'enthousiasme de la part des ouvriers adultes ; ceux-ci se réunissent en foule autour des nouveaux souverains et se mettent à balancer leurs corps vigoureusement en signe de bienvenue.

Introduisons une jeune reine dans une termitière déjà pourvue d'une reine âgée : cette dernière accepte la nouvelle venue ; et les deux reines font bon ménage et parfois côte à côte, dans la même cellule. Mais les ouvriers ne permettent pas que se prolonge pareil état de choses : dans l'espace d'un ou deux jours, ils viennent, semble-t-il, à la conclusion que deux reines constituent un luxe et que l'une des deux doit disparaître. En général, c'est la plus âgée, l'ancêtre de la termitière, qui est éliminée. Il en va de même si on introduit un second roi dans la termitière : après un jour ou deux, l'un des deux rois est tué et dévoré.

Les jeunes.

A la fin de la saison des grandes pluies, au moment où la température se réchauffe rapidement, les ouvriers accordent plus d'attention à la reine. Certains d'entre eux se rassemblent autour d'elle, la nourrissent, font sa toilette, et les œufs sont emportés dans les régions de la termitière où les conditions seront les plus favorables aux futurs petits termites, c'est-à-dire, en général, près du centre. Constamment léchés par les ouvriers, les œufs adhèrent les uns aux autres grâce à la salive collante dont ils sont enduits.

A mesure que le temps passe, les œufs ne changent pas d'aspect ; mais, au microscope, on peut apercevoir l'embryon à travers la coquille transparente. Ils mettent quarante à quarante-cinq jours à éclore au printemps, et, au milieu de l'été, trente-deux à trente-cinq jours.

Le jeune termite fraîchement éclos mesure environ 1 millimètre de long ; c'est un petit animal fragile, d'un blanc pur. Les jeunes termites se déplacent librement dans la termitière, parmi les adultes, mais en général ils restent rassemblés dans les cellules du centre de la termitière. Par un matin d'été, au moment où les premiers rayons du soleil réchauffent le monticule, on trouve les jeunes réunis dans les cellules périphériques où ils viennent chercher la chaleur ; mais un peu plus tard dans la journée, la zone périphérique du monticule devient trop chaude, et les jeunes insectes battent en retraite vers l'intérieur. Les ouvriers adultes les nourrissent d'aliments prédigérés et mélangés à des sécrétions salivaires.

Nous ignorons tout de la nature des aliments donnés aux jeunes. Certains auteurs affirment qu'ils sont nourris d'excréments, mais il est permis d'en douter. Premièrement, je n'ai jamais vu un ouvrier nourrir un jeune de cette façon déplaisante, dans aucune de mes termitières artificielles. En second lieu, les excréments sont de couleur sombre et se verraient à travers les parois translucides du corps du jeune termite. Les jeunes sont nourris bouche à bouche par les ouvriers, et les aliments qu'ils reçoivent sont liquides. Les pièces buccales des jeunes sont molles et pauvres en chitine ; aussi seraient-ils incapables de recevoir la nourriture grossière des adultes. Très peu de temps avant leur dernière mue, on voit leur abdomen prendre une coloration plus foncée, ce qui indique qu'ils commencent à se nourrir d'aliments solides.

Les jeunes termites se développent assez rapidement et ceux qui ont éclos à la fin d'octobre atteignent l'âge adulte à la fin de décembre, c'est-à-dire au bout de deux mois. Pendant tous les mois d'été, la termitière contient des œufs et des jeunes à différents stades de leur développement ; à la fin d'avril, en règle générale, la termitière n'abrite plus que des adultes.

On ne constate aucune différence sensible entre ouvriers et soldats,

jusqu'à l'adolescence. Mais à ce moment, les jeunes soldats commencent à se signaler par la forme de leur tête et de leurs pièces buccales. Les mandibules restent blanches et molles, mais celles des ouvriers, courtes et larges, s'ornent de deux ou trois petites dents, tandis que celles des soldats, plus longues et plus étroites, s'arment d'une dent unique sur leur bord intérieur. De plus, la tête du jeune soldat est longue et ovale si on la compare avec la tête ronde de l'ouvrier. A ce stade, le corps de l'ouvrier prend une coloration jaune pâle, tandis que celui du soldat conserve sa blancheur. On ignore la cause de ce changement de couleur. Les mandibules commencent à durcir, se teintent d'un brun rougeâtre sur leurs bords extérieurs et, au moment où l'insecte atteint l'âge adulte, sont puissantes et colorées par une pigmentation foncée.

Au début de janvier, il arrive qu'on trouve dans la termitière des jeunes appartenant à une troisième catégorie. Il s'agit d'individus dont la croissance n'est qu'à demi terminée ; semblables aux ouvriers en apparence, ils s'en distinguent cependant par la présence, de chaque côté de leur thorax, de deux petits bourgeons triangulaires : ce sont les ailes qui commencent à se développer. A la mue suivante, le volume des bourgeons augmente : les deux paires d'ailes sont repliées, la première recouvrant la seconde. Les jeunes dont le dos s'orne de ces bourgeons sont les nymphes destinées, si elles survivent, à devenir des rois et des reines.

Noces tragiques.

Ces nymphes sont des individus sexués : les dauphins et dauphines. On les élève en vue du grand événement annuel : le vol nuptial de l'automne.

Au début, les bourgeons d'ailes ne sont guère que de petites protubérances pointues placées sur les deuxième et troisième segments du thorax. A chaque mue, les bourgeons grossissent et, à l'avant-dernier stade, les ailes atteignent les deux tiers de la longueur de l'abdomen. A ce stade, les yeux font leur apparition et, peu à peu, se colorent en noir ; mais la nymphe reste blanche. Ses mandibules ressemblent à celles de l'ouvrier ; elles sont puissantes et armées de dents pointues ; néanmoins la nymphe ne s'en sert pas et ne consomme aucune nourritude solide : les ouvriers continuent à l'alimenter. La nymphe grossit, dépasse la taille des ouvriers et atteint une longueur de 6 millimètres. Ces nymphes blanches à ailes longues ne quittent la termitière qu'au moment où, adultes, elles voient poindre le jour de leur vol nuptial.

Elles muent pour la dernière fois au mois de février et deviennent des adultes ailés, c'est-à-dire des mâles et femelles complètement développés. Immédiatement après cette mue, leurs ailes se déplient : d'abord blanches, molles et fragiles, elles ne tardent pas à durcir et à prendre une certaine rigidité, en même temps que leur teinte fonce, ainsi que

celle du corps de la nymphe tout entier. La métamorphose s'accomplit en vingt-quatre heures. Le corps de l'adulte ailé mesure environ 6 millimètres de long ; et ses ailes, d'une extrémité à l'autre, mesurent à peu près 2 centimètres. Les ailes sont d'un brun pâle, veinées de quelques nervures, et se replient l'une par-dessus l'autre le long du dos.

Les adultes ailés sont emprisonnés pendant plusieurs jours dans la termitière, avant le vol nuptial. La plus grande partie de leur temps se passe dans l'oisiveté ; ils se groupent dans quelques cellules, en général près du centre de la termitière ; il leur arrive aussi de se déplacer pour aller s'installer dans d'autres cellules dont la température leur paraît plus agréable, et on les trouve parfois dans les cellules périphériques.

Les ouvriers ne s'occupent guère d'eux, si ce n'est, à l'occasion, pour les nourrir et faire leur toilette. Ces termites ailés ne font aucun effort pour participer aux travaux de la communauté. Aussi l'élevage de plusieurs centaines d'entre eux constitue-t-il une charge écrasante pour les ressources de la colonie. Et c'est probablement ce qui explique pourquoi on ne les trouve que dans les termitières florissantes.

Le vol nuptial, chez les termites du Cap, a lieu seulement au moment où les grandes pluies d'automne viennent de prendre fin. Les termites attendent, pour cela, que les pluies aient généreusement détrempé le sol, que le temps se soit éclairci, que la température se soit réchauffée. Alors, un jour, vers la fin d'avril ou le début de mai, généralement vers onze heures du matin ou, parfois, vers trois heures de l'après-midi, le signal est donné : le grand événement va avoir lieu. Grâce à des facultés qui, pour nous, constituent un mystère, les termites se révèlent capables d'apprécier, du fond de leurs demeures obscures, les conditions atmosphériques du monde extérieur ; et ils sont à même de déterminer le moment précis où l'exode des princes et des princesses bénéficiera des conditions optima. Bien plus, l'exode de termites ailés provenant de termitières différentes a lieu au même moment dans un lieu donné, et ce détail a son importance en ceci qu'il limite les unions consanguines et permet les croisements d'une termitière à l'autre.

Lorsque, par un procédé étrange et mystérieux, les termites ont décrété que l'heure H a sonné, les ouvriers se mettent à percer la paroi de la termitière, autour du sommet du monticule, d'un grand nombre de petites ouvertures très rapprochées, mesurant 4 millimètres de diamètre ; le sommet de la termitière ressemble alors à la calotte d'une salière. Par ces brèches sortent en foule ouvriers et soldats, suivis de près par les mâles et femelles ailés ; et, pendant quelques minutes, le sommet du monticule est le théâtre d'une scène des plus animées.

Les adultes ailés ne sont pas tous autorisés à quitter la termitière à l'occasion de ce premier vol. Certains d'entre eux sont retenus à l'intérieur, en vue d'un vol ultérieur qui aura lieu une semaine plus tard, environ. Il s'agit là, selon toute apparence, d'une mesure de prudence

destinée à parer à l'éventualité où les participants du premier vol périraient victimes d'un désastre collectif.

Si l'on observe une termitière au moment de l'envol, on constate qu'au bout d'un certain temps les ouvriers se saisissent des mâles et femelles qui restent et les entraînent vers l'intérieur. Tous les insectes sexués désirent, cependant, prendre leur vol ; mais lorsqu'on a décidé qu'un nombre suffisant de couples a quitté la termitière, on empêche les autres d'en faire autant — par la force, s'il le faut. Qui prend l'initiative de la décision ? Nous l'ignorons.

Au sommet du monticule, l'animation dure de cinq à dix minutes au plus ; après quoi, tous les termites ailés qui ont été autorisés à s'envoler ont quitté la termitière ; soldats et ouvriers retournent à l'intérieur du monticule et les petites brèches sont obturées de l'intérieur. La cérémonie se termine aussi brusquement qu'elle a commencé et en un instant tout redevient calme : la termitière paraît déserte.

Les termites sexués volent maladroitement, et bon nombre d'entre eux retombent à quelques mètres à peine de la termitière. Certains, cependant, atteignent 60 à 70 mètres avant de se poser sur une plante ou sur le sol. Beaucoup trouvent la mort au cours de cette brève excursion à l'air libre. Les oiseaux, ainsi que les lézards, les crapauds, et autres insectivores prélèvent sur la petite troupe ailée une lourde dîme ; les insectes carnassiers, tels que mantes religieuses, scarabées, fourmis, ainsi que les scorpions, les araignées, les mille-pattes et autres, en font autant. Tous les animaux qui se nourrissent d'insectes paraissent avoir un faible pour cette créature lente et sans défense qu'est le termite ; aussi les princes et princesses sont-ils massacrés en grand nombre, et le pourcentage des couples qui survivent au vol nuptial est minuscule.

Aussitôt qu'une femelle termite s'est posée, elle se met à courir et, presque immédiatement, ses ailes tombent. A la base de chaque aile se trouve une ligne de moindre résistance ; c'est là que l'aile se sépare du corps, laissant seulement la pièce triangulaire qui reste fixée au thorax. Cette base restera sur le thorax jusqu'à la fin des jours de l'insecte et permettra de reconnaître en lui la reine primaire, fondatrice de la colonie.

Aussitôt que la reine s'est débarrassée de ses ailes, elle soulève l'extrémité de son abdomen ; et il semble à peu près certain que, ce faisant, elle émet une odeur qui, pour notre odorat, reste imperceptible, mais parvient aux mâles des environs. Pendant ce temps, d'autres mâles et femelles se sont posés sur le sol et, dans les herbages du voisinage, se sont débarrassés de leurs ailes et se sont mis à courir de tous côtés, — les femelles en dressant la pointe de leur abdomen vers le ciel, et les mâles le nez au sol. Observons un mâle : nous constaterons que sa course, apparemment hasardeuse, le conduit néanmoins dans la direction de la femelle la plus rapprochée ; lorsqu'il l'a rejointe, il la touche

de ses antennes. Le couple, alors, s'en va — le roi sur les talons de la reine — à la recherche de sa nouvelle demeure.

Si, à ce stade, on retient le mâle à l'aide d'une allumette ou d'une brindille pour l'empêcher de suivre sa compagne, celle-ci s'arrête et attend qu'il l'ait rejointe. Si l'on s'arrange pour que deux couples se croisent en chemin, on n'a aucune difficulté à les amener à échanger leurs partenaires ; les mâles s'inquiètent peu de savoir quelle est la femelle qu'ils suivent, et les femelles paraissent également indifférentes à l'identité de leur compagnon.

Retirons de la termitière avant le vol nuptial, un certain nombre d'adultes ailés et plaçons-les dans une même boîte : ils conservent leurs ailes et ne s'accouplent pas. Il leur faut le stimulus préalable du vol nuptial pour parvenir aux deux autres étapes. Un vol même très court, d'un mètre par exemple, leur suffit. Le vol nuptial s'est produit parfois dans des termitières que j'avais emportées en laboratoire : chaque fois, les insectes ont volé en droite ligne vers la fenêtre la plus lumineuse. Là, beaucoup d'entre eux ont perdu leurs ailes, et certains se sont appariés selon leurs coutumes naturelles ; leur vol, cependant, n'avait guère couvert plus de 2 ou 3 mètres. La majorité, toutefois, s'est contentée de voleter contre la vitre et de courir au hasard, mais sans se débarrasser de ses ailes.

La copulation n'a pas lieu au moment de la *pariade*. Les deux compagnons errent sur le veld jusqu'au moment où la femelle trouve un emplacement qui lui paraît convenir à la fondation de son foyer. En cette occasion, c'est elle qui prend l'initiative, et le mâle se contente de la suivre docilement. Ayant trouvé une pierre, ou encore une souche de bois à demi enfoncée dans le sol, la femelle se met à creuser le sol humide ; parfois, le mâle l'y aide. Dans tous les cas, c'est la femelle qui accomplit la plus grosse part des travaux ; elle a tôt fait de creuser un boyau qui s'enfonce sous la pierre ou la souche, et le couple y disparaît, retournant à l'obscurité d'où il vient ; désormais, leur abondant équipement d'yeux ne leur servira plus. A 5 centimètres environ au-dessous de la surface du sol, la femelle construit une cellule d'un centimètre et demi de diamètre, et le couple s'y établit, après avoir pris soin d'obturer derrière lui, le tunnel d'entrée. Là, immobiles, oisifs, le roi et la reine attendront la fin de l'hiver ; et il est probable que la copulation n'aura pas lieu avant le retour des beaux jours, au printemps.

Les périls qui menacent le couple royal n'ont pas disparu. Bon nombre de couples sont noyés et détruits par les grosses pluies d'hiver ; d'autres sont dévorés par des ennemis souterrains, grenouilles ou taupes. En fait, des milliers de termites sexués qui quittent les termitières en automne, bien peu subsistent au printemps suivant. Pour les survivants, la sécheresse de l'été à venir semble constituer le danger le plus redoutable. S'il s'écoule plusieurs semaines sans pluie, les jeunes rois et reines périssent. Il y a des années où, pour une région donnée, le

vol nuptial se solde par un échec total : pas un seul couple ne réussit à survivre. C'est ainsi que, dans certaines portions du veld, on ne rencontre pas une seule petite termitière alors que les termitières de grande taille se présentent en grand nombre ; dans d'autres régions, les jeunes termitières abondent. Dans le premier cas, cela signifie que le vol nuptial s'est soldé par un désastre pendant plusieurs années consécutives, tandis que dans le second cas, il a mieux réussi. Dans les régions d'Afrique du Sud où s'est installé ce fléau qu'est la fourmi d'Argentine (*Iridomyrmex humilis*), on ne trouve pas la moindre termitière de petite taille parce que les fourmis vont chercher les termites jusque chez eux pour les détruire ; seules les vieilles termitières, bien gardées, bien défendues, peuvent résister à ces petites bêtes destructrices.

Pendant la première année, l'abdomen de la jeune reine enfle très peu. Elle pond quelque six œufs en septembre, puis, en compagnie de son mâle, passe tout son temps à les couver. Le couple ne quitte absolument pas le nid, pas plus pour aller chercher de l'eau que pour se ravitailler. Pour étudier le développement des nouvelles colonies, j'ai isolé bien des couples dans des récipients de verre contenant de la terre ; mais, dans ces conditions, les termites ne prospèrent pas : tôt ou tard, le couple dévore ses œufs et meurt. Je suis à peu près certain que cet échec est dû à des conditions de ventilation et d'humidité défavorables.

La fondation d'une nouvelle colonie de termites est une opération très lente. A la fin de la première année, la reine ne mesure encore que 7 millimètres de long, son abdomen reste mince et blanc, et sa famille ne comporte guère qu'une douzaine d'ouvriers étiolés. Quant au roi, nous avons déjà dit qu'il ne change pas d'aspect en vieillissant ; il conserve la minceur de son adolescence et reste aussi agile que les ouvriers ; il met beaucoup d'adresse à se dissimuler et, lorsqu'on ouvre une termitière, on a du mal à le découvrir. Mais, petit à petit ce groupe de termites se multiplie, la construction de la nouvelle termitière commence et se développe d'année en année.

Des parasites indispensables.

Disséquons un soldat ou une grande nymphe de termite à tête plate, et examinons au microscope le contenu de ses intestins. Le gros intestin comporte trois poches remplies d'une matière semi-liquide : les cryptes à symbiotes. Écrasons ces trois poches : nous nous apercevrons que leur contenu se compose de particules alimentaires partiellement digérées et mêlées à un nombre impressionnant de parasites étranges. Ceux-ci foisonnent si bien dans les trois grandes cryptes intestinales qu'ils représentent, pense-t-on, le tiers du poids total du termite. La plupart de ces parasites sont relativement gros, aussi les voit-on facilement sous un microscope ordinaire et même parfois à l'œil nu ; ils ont l'air de petits grains blancs.

Ces parasites sont des animaux minuscules, des protozoaires, et, pour la plupart, des flagellés, ainsi nommés en raison des longs filaments ou flagelles dont leur corps est équipé et qui leur permettent de se déplacer dans leur milieu liquide.

On en trouve des centaines et, quelquefois même, plusieurs milliers parmi les aliments partiellement digérés qui occupent le tube digestif du termite ; agités d'un mouvement continuel, serrés les uns contre les autres, ils ont à peine assez d'espace pour se déplacer. Il y a là un fantastique jardin zoologique et botanique en miniature car, parmi les protozoaires, on trouve aussi d'innombrables bactéries et spirochètes qui, plus petits encore que les parasites animaux, sont plus difficiles à distinguer.

Les plus courants, et les plus grands aussi, de ces protozoaires sont connus sous le nom de Trychonymphites ; ils sont munis de plusieurs longues flagelles dont ils doivent avoir du mal à se servir dans le peu d'espace que leur laisse leur habitat surpeuplé ; certains d'entre eux ont l'air de porter des poils bouclés ; en réalité, il s'agit de spirochètes qui se sont accrochés à eux et vivent, probablement, en parasites du second degré. En fait, on a découvert que les parasites qui fourmillent dans le corps des termites sont, eux-mêmes, victimes d'un demi-douzaine d'espèces de parasites plus petits.

On aperçoit, dans le corps semi-transparent des Trychonymphites, de toutes petites parcelles de nourriture, ce qui prouve qu'ils vivent du contenu du tube digestif de leur hôte. En revanche, on ne trouve rien de semblable chez d'autres espèces de protozoaires qui, probablement, se contentent d'absorber les matières organiques dissoutes dans les intestins du termite. Enfin, d'autres encore, exploitent les bactéries et les protozoaires de petite taille. Ces grandes cryptes à symbiotes du termite primitif constituent d'étranges univers autonomes où grouillent les animaux les plus surprenants qui passent leur temps à se multiplier, à manger et à se faire dévorer.

Chaque groupe de termites primitifs a ses protozoaires personnels ; et les savants qui se sont penchés sur la question savent, par un simple examen des parasites, deviner le genre de termite dont ils proviennent. Ces parasites peuvent même servir de base à la classification des termites, car on a reconnu que les espèces abritant des parasites voisins appartiennent elles-mêmes à des groupes voisins. Il en va de même chez les blattes, mais sur une échelle moindre, toutefois.

Comment les termites en viennent-ils à abriter ces parasites, et comment expliquer que ceux-ci se répandent peu à peu parmi les membres de la colonie, jusqu'au moment où seuls les jeunes en sont exempts ?

Dans le cas des flagellés, on n'a découvert aucun kyste ; or ces protozoaires, en dehors de ces noyaux protecteurs, sont incapables de vivre à l'air libre. Il faut donc en conclure qu'ils se transmettent directement

d'un insecte à un autre. C'est à l'occasion de l'alimentation proctodéale [1], que la transmission s'effectue. Chaque fois qu'un termite mue, il perd en même temps ses membranes intestinales et leur contenu ; ses parasites suivent le même chemin. Mais, après la mue, l'alimentation proctodéale a tôt fait de repeupler sa faune de protozoaires. Les jeunes rois et reines en emportent avec eux au moment où ils s'envolent pour créer ailleurs une nouvelle termitière ; et, un peu plus tard, ils contaminent leur progéniture. Ainsi, l'étroite association des termites avec leurs protozoaires se poursuit depuis le commencement des temps ; *et aucun des associés ne saurait exister sans son partenaire.*

Jusqu'ici, nous avons désigné les protozoaires du nom de parasites ; mais le terme n'est pas exact. Ce sont, plutôt des commensaux, ou des symbiotes. On appelle parasite une créature qui vit aux dépens et au détriment de son hôte ; le commensal est celui qui vit en compagnie d'un autre individu, avec ou sans bénéfices, mais toujours sans inconvénient pour l'un et l'autre partenaire ; les symbiotes sont des associations d'organismes vivants à bénéfices mutuels. De nos jours, on s'accorde généralement pour affirmer que le tube digestif des termites inférieurs contient à la fois des symbiotes, des commensaux et des parasites. Ces termites, qui creusent leurs galeries dans les arbres et bois morts, se nourrissent essentiellement de cellulose, aliment très difficile à assimiler et que peu d'animaux parviennent à digérer. Mais certains protozoaires et bactéries en sont capables ; ils sont les symbiotes indispensables au bien-être de leur hôte.

S. M. SKAIFE

1. Les termites se repassent les uns aux autres de la nourriture à demi digérée.

IMAGES DE PARIS

par Denise Bourdet

FRANCIS POULENC

On a, le mois dernier, vu si souvent sa photographie dans les journaux du monde entier, que sa physionomie déjà célèbre est maintenant populaire. Qui ne sait aujourd'hui que Francis Poulenc est tout en jambes et en bras, avec des cheveux grisonnants strictement coiffés, un long visage au nez quêteur, aux oreilles attentives de chien de chasse, et sous des lèvres ombrées d'une moustache, un menton de chanoine. Ses sourcils et ses yeux descendent vers ses tempes, et le blanc de l'œil prend autour de ses prunelles jaspées une importance, qui met en valeur leur mobilité. Vêtu avec une sobre élégance, il n'a pas du tout le « genre artiste », et son naturel et sa bonne grâce charmaient tous ceux qui, à Milan, l'appelaient respectueusement le Maestro.

Lorsque, sous les acclamations et les bouquets de roses, il apparut sur la scène de la Scala, à la fin de la première représentation des *Dialogues des Carmélites*, ce n'est pas seulement son admirable opéra qui nous bouleversait, nous ses amis français venus l'entendre, mais encore de voir notre Francis triompher dans le plus beau théâtre lyrique du monde. Du haut en bas des six étages de galeries, les spectateurs applaudissaient et au bout de cet immense fer à cheval doré qu'est la salle de la Scala, sur cette scène fameuse, lui, pliant en deux sa haute silhouette, avait l'aisance d'un homme habitué aux bravos.

« Qui donc vous a appris à saluer ainsi ? » lui demandait, étonnée, la Pederzini qui venait d'être la prieure du carmel. « Personne, répon-

dit Poulenc amusé. Mais j'ai derrière moi trente-cinq ans de concerts. » Car ce maestro est un excellent pianiste, qui joue souvent en public ses œuvres, et fait avec Pierre Bernac, l'un des meilleurs interprètes de ses mélodies, de fréquentes tournées.

« Toi, ma plus vieille amie », disait-il en me serrant dans ses bras après la représentation. C'est vrai que nous nous sommes connus en 1917, sur une plage. Mais Francis n'a jamais été fait pour les plages. Il s'y ennuyait. Il a toujours aimé uniquement la musique. A trois ans, son jouet préféré était un petit piano de bazar qu'il ne quittait pas et appelait son do-ré-mi. Sa mère était une excellente musicienne, et sans être une virtuose avait ce dont il a hérité, un ravissant toucher.

Poulenc est né à Paris, « au cœur même, dit-il, 2, place des Saussaies ». La famille de sa mère était purement parisienne, et si Mlle Royer fit exception à la règle en épousant un Aveyronnais, c'est qu'il était né au Marais.

« Dans la famille de mon père, dit Francis, on aimait sincèrement la musique, mais la littérature et la peinture y tenaient peu de place. Tandis que chez celle de ma mère, où l'on compte des tapissiers, des ébénistes, des bronziers, on avait le culte de tous les arts. J'ai eu aussi un arrière-grand-père horticulteur sous le Premier Empire, à Nogent-sur-Marne. Nous avions là une maison de famille. Nogent avec ses guinguettes, ses bals-musettes et ses marchands de frites était pour moi le paradis des vacances. Les airs de Christiné et de Scotto que j'y ai entendus sont devenus mon folklore. Et il y a dans ma musique un côté mauvais garçon, comme disent mes amis, qui vient de ces souvenirs d'enfance. »

Ce nom de Poulenc dont Francis illustre maintenant la musique française, son arrière-grand-mère l'avait aussi rendu célèbre, mais en pharmacie. Elle était, en 1830, fille d'un traiteur pâtissier dont la maison fut détruite en 1848. La jeune Mme Poulenc, écœurée sans doute des tourtes et des gâteaux paternels, songea alors à opposer à leurs vertus indigestes celles curatives des poudres et des cachets, en fondant une maison de produits chimiques, qui fusionna plus tard avec les Usines du Rhône. L'arrière-petit-fils a hérité davantage la science du gastronome que celle de la pharmacienne. Et il conserve précieusement un livre familial de recettes de cuisine, où il puise souvent pour le plus grand plaisir de ses convives. Le poulet Belle Armurière, les pommes de terre Saint-Antoine, ou la crème bachique, par exemple, n'ont pas d'exquis que leurs noms, et l'eau clairette, malgré son adjectif innocent, est un mélange d'eau-de-vie, de cannelle, de clous de girofle, dont Francis Poulenc aime à déclarer, texte en main « qu'elle est recommandée contre le mauvais air en temps de peste, et pour augmenter les forces et le courage des femmes en travail d'enfant. »

Quand on vient le voir vers cinq heures, il demande : « Quelle sorte de thé veux-tu boire ? » Et il va dans sa chambre ouvrir un placard où

il en garde une collection. « Veux-tu du Souchong, ou de l'Earl Grey's parfumé ? Sens-le, c'est merveilleux. J'ai aussi du Formosa, du thé fumé, ou du Prince de Galles, qui est bien. Mais je peux demander à Anna de t'en faire plusieurs tasses différentes... » Le goûter devient une dégustation, où l'on discute gravement les mérites de chacun. Il ne se couche jamais, aussi tard que ce soit, avant d'avoir bu une tasse de thé. « Je ne pourrai pas dormir sans cela », affirme-t-il. — Tu ferais bien mieux de prendre de la fleur d'oranger. — La fleur d'oranger ! Tu ne penses pas à ce que tu dis. Quand j'en prends, je ne peux pas me réveiller pendant deux jours. » Et pourtant, ce n'est pas un esprit paradoxal.

Il habite, rue de Médicis, un appartement en plein soleil, sur le Luxembourg. Il l'a arrangé avec un goût exquis, hérité cette fois des tapissiers et des ébénistes de son ascendance maternelle. Pas un bibelot, pas un objet qui ne soit raffiné et charmant. Sur les murs jaune pâle, des détrempes de Picasso, des pages manuscrites de Chabrier, de Ravel, des photographies de ses amis, de sa famille, sont accrochées. Qui est ce des Grieux ? C'est le ténor Clément qu'il a vu à l'Opéra-Comique quand il avait huit ans. Sur sa table, ce fox à poil dur qui a l'air d'écouter la voix de son maître : « C'est mon cher Nounourse, que j'ai tant aimé. » Et sur le piano cette unique photo, c'est celle de Ricardo Viñès. A quinze ans, comme il voulait travailler sérieusement, une amie de ses parents, Mme Sienkiewicz, le présenta à Ricardo Viñès, que Francis admirait et qui était un des rares virtuoses à jouer la musique moderne, qu'il enseignait mieux que personne. « Cette rencontre avec Viñès fut capitale pour moi, dit toujours Poulenc. Je lui dois tout. »

Qui le connaît bien, sait qu'il est la fidélité même. A Noisay, près d'Amboise, où depuis 1927 il a une ravissante maison, c'est encore l'image de Viñès qui trône sur son piano. Au-dessus de la Loire, la terrasse a un parterre de buis et de géraniums roses, qu'il entoure de soins dont son ancêtre horticulteur lui a légué la sagacité. Que de bonnes fées au berceau de ce musicien !

Les réunions amicales au *Grand Coteau* sont rythmées de parties de boules et de repas succulents, et les petits vins de Touraine aident à prolonger gaiement les soirées. « Francis, raconte-nous une histoire », demande-t-on pour ne pas se séparer encore. Car il est un extraordinaire conteur. S'il y avait un magnétophone dans le salon, il enregistrerait de longs récits que l'on pourrait publier tels quels, il n'y manquerait pas une virgule. Ils ont leur titre que les habitués connaissent et réclament tour à tour. Et l'on écoute *le Poêlon d'argent, le Dimanche de novembre*, ou la plus belle de toutes, *le Lieutenant Lucien*, qui se passe pendant la guerre de 14, débute comme le *Grand Meaulnes* et finit comme *Mitsou*. Et bien d'autres encore, parce qu'elles sont toutes des histoires vraies, et que sachant observer et écouter, il enrichit sans cesse son répertoire. Il est très intime, à Amboise, avec une vieille dame qui fut l'une des plus célèbres demi-mondaines de l'époque 1900, et elle

lui fournit des anecdotes qu'il met en forme avec une science très sûre de l'effet.

Mais *le Grand Coteau* ne sert pas qu'à recevoir ses amis, Poulenc y fait de longues retraites pour travailler. Jamais il n'a rien composé à Paris. Cependant, Noisay n'est pas le seul endroit propice à son inspiration, et l'un de ses lieux d'élection est Cannes. Il y avait une tante, qu'il aimait tendrement, et c'est son souvenir qui l'attache à cette ville, à priori si mal faite pour le recueillement. Il s'installe des mois durant au Majestic, et sur les douze tableaux des *Dialogues des Carmélites* qu'il mit trois ans à écrire, sept l'ont été là. Un huitième au Beau-Rivage de Lausanne, un neuvième au consulat de France à Alexandrie, deux autres à Noisay, et le dernier à l'hôtel de la Grive-Dorée à Tourettes. C'est là, dans cette petite chambre qu'il avait encombrée d'un piano, que j'ai entendu pour la première fois les *Dialogues des Carmélites*, joués et chantés par Francis. Son toucher est meilleur que sa voix, sans doute, mais ce long crépuscule d'été où je voyais par la fenêtre ouverte les toits du village descendre vers les gorges du Loup, restera lié pour moi à l'émotion profonde que dégage la parfaite concordance de cette belle musique avec ce beau texte.

C'est M. Valcarenghi, directeur de la maison Ricordi, qui proposa à Poulenc d'écrire un opéra sur les dialogues de Bernanos, inspiré par la remarquable nouvelle de Gertrude von Lefort. C'était bien connaître le musicien, que les sujets religieux touchent, car il a une foi sans faille.

Quand la date de la première à Milan fut fixée, Poulenc écrivit à la Mère Supérieure du Carmel de Compiègne pour l'en prévenir. Elle lui répondit par une lettre l'assurant que ce jour-là : « Nous *serons* silence, mais silence priant, afin que soit procurée la louange de l'Éternel par cette œuvre écrite à la gloire de nos Bienheureuses, et exprimant les vibrations de votre âme chrétienne. »

Poulenc aime se rappeler qu'à la dernière répétition à la Scala, les cantatrices en robes de carmélites pleuraient, et que la Ratti, qui prête la pureté de sa voix à la sœur Constance, voulait rendre son rôle qui l'impressionnait trop. « Heureusement, ajoute Poulenc, elle a vingt ans, et passe facilement des larmes au rire.

» Tu me connais, j'attache une grande importance aux rapports humains, et encore plus que de mon succès, je me suis réjoui pendant ce mois que j'ai passé à Milan de me sentir entouré d'une chaleureuse sympathie, et même par de la tendresse. J'ai été admirablement servi par tous. Les décors de Wakhevitch, la mise en scène de Mme Wallmann, célèbre à Salzbourg avec son *Falstaff* pour Toscanini, et *Obéron* pour Bruno Walter, sont superbes. J'ai eu dix répétitions avec l'orchestre seul, et plus de vingt avec l'orchestre et les chanteurs, ce qui est considérable, et je n'ai qu'à me louer du chef, Sanzogno. J'ai été reçu, fêté, et pour un musicien, être joué à la Scala, tu penses... dit Poulenc en levant les bras. En 1943, la salle avait été abîmée par un bombardement.

Elle a été refaite grâce à la libéralité du directeur, Ghiringhelli. Et c'est Toscanini qui en 1946 a fait la réouverture. On tremblait que l'acoustique n'ait changé, à cause des nouveaux matériaux employés. Avant la première répétition, Toscanini entra, frappa dans ses mains, écouta, et dit : « Cela ira ». Pour confirmer son dire, il fit jouer quelques notes à un violon, une flûte, puis monta au pupitre. Cela allait en effet. »

« Ici, à l'Opéra, reprend Poulenc, où *Mes Carmélites* seront données en mai, mon plaisir sera différent. Après l'optique italienne, ce sera l'optique française. Denise Duval chantera le rôle de Blanche de La Force. C'est en pensant à elle, c'est pour elle que je l'ai composé. Suzanne Lalique fera les décors, Maurice Jacquemont la mise en scène, Dervaux conduira l'orchestre. D'autres joies me sont réservées, dit-il, la mine gourmande, et je n'entends pas les comparer, mais les additionner. »

Sagesse épicurienne qui est bien celle de cet homme qui ne refuse aucun plaisir du cœur et de l'esprit. Il connaît la musique du monde entier, et se tient au courant de toutes les tendances musicales nouvelles. Il est passionné de théâtre, y va souvent, et Édouard Bourdet ne manquait jamais de lui lire ses pièces, sitôt achevées. Balzac et Proust lui sont familiers, il peut citer des cadences entières de Bossuet et des phrases de Chateaubriand, mais il n'oublie pas d'acheter les cinq ou six livres importants parus dans l'année. Il a un culte de la poésie qui l'a poussé à écrire de très belles mélodies sur ses poèmes préférés. Et il adore la peinture. « Je suis un visuel, affirme-t-il, et je souffre davantage par l'œil que par l'oreille. »

Plaisirs et déplaisirs vivement ressentis, si la sensibilité de Francis Poulenc multiplie pour lui les hasards du malheur, elle augmente aussi les chances du bonheur.

L'OPÉRA DE GABRIEL

A l'extrémité de l'aile nord du château de Versailles, Mansart avait prévu une salle de spectacles. Mais pendant près d'un siècle son projet ne se réalisa pas. Et c'est dans le salon de la Paix, l'escalier des Ambassadeurs, l'Orangerie, la Cour de Marbre ou celle des Princes qu'erraient la tragédie, l'opéra, la comédie et le ballet. Les travaux entrepris en 1748 par Gabriel pour doter le palais d'une salle d'opéra furent vite abandonnés. Repris en 1753, ils cessèrent jusqu'en 1767 où l'on décida de les poursuivre, et l'on put les achever en 1770, pour le mariage du dauphin et de l'archiduchesse Marie-Antoinette, qui inaugurèrent le théâtre par un festin, auquel succéda durant une quinzaine de jours une série de brillantes représentations.

L'année suivante pour le mariage du comte de Provence, et en 1773 pour celui du comte d'Artois, de nouvelles saisons de fêtes et de spectacles s'y déroulèrent. Mais comme le faisait remarquer ici même

M. André Chamson[1], lorsque Louis XV meurt à Versailles « le théâtre a quatre ans ; le centre de la monarchie n'a plus que quinze ans à vivre ». Et durant ces quinze années, l'Opéra de Gabriel eut une concurrence, le théâtre de la reine au Petit Trianon, et celui qu'elle fit édifier dans l'aile neuve, en face de la chapelle. Les représentations dans ces salles plus petites étaient d'ailleurs moins dispendieuses que celles données à l'Opéra, qui exigeaient un luxe de lumières, une énorme figuration, un personnel nombreux, des décors coûteux. Celui-ci ne servait plus qu'à des fêtes exceptionnelles, celles des noces de Mme Clotilde, sœur du roi, d'autres à l'occasion du séjour de Joseph II, de la naissance du dauphin ou de la visite du comte et de la comtesse du Nord. Et le 1er octobre 1789, les gardes du corps y donnèrent aux officiers des régiments de Flandres et des Trois-Evêchés et à ceux de la Garde nationale, un banquet qui termina les fastes de l'Opéra de Gabriel.

Pendant la Révolution, la Société populaire de Versailles y siégea, et ce fut une salle abandonnée et délabrée que Louis-Philippe entreprit de restaurer. Mais il lui retira toute élégance en recouvrant sa polychromie d'un badigeon rouge pompéien, plus convenable peut-être aux bals qu'y organisa la Garde nationale. Plus tard, en 1855, Napoléon III y offrit une fête à la reine Victoria, et en 1871 l'Opéra fut aménagé pour recevoir l'Assemblée nationale.

Depuis lors, il fut affecté aux réunions du Sénat. Sa luxueuse décoration disparue, les besoins de l'État achevèrent de le défigurer. Le plancher fut exhaussé pour recevoir les fauteuils des sénateurs, et par souci d'économies d'éclairage, le plafond peint par Durameau, où « Apollon prépare des couronnes aux hommes illustres dans les Arts » fut remplacé par une verrière.

C'est grâce à M. André Japy, architecte en chef du château, que Versailles va retrouver son Opéra de Gabriel. En grattant le triste badigeonnage louis-philippard, il a fait réapparaître son décor originel, et à l'aide de documents heureusement conservés, il a pu reconstituer fidèlement cet exemple du luxe raffiné du XVIIIe siècle. Sous le plafond de Durameau remis en place, les trois étages de balcons avec leurs appuis en velours bleu ciel, sont ornés des bas-reliefs dorés de Pajou. L'intérieur des trois loges royales grillées et entourées de faisceaux, sont garnies, comme des boudoirs, de panneaux décorés de peintures délicates. Au deuxième étage, entre les colonnes ioniques et contre de hautes glaces à petits panneaux encadrées de draperies de moire bleu ciel, brillent une rangée de douze lustres de cristal, dont les reflets sont doublés par ceux qui sont suspendus autour de la salle.

Les faux marbres des murs et ceux des colonnes, ont été refaits tels qu'ils étaient à l'origine, et ne sont pas l'un des aspects le moins surprenant du théâtre, les uns tigrés de vert, les autres tachés de rouge, et prétendant guère à reproduire exactement les mouchetures du Cam-

1. *Revue de Paris* du 1er avril 1935.

pan ou les veines du Languedoc. Le velours ciselé bleu foncé des banquettes, celui uni et bleu pâle des fauteuils et des pliants ont été tissés d'après des échantillons de l'époque, le rideau de scène, semé de fleurs de lys autour d'un écusson aux armes de France, a été refait scrupuleusement d'après les descriptions et les inventaires. Et le foyer a retrouvé ses faux marbres polychromes, ses figures et ses médaillons sculptés par Pajou.

Quand, à sa prochaine visite, la reine Elisabeth II, après avoir suivi la galerie de pierre qui mène au théâtre, occupera la loge royale, elle ne pourra manquer d'être frappée par la beauté unique de cette salle, et peut-être émue de se croire transportée au temps de nos derniers fastes monarchiques. On peut déplorer cependant que pour cette inauguration sensationnelle, on n'ait pas réservé une soirée dans le programme des réceptions offertes à la reine d'Angleterre. C'est l'après-midi qu'on lui donnera une représentation dans l'Opéra de Gabriel. C'est dommage : un théâtre doit être entouré de nuit pour mieux éblouir.

La scène de celui-ci est la plus grande en France, après celle de l'Opéra. Elle permet donc d'y monter les plus beaux spectacles qui soient. Mais lesquels ? La salle n'a que six cents places, à quel prix devrait-on les vendre pour amortir les frais des grandes mises en scène ? Quand on sait qu'il n'est pas un festival qui ne soit en déficit, même après la plus fructueuse des saisons, on peut se demander si ici, les œuvres de Lulli, Rameau, Gluck qui y seraient mieux qu'ailleurs à leur place, auraient le pouvoir de drainer à Versailles les mélomanes du monde entier. Une vaste scène, une petite salle, c'est un corps débile à grosse tête, cela ne vit pas vieux.

LE THÉATRE DE GROUSSAY

A cinquante kilomètres de Paris, M. Charles de Beistegui possède un château. Des bois peuplés d'antilopes, un lac où des îles posent sur l'eau des bouquets d'arbres, et montant jusqu'aux marches du perron, une prairie où l'on taille l'été des chemins verts dans le foin odorant, l'entourent d'un grand parc dont le décor romantique est achevé par l'église de Montfort-l'Amaury, qui surgit des lointaines frondaisons.

Charles de Beistegui depuis longtemps songeait à construire un théâtre dans ce beau lieu, et il eut d'abord le projet d'édifier sur une île du lac une *fabrique* en forme de pyramide, qui aurait contenu une salle de spectacle.

Mais comme il a le génie de transformer ses demeures, il préféra agrandir Groussay, cette vaste maison construite au début de l'Empire, mais dont l'une des façades en rotonde évoquait encore le Directoire. Il en confia le soin à Emilio Terry, qui sut y ajouter harmonieusement deux longues ailes basses qui se terminent par deux pavillons plus hauts, et carrés. Dans celui de l'est se trouve le théâtre.

Lorsque de la bibliothèque on passe dans la galerie incurvée comme un croissant, où le double de la série célèbre des tapisseries de Goya au Prado couvre les murs, on peut entrer dans le théâtre par une porte que rien ne différencie des autres. Qu'il fasse partie de l'habitation, ajoute à l'effet de surprise le plaisir de sentir mêlée familièrement à la vie de la maison cette salle somptueuse, qui évoque tous les plaisirs de l'esprit et de l'imagination.

Car c'est un vrai théâtre, équipé d'un jeu d'orgue et d'une installation électrique des plus modernes, dont la scène de sept mètres de large sur six de profondeur et la fosse d'orchestre pour une vingtaine de musiciens, permettront de jouer la tragédie ou la comédie, l'opéra ou le ballet.

La salle a environ deux cent trente places. Chaises et fauteuils volants, blancs et or couverts de damas rouge, garnissent les trois étages de loges et le parterre, d'où un escalier à balustres blancs et or conduit à la loge d'honneur, placée sous une tente d'apparat en damas rouge, sur fond de damas bleu.

Tout le théâtre est ainsi blanc et or, rouge et bleu. Bleu le damas où des passementeries dessinent des panneaux sur les murs, rouge celui dont les draperies retenues par des nœuds de velours et frangées de volants de velours, recouvrent les balcons et les colonnes qui les soutiennent. Blanc et or le cadre de scène autour du rideau de damas bleu et du manteau d'Arlequin en damas rouge, où sont suspendus trois petits lustres en verre de Venise, semblables aux appliques de la salle. Au-dessus de la scène, des médaillons bleus et or encadrent les profils en bas-reliefs de Racine, Mozart, Marivaux, Lulli et Goldoni.

Au plafond, peint dans le goût de Marot d'un décor en trompe-l'œil de potiches chinoises, pend un immense lustre en verre de Venise, que l'on remontera pendant le spectacle afin qu'il ne gêne pas la vue de la scène.

Un tapis au point de Savonnerie couvre le sol, et le décor en a été étudié de telle sorte que chaque marche d'escalier semble ornée d'une frange de glands.

Après ces jeux d'ombre et de lumière des damas et des cristaux, on trouve sous la galerie des Goya qui sera le foyer du théâtre, le foyer des artistes, sur lequel s'ouvre une dizaine de loges. Tout est bleu et rouge encore, mais c'est la toile de Jouy qui met là sa fraîcheur et sa gaieté. Du même motif, rouge pour le foyer, bleu pour les loges, elle tend les murs, garnit des canapés, des chaises longues, des fauteuils laqués blancs et, comme les tables à coiffer recouvertes de mousseline, rappelle de façon charmante qu'on est ici dans une maison de campagne.

A Cirey, Voltaire aussi avait un petit théâtre. Mais il n'en reste rien, car l'intérêt pour lui était d'y jouer la tragédie avec Mme du Châtelet, et non d'en faire une œuvre d'art. A Chimay, Mme Tallien engraissée, rangée, ayant épousé un cadet Caraman, pour se consoler de n'être guère

reçue dans la haute société, fit construire sous la terrasse du château un théâtre dont elle était la vedette. Il existe encore, mais à titre de curiosité. A Lançut, en Pologne, un théâtre de style Directoire d'une centaine de places, était placé au centre du château. C'est maintenant un musée. A Brienne, dans l'Aube, le château avait un théâtre avec une entrée particulière. Aujourd'hui tout cela est abandonné et à vendre. A Paris, au début de ce siècle, dans l'hôtel de la rue Saint-Dominique qui est devenu l'ambassade de Roumanie, la comtesse de Behague installa un théâtre avec une grande scène au machinisme très moderne pour l'époque, et dont la salle était de style byzantin. Il ne sert plus à rien. Et au XVIIe siècle, dans les châteaux, les théâtres n'étaient que provisoirement dressés dans une galerie, comme celle qui accueillit Molière à Chambord, ou dans une orangerie, comme plus tard à Sceaux par exemple, chez la duchesse du Maine.

Mais à Groussay, Charles de Beistegui a fait une œuvre durable. Ce ravissant théâtre restera comme une des preuves de son imagination créatrice et de son talent personnel. C'est à la Comédie-Française qu'il a réservé le privilège de l'inaugurer ce mois-ci. Elle y jouera, après un impromptu composé pour la circonstance par Marcel Achard, *la Fausse Suivante*, que Jean Meyer mettra en scène. Cette comédie de Marivaux jamais jouée depuis 1724, s'inscrira ensuite au répertoire de la Salle Richelieu, où elle sera représentée dans le décor et les costumes conçus par Charles de Beistegui.

Ainsi, pour être une salle privée, celle de Groussay n'en est pas moins appelée à un destin théâtral d'importance.

DENISE BOURDET

par THIERRY MAULNIER

DE PATATE A JULES CÉSAR

La carrière de la nouvelle pièce de Marcel Achard a commencé pour ainsi dire le même jour que celle de *La Nuit romaine* d'Albert Vidalie. Ces deux pièces étaient aussi différentes qu'il est possible, l'une signée de l'un des noms les plus célèbres du théâtre contemporain, l'autre de celui d'un quasi-débutant ; l'une maintenue dans le ton de la fantaisie légère, dans le jeu brillant des situations et des caractères, l'autre déchaînant dans un lyrisme furieux les personnages éclatants d'une tragédie costumée vers les paroxysmes de la luxure et de la mort. L'une a eu pour elle l'approbation enthousiaste d'une critique unanime, un concert de louanges sans réserves tel que l'*Alouette* de Jean Anouilh elle-même n'avait pas obtenu le semblable. L'autre a eu des champions chaleureux et convaincus, mais aussi des adversaires si acharnés que l'un d'eux n'a pas hésité à revenir à la charge, avec l'espoir de mieux l'accabler, dans plusieurs chroniques successives. Toutes deux comptent parmi les grands succès de la saison, ce qui prouve qu'on ne saurait définir simplement les mécanismes qui poussent le public vers les guichets d'un théâtre. Pourquoi va-t-on voir une pièce ? Parce que tous les critiques en ont dit du bien, dans certains cas. Dans d'autres cas, parce que, tout en en disant du mal, ils ont concédé qu'elle faisait rire, et beaucoup de spectateurs vont au théâtre pour rire et presque uniquement pour cela. Dans d'autres cas encore, parce qu'elle comporte un élément d'intérêt érotique, soit dans son thème général, soit dans telles de ses situations et dans le jeu de tel ou tel comédien ou comédienne, ou encore, parce que la critique a crié au scandale, parce qu'une « bataille » se livre autour d'elle, parce que l'on en parle, et qu'il faut se faire une opinion, parce qu'elle fournit un des sujets de conversation du moment. Je n'ai pas indiqué, parmi ces motifs majeurs, la qualité du langage, qui ne touche que les raffinés, ni l'efficacité proprement théâtrale, qui est sans aucun doute un élément déterminant, mais n'agit, en général, que combinée avec un ou plusieurs autres. A elle seule, elle n'assure que les succès d'estime

qui, dans les conditions actuelles de l'exploitation théâtrale, ne suffit pas.

Les jugements de la critique, qui étaient jusqu'à ces derniers mois tout puissants pour décider du succès et de l'échec au théâtre, paraissaient avoir perdu depuis quelques mois de leur autorité, comme si une certaine divergence apparaissait entre le goût des spécialistes et celui du spectateur moyen. C'est ainsi que parmi les pièces qui font, au cours de la saison actuelle, une carrière brillante et profitable, il en est deux au moins, le *Pauvre Bitos* de Jean Anouilh et *La Chatte sur le toit brûlant* de Tennessee Williams, que mes confrères avaient pour ainsi dire condamnées à mort dès le premier jour. Raison de plus pour noter d'une pierre blanche les occasions où l'accord se rétablit. Ce fut le cas pour *Requiem pour une nonne* ; c'est de nouveau le cas pour *Patate*. Dans cette comédie, dont le titre pittoresque indique déjà le thème (« Va donc, eh, patate », est la formule méprisante avec lequel on dit, en bon argot parisien, son mépris au chauffeur maladroit, au piéton imprudent, aux « minables », aux timides, aux inadaptés). Marcel Achard nous conte l'histoire d'un garçon qui a été, dès le collège, humilié dans son orgueil par la supériorité insolente d'un camarade mieux doué, sinon pour les études, du moins pour les choses de la vie, qui est pourtant resté attaché à ce camarade dans cette association de l'inférieur au supérieur où le premier nourrit des sentiments masochistes, ramasse les miettes des triomphes de l'autre, et attend patiemment une revanche improbable, mais possible. En fait, pour l'humilié de Marcel Achard, le moment de cette revanche arrive, et il peut goûter la joie de voir son ennemi intime se traîner à ses pieds en suppliant. On le voit, il ne s'agit pas là d'un sujet « gratuit », inventé et agencé de toutes pièces dans l'univers de la convention théâtrale pour permettre à l'auteur une brillante démonstration de virtuosité. « Patate » existe. Il est, sinon exactement un « caractère », tout au moins un type réel de comportement humain face aux circonstances et face à autrui. La comédie de Marcel Achard est ainsi établie sur le fond solide des grandes comédies du répertoire. Le dialogue est brillant, avec quelques « mots d'auteur » qui touchent la cible, la construction est élégante, le rythme se maintient jusqu'au terme du dernier acte.

M. Pierre Dux joue en grand comédien le rôle principal et a assuré une mise en scène irréprochable en choisissant des comédiens qui, de Mme Simone Renant à M. Maurice Teynac, en passant par la charmante Sophie Daumier, portent la pièce tout entière à son plus haut point d'agrément et d'efficacité. Bref, les spectateurs sont heureux, et M. Marcel Achard peut l'être aussi.

***

La reprise de l'*Amphitryon*, de Jean Giraudoux, à la Comédie des Champs-Élysées, était attendue avec impatience et avec un peu d'angoisse, par tous ceux en qui reste vivant le souvenir des heures dorées de la

grande époque théâtrale de l'entre-deux guerres. Je tiens pour ma part l'œuvre dramatique de Jean Giraudoux pour l'une des plus importantes, sinon la plus importante, que nous ait donnée le dernier demi-siècle, et je suis assuré qu'elle trouvera sa place, après quelques périodes possibles de faveur et de défaveur, dans le grand répertoire français. Je ne me fonde pas seulement, pour la placer si haut, sur sa qualité littéraire, mais sur sa qualité proprement théâtrale. *Siegfried, Électre, Judith, la Guerre de Troie n'aura pas lieu*, ce ne sont pas seulement des dialogues brillants et ingénieux, une langue miraculeuse dont chaque mot étincelle et chatoie, ce sont d'abord et surtout de grands conflits dramatiques où s'affrontent des personnages porteurs de nos plus profondes raisons de vivre, des passions portées à l'état lumineux de leurs archétypes éternels. Il y a eu un malentendu dans le succès de Giraudoux ; le temps dissipera ce malentendu, et, derrière le vêtement brillant et fragile d'une sorte de préciosité, dénudera la grandeur et la force. Mais ce beau théâtre est un théâtre difficile et semé de pièges pour les metteurs en scène et les interprètes. Le texte y est un commentaire éclatant des sentiments et des situations plus qu'il n'en est l'expression directement vécue. Il exige une transposition qui n'en éteigne pas le feu. Il est également impossible de le « jouer » comme on joue du Bernstein et de le « dire ». Louis Jouvet avait découvert les secrets qui permettaient de « faire passer la rampe » à des textes qui refusent en même temps la récitation et le réalisme. Il n'est pas facile de retrouver ce secret. Il faut bien dire, en outre, que parmi les pièces de Giraudoux, *Amphitryon* n'est pas la meilleure. Œuvre ravissante, un peu trop ravissante. Mineure. Une architecture arachnéenne où manquent les piliers solides. Un incomparable jeu de l'esprit, mais un jeu. Un spectacle raffiné, seulement raffiné, pour des spectateurs raffinés. La reprise d'*Amphitryon* à la Comédie des Champs-Élysées nous a laissé sur les lèvres je ne sais quel goût de déception.

Il n'en est pas de même de la reprise de *Celles qu'on prend dans ses bras*, de cet autre grand seigneur de notre théâtre qu'est M. Henry de Montherlant. Il me semble que la pièce — à laquelle on a certes le droit de préférer *la Reine morte* ou *le Maître de Santiago*, ou *Port-Royal* — est apparue plus forte encore que lors de sa création. L'architecture est belle, simple et solide, l'œuvre va droit au public sans lui faire de concessions, le ton est d'une vigueur amère. M. Victor Francen, qui avait créé la pièce avec Mme Gaby Morlay, a cette fois une autre partenaire, Mme Hélène Gerbert, qui a beaucoup de style dans la vérité, de sobriété dans la force, et avec qui peu d'autres peuvent rivaliser dans son emploi.

— Le *Jules César* de Raymond Hermantier avait eu un très grand succès au festival de Nîmes, où je ne l'avais pas vu. Jean Vilar a prêté à Hermantier le théâtre de Chaillot pour lui permettre de présenter ce spectacle à Paris et Hermantier a accepté, avec le courage qu'on lui connaît, cette chance qui était aussi une épreuve. Montrer son *Jules César* dans la salle du T.N.P., c'était en effet se colleter avec trois difficultés majeures. Il est

toujours dangereux, et souvent décevant, de transporter dans une salle fermée un spectacle monté et réglé pour le plein air. La complicité d'un décor admirable est perdue, les spectateurs sont moins prompts à donner leur adhésion et les échos de la réussite antérieure, qui sont venus jusqu'à eux, les rendent plus exigeants. Les qualités requises des acteurs aux arènes de Nîmes, ou dans la cour d'Avignon, et celles qu'ils doivent manifester dans une salle parisienne ne sont pas les mêmes. Celles qui sont primordiales dans le premier cas, la noble ordonnance de la mise en scène, l'ampleur des mouvements, la beauté des statures, le volume vocal et la netteté de l'articulation, cèdent le pas à la vérité intérieure, à la subtilité du jeu, au *rythme* dont le rôle devient capital pour soutenir au degré d'intensité qu'il faut une attention plus rétive et plus prompte à se lasser. En outre, jouer à Chaillot, dans la salle de Vilar et devant les habitués des spectacles de Vilar, s'est s'exposer délibérément à une comparaison dans laquelle Vilar bénéficie au départ de plusieurs avantages, l'expérience d'un théâtre dont il a appris à utiliser les ressources et à déjouer les pièges, l'habitude de la collaboration avec le personnel technique, des ressources financières plus importantes et l'apport de comédiens illustres, tels que Gérard Philipe ou Maria Casarès. Enfin, il est bien évident qu'Hermantier ne pouvait pas disposer dans un théâtre qui lui était offert pour deux ou trois semaines du temps qui lui eût été nécessaire pour une mise au point parfaite.

Ce que Raymond Hermantier a réussi à faire, dans ces conditions très dures dont il faut faire la part lorsqu'on a envie de formuler quelques critiques de détail, mérite à coup sûr l'admiration. La confrontation victorieuse de cet animateur, dévoré par l'amour de l'art dramatique et capable de communiquer à une troupe nombreuse sa prodigieuse vitalité, avec une des œuvres les plus célèbres et les plus intimidantes du théâtre universel est à mon avis décisive. Nous sommes sûrs que nous pouvons beaucoup attendre de cette énergie, de cette imagination créatrice de mouvements et de formes, de cette vigueur un peu rugueuse. D'autres peuvent faire travailler les acteurs avec plus de rigueur et de précision dans le détail, mettre au point des éclairages plus subtils (il est vrai, je le répète, que le temps a manqué à Hermantier). Mais l'audace dans la simplification théâtrale qui va droit au plus significatif, à l'essentiel, la volonté de grandeur — d'une grandeur pleine et robuste, qui ne s'égare jamais dans l'emphase, le sens du mouvement sont chez Hermantier éclatants. J'ajoute que les rôles principaux, celui de Marc-Antoine tenu par Hermantier lui-même qui anime d'une passion presque trop violente le célèbre discours au peuple, celui de Cassius tenu par André Reybaz, celui de Brutus tenu par René Arrieu, celui de César tenu par Alain Nobis, ont trouvé des comédiens qui n'ont pas été écrasés par eux.

THIERRY MAULNIER

MÈRES COURONNÉES

par Pierre Audiat

En l'année 1504, l'ambassadeur d'Espagne aux Pays-Bas, Fuensalida, rendant compte à son maître, le roi Ferdinand le Catholique, du scandale que suscitent les disputes violentes de sa fille Jeanne avec l'époux de celle-ci, l'archiduc Philippe d'Autriche — dit le Beau — écrit : *Les choses en sont venues à un tel point entre le prince et la princesse que si Dieu, par un miracle, ne la délivre pas de son aberration et ne change pas la disposition de son mari, toute entente entre eux paraît impossible.* Puis, exprimant une opinion banale, il ajoute que si les princes ne sont pas capables de conduire leur maison en paix et en harmonie, ils ne le seront pas davantage de gouverner les grands royaumes qui doivent être un jour leur héritage. Des grands royaumes en effet, puisque dans peu d'années l'héritier de Jeanne et de Philippe, Charles-Quint, archiduc d'Autriche, roi d'Espagne, empereur d'Allemagne, souverain des royaumes espagnols d'Amérique, concentrera — à dix-neuf ans ! — entre ses mains des pouvoirs si étendus que « le soleil ne se couchera pas sur ses terres ».

En dépit du sentiment commun, le gouvernement d'une maison et celui d'un État sont choses différentes. Administrer une nation en bon père de famille ne garantit pas le succès d'une politique. Pas plus que la réussite d'un chef d'État n'assure son autorité sur les siens. Toutes les combinaisons sont possibles : maître à son bord et dans sa maison ; administrés dociles et enfants rebelles ; sujets ombrageux et héritiers soumis ; rênes aussi flottantes sur l'État que sur la famille. Le conflit, normal, de générations qui ne partagent pas les mêmes idées et qui ont grandi dans un climat dissemblable ajoute encore à la difficulté de mettre en harmonie le gouvernement des peuples et celui des enfants. Pourtant, le rêve de presque tous les souverains occidentaux — il n'en va pas toujours de même en Orient — fut que le sort de leurs peuples se confondît avec celui de la dynastie, que les enfants, après avoir reçu l'héritage des ancêtres, fussent capables de le gérer dans le même esprit que leurs augustes parents. Pareillement, le chef d'une entreprise commerciale ou industrielle souhaite que ses enfants lui succèdent, et ne s'écartent pas des principes qui ont fait la prospérité de la « maison ».

Or cette continuité est rare, plus rare peut-être dans les familles régnantes que dans les familles bourgeoises. Si bien que, souvent, l'échec est total : l'héritier ne suit pas la politique de ses ascendants et il réagit contre l'éducation qui lui a été donnée. Le souverain s'en afflige, surtout quand le souverain est une souveraine. Dans les pays où les femmes sont habilitées à régner, les mères couronnées ont, presque toutes, connu des déceptions cruelles. Deux des plus grandes, Marie-Thérèse d'Autriche et Catherine II de Russie, furent des impératrices pleines d'éclat et des mères de famille assez malheureuses.

La mère de Charles-Quint, cette Jeanne la Folle qui pourrait être appelée, elle aussi, la « grand-mère de l'Europe » puisque, du XVIe au XVIIIe siècle, on trouve, couronnés, un grand nombre de ses descendants, ne nous était guère connue que par son pathétique surnom. Une historienne, Anglaise, Mme Amarie Dennis, dans un livre [1] un peu sévère en son commencement mais dont l'intérêt va croissant, est remontée aux sources espagnoles, manuscrites et imprimées, pour retracer l'existence authentique de cette reine infortunée. L'image de Jeanne la Folle, enfermée pendant les *quarante-sept* dernières années de sa vie dans le château-fort de Tordesillas — à la fois palais et asile — contemplant, de ses fenêtres, le monastère de Santa-Clara, où elle a fait déposer le cercueil de son tourmenteur adoré, Philippe le Beau, est l'une des plus poignantes que les chroniques nous aient offertes. L'érudition ne lui enlève rien de son romantisme flamboyant, elle la rehausse au contraire de couleurs étranges. Ainsi jusqu'à ses derniers jours, alors que son délabrement mental semble consommé, alors qu'elle demeure des semaines entières dans la prostration la plus complète, Jeanne ne perd jamais conscienre de sa qualité de reine — « de reine-propriétaire », comme on dit alors, pour signifier qu'elle a hérité des royaumes de Castille et d'Aragon, comme un paysan hérite de dix arpents de terre ou de trois têtes de bétail — ; bien que son fils Charles-Quint exerce en fait le pouvoir, elle proteste quand on le nomme « le roi don Carlos ». Elle vivante, il ne peut y avoir de *roi* d'Espagne ; elle ne donnera donc à son fils d'autre titre que celui de *prince*. En revanche, elle le défend contre les attaques dont il est l'objet. Lorsque éclate la révolte des *Comuneros*, insurrection qui met la monarchie en danger, Jeanne sort des ténèbres où elle s'est plongée, parlemente avec les chefs des insurgés, réussit à gagner le temps nécessaire pour qu'interviennent les forces de l'ordre. Et, comme, au cours des pourparlers, l'un des « comuneros » est allé jusqu'à dire que don Carlos avait fait plus de mal que de bien en Espagne, elle le réprimande vivement, « le prince, à ses yeux, n'étant pas responsable d'erreurs dues à l'inexpérience de la jeunesse et ses sujets étant plus à blâmer que lui ».

Les contemporains de Jeanne, dont les connaissances en psychiatrie

1. *Jeanne la Folle, Mère de Charles-Quint.* Traduction d'Irène de Gironde (Hachette).

étaient rudimentaires, n'ont rien compris à sa maladie, assez proche, semble-t-il, de celle dont fut affecté notre roi Charles VI, un siècle auparavant. Chez Jeanne, l'hérédité morbide semble hors de doute. Mais *six grossesses en sept ans* (absurdité ! folie ! crime !) aggravèrent le déséquilibre latent ; une psychose, avec alternance d'excitation et de dépression, s'installa ; elle se manifesta d'abord par des crises de jalousie — d'ailleurs justifiées — envers le trop beau Philippe, puis par des phases de mélancolie de plus en plus profonde, enfin par des troubles spectaculaires : le cercueil de Philippe transféré, de ville en ville, à travers l'Espagne et dont le couvercle est soulevé fréquemment afin qu'elle puisse se repaître d'une affreuse vision, est le plus dramatique.

L'arrière-petite-fille de Charles-Quint, ayant Jeanne la Folle pour trisaïeule, Anne d'Autriche, la mère de Louis XIV, ne fut jamais, à proprement parler, une mère couronnée, puisque, en France, la loi salique écartait du trône les femmes, mais la régence qu'elle exerça pendant dix ans — de 1643 à 1653 — ressemble beaucoup à un règne. Anne d'Autriche, avec ses faiblesses charnelles, son énergie morale, le sentiment qu'elle avait d'appartenir à une race quasi divine, son goût de l'étiquette et ses aspirations mystiques, a marqué plus fortement qu'on ne le croit généralement son fils. L'ouvrage [2] que vient de publier le duc de La Force, de l'Académie française, permet d'observer qu'il y a bien de la hauteur espagnole en Louis XIV, une hauteur qui met la distance convenable entre le maître et l'un de ses sujets, fût-il le premier. Jamais le petit-fils de Henri IV ne sera pris en flagrant délit de familiarité, comme le fut mille fois son grand-père paternel.

Tant qu'elle vécut, et même après sa mort, Anne d'Autriche eut *grand crédit* auprès de son fils. Comme elle, Louis XIV « tenait à l'étiquette ». « Il regrettait toujours, écrit Saint-Simon, les cercles de la Reine sa mère, parmi lesquels il avait été nourri et dont la splendeur finit avec elle ». L'étiquette, rituel de la monarchie absolue, est en réalité, sous l'apparence d'un cérémonial bien réglé, un procédé efficace pour entretenir le culte de la personnalité. Or, ce culte, Louis XIV veut qu'on le lui rende.

On pouvait tout dire au roi, « pourvu que ce fût avec cet air de respect, de soumission, de dépendance, sans lequel on se serait encore perdu plus que devant » (Saint-Simon), mais il était impossible, vraiment, de lui imposer une volonté qui fût contraire à la sienne. « Le roi, écrit encore Saint-Simon, était accoutumé à dominer dans sa famille, autant pour le moins que sur ses courtisans et sur son peuple. » Bien

2. *Louis XIV et sa Cour* (Fayard). Le livre, de lecture aussi facile qu'agréable, présente à la fois un portrait minutieux de Louis XIV et un tableau détaillé de ce qu'on pourrait nommer : la vie quotidienne à Versailles. L'auteur ne veut voir, de Louis XIV et de Versailles, que les beaux côtés, mais comme il se réfère principalement à Saint-Simon, « peintre du roi » plutôt malveillant, il en résulte un contraste, d'ailleurs savoureux, entre l'esprit général de l'ouvrage et les traits particuliers qui y sont rassemblés.

qu'il ait jadis souffert de cette tyrannie, quand Anne d'Autriche, brisant son amour pour Marie Mancini, lui eut imposé un mariage « espagnol » avec l'infante Marie-Thérèse, Louis XIV ne tolère pas que personne de sa famille obéisse au sentiment si celui-ci est opposé à ses vues. Despotisme qui fit couler bien des larmes et suscita bien des colères, mais Louis se soucie peu des unes et des autres. Il ne songe même pas à comparer ses caprices amoureux, qui transgressent pourtant les lois civiles et religieuses, avec les inclinations des autres, n'eussent-elles rien de condamnable.

Sa politesse, qui n'est pas dépourvue de froideur, traduit plutôt une attitude qu'elle n'exprime un sentiment. Il tire son chapeau aux dames, fussent-elles de rang modeste, mais de son épouse secrète, Mme de Maintenon, qui craint le froid, « sue la fièvre à grosses gouttes », il exige qu'elle fasse ouvrir les fenêtres de sa chambre, tant qu'il demeure auprès d'elle. « Le roi, observe-t-elle, ne croit pas que je me contraigne. Comme il est toujours le maître partout et fait tout ce qu'il veut, il n'imagine pas qu'on soit autrement que lui. »

Mis à part son « âge dévot », pendant lequel on ne saurait dire quelle fut exactement la profondeur de ses sentiments, sa religiosité est purement extérieure. On s'étonne de voir que, dans le temps même où son libertinage s'affiche avec le plus d'impudeur, Louis XIV ne manque point d'assister chaque jour à la messe.

« Il est près de dix heures, écrit le duc de La Force. Le roi est déjà dans la grande galerie et, traversant toutes les salles de son grand appartement, gagne la tribune de sa chapelle. Il est vêtu de couleur brune, celle qu'il affectionne et il se tient bien respectueusement, son chapelet à la main. Il exige que tout le monde reste à genoux, depuis le *Sanctus* jusqu'après la communion du prêtre. Le roi ne peut souffrir, durant la messe, ni la moindre conversation, ni le moindre bruit. »

Tout cela, plus espagnol que français, évoque Philippe II plutôt que Henri IV. Au surplus, Philippe II n'est-il pas l'arrière-grand-père de Louis XIV ?

Cent ans après Anne d'Autriche, une autre descendante de Jeanne la Folle va régner. Marie-Thérèse, à la mort de son père Charles VI, archiduc d'Autriche, empereur d'Allemagne (l'expression qu'on rencontre parfois, même dans de bons auteurs : « empereur d'Autriche », est impropre jusqu'en 1806) devient en 1740 — à vingt-trois ans — « reine-propriétaire » de domaines moins étendus certes que ceux dont hérita son arrière-grand-oncle Charles-Quint, mais beaucoup plus difficiles à conserver. Car, aux mains de cette jeune souveraine que l'on croit, bien à tort, une faible femme, les possessions autrichiennes semblent un gibier dont les puissances européennes vont s'arracher pied ou aile. Les royaumes associés : la Hongrie, la Bohême, sont prêts à rompre le lien, toujours fragile, qui les unit à l'Autriche ; la Bavière estime le

moment propice pour étendre son territoire et augmenter son prestige. Quant au roi de Prusse, le jeune et cynique Frédéric II (il n'a encore que vingt-huit ans), il se jette sur l'une des plus belles et des plus riches provinces autrichiennes : la Silésie, avec la voracité d'un loup affamé.

Marie-Thérèse peut se sentir abandonnée : la France se range parmi ses ennemis, l'Angleterre l'incline aux concessions, ses propres conseillers n'ont pas la foi, et son mari, le beau François de Lorraine, aussi aimé par Marie-Thérèse que Philippe d'Autriche le fut par Jeanne la Folle, ne jouera jamais d'autres rôles que ceux d'un prince consort distingué et d'un géniteur fécond. En quatre ans, de 1736 à 1740, il lui a déjà donné trois enfants, trois filles, hélas ! mais il fera mieux, puisqu'elle aura de lui seize enfants. A la mort de François, en 1765 — elle n'a encore que quarante-huit ans — elle se trouvera entourée de dix de ses enfants : quatre fils, dont Joseph II qui sera empereur d'Allemagne, et six filles qu'elle s'efforcera de marier avantageusement — pour elles et pour la politique autrichienne.

Il faut lire dans l'excellent livre [3] de M. Pierre Lafue : *Marie-Thérèse, Impératrice et Reine*, le récit de l'admirable bataille que livra la souveraine contre un destin qui paraissait funeste. Presque ignorée au début de son règne chancelant, elle acquit par sa constance, son énergie, son habileté diplomatique, ses qualités morales, mais aussi par une sensibilité dont à l'occasion elle savait jouer, une immense renommée qui rayonna même hors de l'Europe. Toutefois — voici le plus étonnant — elle considérait que sa vie était un demi-échec : politiquement, elle n'avait pas atteint son but essentiel, qui était de reconquérir la Silésie (le « renversement des alliances », la guerre de Sept ans où la France fut finalement malheureuse ne réussirent pas à arracher sa proie à Frédéric II) ; familialement, ses fils et ses filles, qu'elle avait eu le dessein de former à son image, n'avaient ni les mêmes idées, ni les mêmes penchants. Celles-ci, aussi légères que leur mère était lestée de solides vertus, ceux-là, et particulièrement l'héritier, Joseph II, donnant dans un libéralisme que les philosophes décorent du nom de « despotisme éclairé ».

Loin d'abdiquer en faveur de Joseph II, à la mort de son époux, Marie-Thérèse institue une corégence dans laquelle, théoriquement, les pouvoirs des corégents sont égaux. Son fils la déçoit : elle est choquée, elle si dévote, par sa vague religiosité. Elle lui écrit, lors de la Noël 1775 :

« C'est vraiment un grand malheur qu'avec la meilleure volonté du monde nous ne nous comprenions pas (...) Je n'approuverai jamais des principes qui du point de vue de la religion comme de celui des mœurs me semblent pernicieux. Tu montres trop de répulsion pour les coutumes consacrées par l'usage et pour le clergé. Je te vois dans une difficile situation et tu me fais trembler pour l'avenir. »

3. Flammarion.

De même que Jeanne la Folle n'admettait pas que, devant elle, Charles-Quint fût appelé « roi », Marie-Thérèse ne verra jamais en Joseph II, même lorsqu'il succédera à son père comme empereur d'Allemagne, qu'un vice-roi.

Pareillement les alliances de ses filles lui causèrent bien des déboires. Ces adolescentes, élevées pourtant dans les principes les meilleurs, ne voyant autour d'elles que des exemples édifiants, à peine sont-elles émancipées par le mariage que leurs tempérament et caractère foncier se révèlent. Non seulement elles se prêtent mal au jeu diplomatique qu'à conçu Marie-Thérèse, mais elles suscitent le scandale par la légèreté de leur conduite. Si l'archiduchesse Marie-Caroline, qui a épousé Ferdinand, roi de Naples et de Sicile, sert assez bien sa mère dans ses desseins politiques, en revanche ses amours extra-conjugales vont devenir la fable de l'Europe. Marie-Amélie, qui a épousé le duc de Parme, n'en fait qu'à sa tête ; d'autre part, elle prend avec la morale de grandissimes libertés. Quant à Marie-Antoinette, sur laquelle elle a fondé les plus grands espoirs pour lier indissolublement l'Autriche et la France, faire échec aux visées de la Prusse et de la Russie, elle a plus de goût pour la vie frivole de Versailles que pour les affaires sérieuses.

Vainement, Marie-Thérèse, et par la correspondance qu'elle entretient avec sa fille et par les instructions qu'elle donne à l'ambassadeur d'Autriche en France, Mercy-Argenteau, et par les conseils que l'abbé de Vermond est chargé de transmettre à Marie-Antoinette, s'efforce de mettre en garde la dauphine (puis reine de France) contre ses imprudences et ses maladresses ; vainement elle la morigène et la gronde, elle ne parvient pas à fixer cette tête charmante, mais mobile. Le 31 juillet 1775, elle mande à Mercy-Argenteau :

« Ma fille ne peut manquer d'accélérer sa perte... Quel style, quelle façon de penser ! Cela ne confirme que trop mes inquiétudes ; elle court à grands pas à sa ruine, trop heureuse encore si, en se perdant, elle conserve les vertus dues à son rang. »

« Trop heureuse » en effet, car à Vienne arrivent les échos, inquiétants, des bruits qui courent à Versailles et à Paris sur la reine, ses dépenses fabuleuses qui ruinent l'État, son goût effréné de luxe et de parure, sa coquetterie avec les hommes et — ce qui consterne assurément Marie-Thérèse — son attachement suspect pour ses « favorites » : la comtesse de Polignac, après la princesse de Lamballe.

Vraisemblablement, il n'y eut, sur ce dernier point, que des calomnies, lancées par malice plutôt que par méchanceté. Une agréable biographie[4] de la princesse de Lamballe, due à M. Jacques Castelnau, ne montre en celle-ci qu'une âme tendre ayant rencontré un corps délicat, un cœur torturé par les rebuffades d'un mari brutal, puis par l'incons-

4. *La Princesse de Lamballe* (Hachette).

tance de Marie-Antoinette qui lui préfère Yolande de Polignac, mais un cœur fidèle, capable de se hausser jusqu'à l'héroïsme puisque, de son plein gré, abandonnant la retraite où elle est en sûreté, elle reviendra prendre sa place aux Tuileries, auprès de sa reine menacée, marchant vers la mort affreuse par laquelle les « septembriseurs » de 1792 feront d'elle une martyre.

Pourtant, informée par Mercy-Argenteau des faveurs que Marie-Antoinette accorde à la princesse de Lamballe, et de l'élévation de celle-ci à la charge de surintendante de la maison de la reine — choix contre lequel les grandes dames de la Cour protestent par leur démission : « Une étrangère (Mme de Lamballe est née Carignan, c'est-à-dire princesse de Savoie), prendre le pas sur des duchesses ! », Marie-Thérèse dénigre autant qu'elle peut la favorite. Parce qu'elle s'est évanouie en croyant que des bateliers qui, à Choisy-le-Roi, se baignaient dans la Seine, étaient sur le point de se noyer, l'impératrice traite la princesse de Lamballe de *faiseuse de grimaces*, oubliant que celle-ci est d'une telle émotivité qu'elle se trouve mal devant un homard en peinture.

« On croit avoir tout prévu, note Marie-Thérèse vers la fin de sa vie, et vos plus belles victoires se retournent contre vous ! » Cette réflexion prend un sens plus amer encore si l'on songe que l'alliance, politique et matrimoniale, de la France et de l'Autriche rêvée par Marie-Thérèse deviendra, un quart de siècle plus tard, une sorte de cauchemar : une archiduchesse d'Autriche, Marie-Louise, sera bien, elle aussi, couronnée en France, mais cette couronne impériale aura été ravie à Franz (le petit-fils de Marie-Thérèse) par Napoléon, gendre détesté de l'ex-empereur d'Allemagne, réduit à n'être plus que Franz, empereur d'Autriche.

Marie-Louise, descendante lointaine de Jeanne la Folle, est certes la plus malheureuse des mères couronnées chez lesquelles se sont mêlés le sang des rois d'Espagne et le sang des Habsbourg. De la couronne posée sur son front pendant quatre ans seulement, elle ne sentit guère que les épines, et le fils qu'elle donna à Napoléon ne fut roi de Rome qu'en son berceau.

Longtemps très sévères pour Marie-Louise, les historiens français se montrent aujourd'hui plus équitables envers elle. Il apparaît que l'indifférence pour l' «Aiglon », qui lui a été cruellement reprochée, est en partie légendaire, comme sont à peu près légendaires les aspirations *napoléoniennes* du duc de Reichstadt. Il faut reconnaître qu'à vingt ans, celui-ci avait opté pour l'Autriche et se sentait plus fier de son uniforme de colonel autrichien que des exploits militaires de son père. D'autre part, Marie-Louise ne se désintéressa jamais d'un enfant qu'elle aurait pu, à tout prendre, considérer comme une *erreur* — une erreur politique dont elle n'était pas responsable. Un de ses solides historiens, Jean de Bourgoing, a rassemblé la plus complète illustration qui existe sur Napoléon II, dans un petit livre intitulé : *Le fils de Napoléon en*

images [5] ; or, depuis le tableau de Rouget qui nous montre Marie-Louise, en 1811, portant dans ses bras le roi de Rome, jusqu'au croquis que Franz Kolb, valet de chambre du duc de Reichstadt, prit le jour même de la mort de son maître, le 22 juillet 1832 à cinq heures du matin, où nous la voyons pieusement agenouillée au pied du lit, devant la dépouille mortelle de son enfant, aucune de ces images ne pourrait porter témoignage contre ses sentiments maternels. Les images, il est vrai, ne découvrent pas le fond des cœurs, mais existe-t-il un moyen d'investigation qui les atteigne ?

DE MOISE AUX GOUVERNEMENTS D'ASSEMBLÉE

Moïse, pour commander aux Hébreux, avait un bâton de saphir ; un président d'assemblée, pour dominer le tumulte, dispose d'une sonnette ou, plus modestement, d'une règle de bois dont il frappe la tribune. Mais saphir, sonnette ou règle, l'insigne du commandement n'a pas de pouvoir magique sur les hommes, qui passent leur temps à chercher le meilleur gouvernement possible puis, lorsqu'ils croient l'avoir trouvé, à le démolir.

— De Moïse, ce premier conducteur des peuples vers la Terre promise, M. Edmond Fleg, hébraïsant, auteur dramatique et poète, nous donne une biographie [6] qui est une admirable évocation, un passionnant récit et une base de départ pour les plus hardis voyages interstellaires. Tissant ensemble la Bible et le Talmud, enrichissant cette étoffe, somptueuse, de ses broderies personnelles, M. Edmond Fleg réussit à nous donner l'impression d'une tunique sans coutures, retrouvée, après des millénaires, dans une grotte du Sinaï. Impossible, sauf aux spécialistes — et encore ! — de distinguer ce qui est emprunté au Pentateuque, ce qui est tiré du Talmud ou de ses commentateurs, et ce que notre contemporain ajoute. Si le style sans défaut nous emporte vers un passé très lointain, la manière dont sont posés les plus redoutables problèmes qui aient hanté l'esprit humain — le mal, la liberté, Dieu — va de pair avec les spéculations des philosophes modernes. Un seul exemple :

Quand il eut entendu le Dieu de bonté défendre contre lui le Mauvais, Moïse s'écria : « Qui comprendra tes voies, Seigneur ? Tu veux que Satan vive, et que l'homme te serve ?

— Je veux, répondit l'Éternel, que Satan vive pour que l'homme le domine, et que l'homme me serve pour dominer Satan. Car en donnant à l'homme l'ardeur de se faire parfait, je lui ai donné plus que la perfection... Maintenant, tout ce que tu peux comprendre, je te l'ai dit. »

A s'en tenir seulement à Moïse conducteur des Hébreux, on voit, dans

5. Editions Bergland (Vienne). Une importante introduction précède les documents illustrés. Il n'y a pas lieu de s'étonner qu'elle soit rédigée en un français approximatif, l'auteur étant de nationalité autrichienne.

6. *Moïse raconté par les Sages* (Albin Michel).

le livre de M. Edmond Fleg, se dessiner nettement les difficultés, éternelles, auxquelles se heurte un chef de gouvernement. La Bible ne dissimule pas les conflits qui s'élevèrent entre les Hébreux et Moïse, mais, ici, nous en apercevons l'extrême variété, nous en découvrons l'origine dans la diversité même des esprits. A une marche — pendant quarante ans — dans le désert, qui les conduit d'Égypte vers la Palestine, il y a toutes les sortes d'opposants : ceux qui regrettent le royaume des Pharaons « où ils n'étaient pas tous des esclaves, où certains ajoutaient la terre à la terre, la moisson à la moisson, trafiquaient du cuivre, de joyaux de porphyre, avaient pour amis des fils de l'Égypte, comme eux allant jambes nues, chair fardée » ; ceux qui récriminent dès que les choses vont mal, trouvent absurde d'avoir pris la route du Sud alors que, par le Nord, ils auraient pu, en quelques journées, atteindre leur but ; les rebelles qui, dans leur colère, veulent lapider Moïse ; les peureux qui, pour détourner les Hébreux de passer sur le territoire des Amalécites, inventent des histoires de géants à faire peur ; et, plus corrosifs, les esprits forts : Dathan, qui murmure, lorsque Moïse fait jaillir l'eau du rocher : « Il a découvert une source, comme font les bergers, et il veut nous faire croire au miracle ! » ; Abiram, qui ne cesse de persifler, et, devant le Tabernacle que l'on va inaugurer, ironise : « Le Tabernacle est dressé, mais Dieu, où est-il ? On nous avait promis sa présence, le voyez-vous ? Je ne le vois pas. »

Pour réduire toutes ces oppositions, il faudra que l'Éternel intervienne directement. Sans lui, Moïse serait *renversé*. D'autant que le chef au bâton de saphir connaît lui-même des moments de doute. Comme les Hébreux, traversant le désert de Mériba, le harcèlent pour qu'il fasse jaillir l'eau de n'importe quel rocher, car « pour un miracle » tous les rochers sont bons et crient : « Frappe ! frappe ! », Moïse s'écrie : « Sais-je seulement si l'eau coulera ? », ce qui lui attire aussitôt cette réplique mordante : « Il ne sait pas ! Il ne sait pas ! Que n'es-tu mort avec nos pères si tu n'en sais pas plus qu'eux !... »

Ah ! la vie d'un chef de gouvernement, fût-il autoritaire, n'est pas facile ! Il doit faire face à tous les problèmes, que ce soit celui de la présence d'un Dieu invisible, ou celui du ravitaillement en eau potable !

— Mais quand les peuples veulent exercer le pouvoir sans intermédiaires ou par des mandataires révocables à merci, cela ne va pas mieux. Ce qu'on appelle le gouvernement d'assemblée, c'est-à-dire, *grosso modo*, une assemblée unique disposant directement des pouvoirs : législatif et exécutif, et, indirectement, du pouvoir judiciaire, a rarement donné de bons résultats : en France, les États généraux de 1356 aggravèrent une situation critique, la Convention (1792-1793) — type classique du gouvernement d'assemblée — sombra dans de sanglantes tempêtes ; en Angleterre, au XVIIe siècle, le Long Parlement, dans sa tentative pour envahir la totalité du pouvoir, s'il réussit à obtenir la tête du roi Charles Ier, se heurta d'abord à Cromwell, puis au désir général d'une

« restauration » ; il n'y a guère qu'en Suisse où le système fonctionne de manière satisfaisante, grâce à des lois constitutionnelles très précises, grâce surtout à la sagesse, proverbiale, des citoyens helvétiques.

M. Paul Bastid, ancien ministre, membre de l'Institut, professeur à la Faculté de Droit de Paris, étudie dans un livre[7] imposant autant par sa masse que par la science qu'il contient, une forme de gouvernement qui se révèle plus difficile à définir juridiquement qu'à observer historiquement. Est-il besoin de dire qu'une discussion qui s'étend sur quatre cents pages in-quarto ne s'adresse pas aux lecteurs tout-venants ? Mais tel est l'art avec lequel elle est conduite qu'elle passionnera ceux qui, par leur culture juridique et historique, sont capables de la suivre, fût-ce en boitillant.

— Autre exemple du gouvernement d'assemblée : l'Assemblée nationale réunie en 1871, à Bordeaux, puis à Versailles, dans des circonstances dramatiques : acceptation ou refus des préliminaires de paix, puis lutte à outrance entre la Commune insurrectionnelle. L'enfantement de la Troisième République fut, à coup sûr, très pénible ; si le gouvernement d'assemblée n'avait pas été représenté par un homme d'État dont l'expérience et l'habileté étaient incomparables : Adolphe Thiers, il est vraisemblable que ce gouvernement eût mené le pays à une nouvelle Terreur : rouge ou blanche.

Thiers est aujourd'hui très *discuté* (à dire vrai, il le fut presque constamment au cours de sa longue existence). L'opinion d'un contemporain, peu suspect de sentiments contre-révolutionnaires puisqu'il s'agit d'Émile Zola, était donc intéressante à recueillir. Aussi faut-il louer M. Jacques Kayser d'avoir publié[8] les comptes rendus des séances de l'Assemblée, que de février 1871 à mai 1872, Émile Zola donna à un quotidien paririen de gauche : *La Cloche*. Non seulement ces articles nous permettent de revivre, dans leur atmosphère propre, des séances souvent dramatiques, mais ils expliquent fort bien ce qui nous paraît d'abord surprenant : l'admiration que professe Zola pour Thiers, son adhésion presque totale à sa politique. Il faut, en effet, être obnubilé par la passion pour ne pas reconnaître que, dans une terrible conjoncture, Thiers a fait pour le mieux et que personne n'aurait pu faire mieux que lui. J'entends : les actes, car, pour les mots, il fut dépassé par maints héros du verbe.

LIVRES DE BASE

Soubassements sur lesquels s'édifie notre connaissance, les livres de base, qui se caractérisent par leur « volume », leur gravité, leur densité, doivent être signalés au grand public, même s'ils ne conviennent qu'à ceux qui *étudient* (on étudie d'ailleurs à tout âge).

7. *Le Gouvernement d'assemblée* (Editions Cujas, 6, rue Victor-Cousin).
8. *La République en marche*, 2 volumes (Fasquelle).

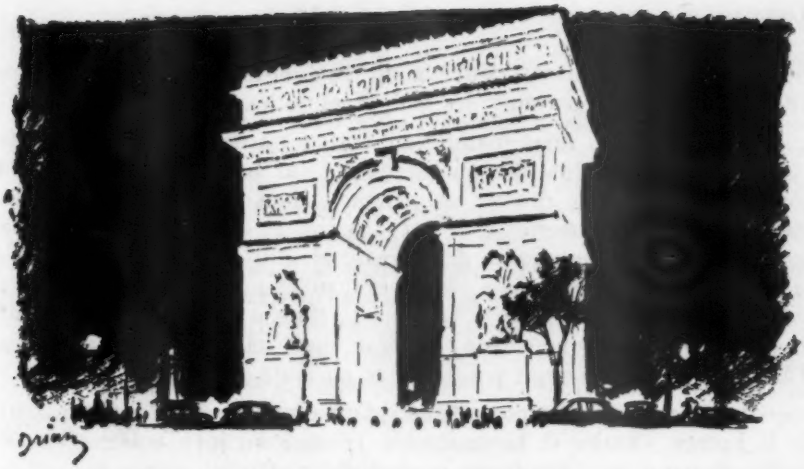
— *L'Histoire des Institutions et des faits sociaux en France, de Hugues Capet à l'établissement de la Troisième République* [9], mille pages grand format, est visiblement destinée par son auteur, M. Gabriel Lepointe, professeur à la Faculté de Droit de Paris, aux étudiants de licence, mais il est aussi de nature à retenir ceux qui ont passé l'âge des examens. Le recensement que fait l'auteur de nos institutions entre 987 et 1875 — recensement dont l'ampleur émerveille — met en lumière un phénomène qu'on ne se lasse pas d'observer : la recherche perpétuelle d'une adaptation réciproque des lois et des mœurs, du droit et de l'usage. Travail toujours recommencé, mais sur des canevas toujours différents.

— C'est l'exposé des doctrines et des conflits sociaux, depuis Hammourabi, roi de Babylone, jusqu'aux démocraties populaires « dernier modèle », que contient l'ouvrage de M. L. de Riedmatten : *Le Problème social à travers l'Histoire* [10]. Enfermer tant de choses en cinq cents pages est un autre problème ! M. de Riedmatten s'en est tiré avec bonheur. Il ne fait pas mystère de sa faveur pour un libéralisme (qui reviendra probablement à la mode), mais son livre n'est nullement un livre de doctrine. M. J. Fourastié, dont l'autorité en un tel domaine est reconnue, remarque, dans une judicieuse préface, que « les problèmes sociaux de notre temps ont un contenu fort différent selon les nations et, à l'intérieur même de beaucoup de nations, selon les *classes* de la population. De là de graves tensions ». Pour supprimer ou, du moins, atténuer ces tensions, il n'est pas mauvais d'en connaître les causes.

— La somme historique que M. Jacques Pirenne a intitulée : *Les Grands courants de l'Histoire universelle*, s'achève par une allusion aux positions respectives de l'Inde et de l'Angleterre dans l'affaire du canal de Suez (août 1956)). C'est dire que M. Jacques Pirenne a poussé jusqu'au bout la détection des courants dans lesquels les hommes nagent, tantôt en se laissant porter, tantôt en luttant contre le flot. Devant ces sept volumes [11] monumentaux, pyramides du haut desquelles tant de siècles nous contemplent, nous sommes éblouis. Avoir entrepris une œuvre colossale inspire notre respect ; l'avoir menée à son terme : notre admiration ; l'avoir réussie : notre enthousiasme.

PIERRE AUDIAT

9. Editions Montchrétien, 160, rue Saint-Jacques.
10. Editions de *L'Observateur*, 6, route de Rueil, Versailles.
11. Albin Michel.



LE MOIS A PARIS

Avalanche de Prix. — Cette année encore la galerie Art Vivant a choisi le mois de la Saint-Charlemagne pour convier à une sorte de banquet vingt jeunes couronnés par le *Prix de la Critique*, le *Drouant-David*, le *Fénéon*, le *Pacquement*, l'*Othon-Friesz*, le *Conté-Carrière*, le *Dôme*, les *Vikings*, les *Amateurs et Collectionneurs*. Ils eussent été près de cent si on avait fait appel aux vainqueurs des compétitions provinciales.

Sans prétendre, avec Degas, « qu'il faut décourager les arts », on peut craindre que cette avalanche de prix n'accélère une production sans précédent. Comme il ne naît pas un génie par mois, comme les fronts nus seront bientôt plus rares que les fronts laurés, souvent c'est en désespoir de cause qu'après plusieurs tours de scrutin, on se résigne à choisir mollement dans un non-choix. L'État lui-même éprouve un embarras croissant à distribuer son Grand Prix National. Félicitons-nous qu'il ait été décerné cette année non pas à un peintre, mais à un architecte : nul n'en était plus digne que Louis Sue.

Ici même nous avons dénoncé les dangers qu'offrent ces mannes continuelles, et, récemment encore, à propos du *Guggenheim*. Si plusieurs prix furent fondés généreusement pour commémorer le nom d'un grand artiste disparu (les *Conté-Carrière* et *Friesz* viennent de consacrer Jacques Thiout, Leroy et Mlle de Bréville), combien d'autres cachent à peine des fins commerciales ou mondaines ! La peinture, devenue avant tout *valeur de spéculation*, est presque seule à connaître pareilles faveurs.

Bien des jurys élargiraient leur champ d'action en cherchant également l'excellence chez les graveurs, les sculpteurs ou les céramistes.

A un mécène qui nous manifestait l'intention de créer une nouvelle compétition : « Au lieu de vous décharger sur un jury plus ou moins composite du soin de dresser un palmarès dont l'avenir sourira peut-être, soutenez anonymement — lui suggérai-je — un inconnu ou un méconnu, sans communiqués à la presse et sans couronnements spectaculaires. D'autres moyens s'offrent également à vous de servir l'art : sauvez un monument en péril, versez à la Maison de retraite de Nogent de quoi créer des lits nouveaux : dotez de matériel enseignant nos écoles d'art ; aidez une revue qui pourra vivre en toute indépendance. »

— Lourde était la responsabilité qu'un grand avocat canadien, ami de la France, Charles G. Greenshields, laissa à un jury à sept têtes de désigner parmi cent trente-six envois, deux artistes, jeunes de préférence, non hostiles à la figuration — ceci en réponse à la dictature abstraite — et insuffisamment consacrés qui, l'un et l'autre recevraient une bourse d'une valeur inégalée (700 000 fr.).

Une lutte serrée entre Pollet (*Saint-Denis*), François Philippe (*Vase de Fleurs*), Inguimberty (*la Campagne de Menton*), Lesieur (*les Pastèques*), Carron (une *Vanité* où la palette la plus raffinée est mise au service du mystère), Savary (*la Fête à Sète*), assurait au quatrième tour la victoire à Sebire pour sa *Dinde suspendue*, beau morceau de bravoure, à Bardone pour *Ma fenêtre*, fine symphonie de verts et d'orangés.

— C'est en 1948 que le Prix de la Critique attribué à Bernard Buffet lui permit d'obéir en toute liberté à la fièvre de travail qui le dévore. C'est sa propre solitude que cet inspiré retrouve une fois encore devant les places ou les rues d'un Paris qu'il a paradoxalement privé de toute figuration et qu'il a fixé, dans la dureté de son ossature (galerie Drouant-Garnier). Des jeux d'horizontales et de verticales qu'on croirait tracées à l'encre, délimitent avec rigueur la variété de blancs et de gris auxquels se mêle une pointe d'ocre, de vert et de rose pour différencier l'eau, la pierre et le ciel. Indifférent à l'heure, aux saisons, le peintre fait surgir sous un aspect d'éternité la *Place de l'Opéra* ou la *Place des Vosges*, la *Cité* ou *le Canal Saint-Martin*. En revenant à cette puissante monochromie — qui excelle à suggérer la couleur — Buffet obéit à des préférences foncières et montre qu'il n'est tributaire ni de la mode ni du succès.

— A la galerie Berggruen, une série de paysages spacieux, d'un lyrisme grave, montrent Dora Maan délivrée de tout modernisme d'aspect et n'écoutant plus que ses voix intérieures.

CLAUDE-ROGER MARX

Le martyre de Saint Sébastien à l'Opéra. — Créé en 1911 avec un extraordinaire luxe de mise en scène, le *Martyre de Saint-Sébastien*, dont Ida Rubinstein avait commandé le texte à G. d'Annunzio, la musique à Debussy, les décors à Bakst, fut un des plus mémorables échecs de l'histoire du théâtre. Quelques enthousiastes essayèrent de ramer contre le courant, mais aucun argument ne pouvait prévaloir contre l'ennui distingué qui se dégageait du faux mystère écrit par le poète italien dans une langue artificielle, dont l'accent de la principale interprète ne facilitait pas la compréhension au public.

En ce qui concerne le texte de d'Annunzio, la cause est entendue. Pour toutes les exécutions qui ont eu lieu depuis quarante ans, ou bien on a donné le *Martyre* en oratorio, ou bien, voulant conserver l'appareil scénique, on a plus ou moins coupé dans le texte. C'est ce dernier parti qu'a pris M. Hirsch à l'Opéra, et la version qu'a établie M. Devillez ne conserve guère qu'un tiers du fleuve octosyllabique parlé et chanté de Gabriele d'Annunzio.

Le résultat est heureux. Je crois qu'on ne peut le contester sans parti pris. C'est la première fois que je trouve un intérêt scénique au *Martyre*. L'action, dépouillée de son manteau de rhétorique, conserve certes ses défauts : la progression dramatique manque, les trois premiers actes placent le saint dans des situations trop uniformes, et les symboles restent obscurs quand ils ne sont pas de mauvais goût, mais les images sont belles et l'Opéra, grâce aux décors de M. Labisse, nous donne un tableau saisissant du monde romain à son déclin lorsque l'Orient apporte ses ferments de corruption, lorsque l'invasion des dieux de l'Asie dans le Panthéon romain annonce la décomposition prochaine de l'Empire. Et Ludmilla Tchérina par son corps magnifique, son visage émouvant, sa diction simple et expressive, laisse loin derrière elle toutes les interprètes du rôle de saint Sébastien.

Autour d'elle se déploie un corps de ballet extrêmement nombreux (Opéra et Opéra-Comique réunis). Ses évolutions, réglées par Serge Lifar, commentent en une série de bas-reliefs vivants les diverses phases de l'action. D'une manière fort satisfaisante, à l'exception du dernier tableau, le Paradis, où nous assistons à un défilé général dénué de tout caractère : la banalité de cette chorégraphie est d'autant plus regrettable qu'elle risque, arrivant à la fin de l'ouvrage, d'effacer dans l'esprit du spectateur le souvenir heureux des scènes précédentes.

L'exécution musicale, dirigée par M. Fourestier est bonne dans l'ensemble. Les chœurs ont accusé cependant quelque flottement : placés dans les avant-scènes, ils sont peut-être déroutés de ne pas se sentir sous le regard du chef d'orchestre, mais cette disposition acoustique est bonne et deux ou trois soirées devraient assurer une mise au point par-

faite. La sonorisation par haut-parleurs permet quelques effets intéressants, mais m'a paru demander encore un rodage.

Une dernière question se pose, dangereuse je le sais, mais qu'on ne peut éluder. Que faut-il penser aujourd'hui de la musique du *Martyre ?* S'agit-il d'un chef-d'œuvre absolu destiné à traverser les siècles, ou bien d'un ouvrage qui porte déjà la marque du temps ?

Debussy dans ses lettres à André Caplet qui viennent de paraître (Éditions du Rocher) nous fournirait lui-même, sans solliciter le texte, les éléments d'une réponse. N'a-t-il pas écrit que dans sa partition il y avait, comme dans une mine de charbon, *du tout-venant ?* Dans cet ouvrage de commande, la musique n'a pas toujours jailli du cœur ; souvent elle n'est là que pour meubler les temps morts du poème. L'espace lui manque pour se développer, et, à côté de très beaux moments comme la fin de la *Chambre Magique* ou les fanfares du *Concile des Faux-Dieux*, d'autres, comme les lamentations des femmes de Byblos sont d'un orientalisme bien conventionnel.

Après la générale, donnée sans entracte il est vrai, le public au lieu de s'en aller, est resté pendant une demi-heure à discuter dans le vestibule de la Salle Garnier. Certes, la pluie tombait dru, mais cela ne suffit pas à expliquer ces conciliabules passionnés. J'y vois la preuve de l'intérêt très vif que les spectateurs avaient pris à l'expérience tentée par M. Hirsch et aux solutions hardies qui lui ont permis de faire du *Martyre de Saint Sébastien* un spectacle vivant, près d'un demi-siècle après sa création.

JEAN MISTLER

La circulation dans Paris. — Le colonel Nasser a retardé de quelques mois l'embouteillage complet du centre de Paris. Ce répit devrait permettre aux autorités responsables d'étudier autre chose que des palliatifs dont les avantages sont, souvent, compensés par de sérieux inconvénients [1].

Je voudrais attirer l'attention sur deux points. D'abord l'aggravation des difficultés de circulation qui ne manqueront pas d'accompagner la disparition des derniers espaces verts. J'ai signalé ici même, à différentes reprises, quelques cas d'hôtels anciens qui sont remplacés, ainsi que leurs jardins, par des immeubles, généralement vendus par appartements. Comme la construction est financée en grande partie par l'État, celui-ci se rend complice, de ce fait, de ce saccage du site de Paris.

La rive gauche, jusqu'à ces derniers temps avait été quelque peu préservée, la voici qui perd, peu à peu, tous ces coins charmants qui en

1. Comme la multiplication des sens uniques qui désorganise le réseau des autobus et prive certains quartiers de tout moyen de communications.

faisaient le charme. Il y avait, au 30, rue de Fleurus, devant une construction Restauration assez gracieuse, une grande cour plantée d'arbres et bordée de petits bâtiments. Les arbres ont été coupés, les bâtiments rasés et on élève un grand immeuble de huit étages en bordure de la rue. Je pourrais citer dix exemples de ce genre.

La circulation était encore possible sur la rive gauche, ces constructions massives vont la rendre plus difficile et c'est quand il sera trop tard qu'on étudiera des mesures qui ne pourront être qu'inefficaces.

Le second point concerne les transports en commun qui semblent réservés à ceux qui ne sont pas pressés.

Si l'on veut que ceux qui le sont renoncent à leur voiture, il faut mettre à leur disposition un métro et des autobus qui ne leur feront pas perdre un temps précieux.

Je n'entrerai pas dans les détails techniques — je les tiens à la disposition de la T.C.R.P. — je me contenterai de proposer, pour le métro : la suppression des portillons automatiques, ou un déclenchement moins prématuré, des accès moins étroits, par lesquels souvent on ne peut passer qu'à la queue-leu-leu, les gens pressés piétinant derrière une femme avec un enfant ou un impotent, des trottoirs roulants aux changements.

Quant aux autobus, on sait combien de temps il faut les attendre à certaines heures, quand ils passent complets, que certains font demi-tour en cours de parcours ou que, retardés par des feux rouges, ils arrivent à deux ou trois après une demi-heure d'attente.

Pourquoi ne pas créer, sur les lignes à trafic réduit, des autobus plus petits, sans receveurs, qui passeraient plus fréquemment ? On paierait, comme à New York, au conducteur, en montant. (A New York, où l'on a compris qu'il vaut mieux faire la part de quelques resquilleurs, on a supprimé receveurs et contrôleurs).

C'est de l'amélioration des services de la T.C.R.P., d'autobus plus fréquents, plus réguliers, que dépend, en partie, l'amélioration de la circulation dans le centre de Paris. Le jour où ils seront assurés de ne pas risquer d'attendre un autobus pendant une demi-heure ou une heure, beaucoup renonceront à se servir de leur voiture.

GEORGES PILLEMENT

Le cinéma. — Le cinéma est-il déjà un art du passé ? Je ne sais pas ; mais même si, en France, il connaît encore une certaine prospérité commerciale, il est évident que la recherche s'étiole, que l'esprit se décourage et qu'on met ses pas dans les traces de la veille.

Voici que reparaît le nom de Sacha Guitry. Même si on a gardé un souvenir attristé de ses grandes machines his-

toriques récentes, on n'ignore pas ce qu'un bon tiers de siècle lui doit : une façon de rire nouvelle. Dans une de ses comédies — je crois bien que c'est *Une petite main qui se place* — le personnage principal, qui est un scientifique, dit : « Moi, ce que j'aimerais, c'est avoir inventé le crochet à bottines ! » Eh bien, M. Guitry a dépassé son héros et il a inventé un fameux crochet à bottines. Même au cinéma, qu'il a abordé tard et d'un cœur réticent, il a fait une trouvaille considérable, celle du « monologue intérieur » d'où il a tiré, surtout dans *Le Roman d'un tricheur*, des effets étonnants et qui allaient être largement exploités par les autres après lui.

Aujourd'hui, hélas ! je viens de voir *Assassins et voleurs* et je n'y trouve plus ni invention, ni renouvellement, ni même conviction. Sur un bon thème comique dans la ligne de Tristan Bernard, M. Guitry s'essouffle à nous raconter des escroqueries ingénieuses mais célèbres, parmi des mots d'époque authentiques que nous reconnaissons tous comme de vieux amis. Je sais qu'il a encore gardé une manière, un ton, une sorte d'élégance qui rend le jeu de mot aristocratique, mais l'illusion de quelques instants ne fait que nous préparer une déception plus cruelle. Poiret et Serrault jouent en personnages de cire des personnages de tristes sires (excusez-moi : le calembour est un maladie contagieuse). Certains ont écrit : « On regrette que Sacha Guitry ne joue pas lui-même. » Mais on pourrait écrire aussi : « On regrette que Poiret et Serrault ne disent pas un dialogue de Poiret et Serrault. »

Un sketch éclaire ces quatre-vingts minutes mélancoliques : celui de Darry Cowl, le plus grand bafouilleur du monde, le Bagessen de la phrase. Il figure ici un témoin fourvoyé dans un autre procès. Cette fois, le texte fait rire. On n'en comprend pas un mot sur dix.

— Je n'ai pas plus d'enthousiasme pour un film d'un tout autre genre *Typhon sur Nagasaki*, qui comporte pourtant un élément de curiosité. C'est la première coproduction franco-japonaise. Jean Marais et Danielle Darrieux ont été tourner au Japon dans des paysages véritables et avec des vrais sujets du Mikado. La tentative présentait un certain intérêt à priori. Mais il aurait fallu un bon scénario, une histoire convaincante, un parallèle judicieux entre les deux civilisations, un humour à la Thomas Raucat ou des remarques pertinentes à la Daninos.

Or, on ne trouve rien de tout cela. Les paysages sont jolis, mais trop jolis et on croirait voir un film publicitaire pour encourager le tourisme. Personnellement, j'aime cent fois mieux le réalisme d'*Okasan*, qui ne craignait pas de nous montrer les misères des faubourgs de Tokyo. C'était humain, on se trouvait en présence d'un vrai pays et non pas d'un jardin japonais avec l'inévitable Fuji-Yama à l'horizon.

Si les Japonais (qui sont tous doublés en français) ne nous paraissent pas très vrais, les Français sont pires. L'ingénieur énergique et bellâtre incarné par Jean Marais appartient à la pure convention. Quant à la

pauvre Danielle Darrieux, on lui fait jouer une coquette pimbêche qui vous dégoûte des femmes de l'Occident. Une seule image du film est émouvante parce qu'on la sait authentique : le monument érigé à l'endroit où tomba la bombe atomique. Tout le reste relève de la japonaiserie comme on l'aimait en 1900. J'allais oublier de vous parler du typhon : c'est l'attraction rapportée, le « clou » du Châtelet et peut-être le plus mauvais morceau d'un film terriblement indifférent.

— J'apprends que l'on avait eu, au départ, l'idée de tourner *L'Honorable Partie de Campagne*. On admet que cet humour n'ait pas toujours plu aux Japonais. Mais quel chemin a été parcouru au cours de palabres difficiles pour en arriver là !

JEAN FAYARD

Music-hall. — Nous ne sommes pas riches en fantaisistes femmes. Le tour de chant franchement gai n'a guère fait éclore de grandes vedettes depuis bien des années. Il faut bien dire que c'est un genre qui n'a jamais été très encombré. Pour vingt filles qui roucoulent la romance ou qui s'essayent dans la chanson réaliste, combien y en a-t-il qui tentent leur chance dans ce que l'on appelait autrefois la chansonnette comique ? Et parmi celles-ci combien ont réussi à atteindre la tête d'affiche ? En dix ans on les compte sur les doigts d'une seule main, et c'est devenu une rengaine que de dire : Marie Dubas n'a pas été remplacée.

Nous avons eu Lily Fayol. On n'en entend déjà presque plus parler. Patachou avait donné de grands espoirs, mais elle n'est plus cent pour cent une fantaisiste, et d'ailleurs elle nous a quittés pour l'Angleterre. Line Renaud qui est souvent dynamique et pleine d'entrain a trop de chansons sentimentales à son répertoire pour qu'on puisse dire que c'est une amuseuse intégrale. Mick Mychel a trop de vague à l'âme et de poésie au cœur pour qu'on la classe dans la catégorie des divettes pétulantes. Il manque quinze centimètres à l'adorable Odette Laure pour brûler les planches avec l'autorité nécessaire. Au reste l'opérette et le cinéma l'enlèveront au music-hall. C'est ce qui arrive aussi à Annie Cordy qui n'a pourtant pas tenu tout ce qu'elle promettait, faute de trouver de bonnes chansons.

En effet, les compositeurs et les paroliers se désintéressent de plus en plus d'un genre qui n'est pas d'un rapport substantiel. C'est du moins ce qu'ils disent. Mais ce qu'ils n'avouent pas, c'est qu'il est beaucoup plus facile de fabriquer une bluette que des couplets spirituels. Peut-on leur en vouloir d'orienter leur inspiration vers des rayons nettement plus commerciaux ? Certes non. On peut seulement leur faire remarquer

qu'entre eux qui se plaignent de manquer d'interprètes fantaisistes et les artistes qui se lamentent qu'on ne leur donne pas de matériel comique, la responsabilité incombe en définitive aux fabricants.

Et signalons-leur surtout, puisqu'au demeurant ce préambule ne tendait qu'à cela, la naissance d'une fantaisiste cent pour cent fantaisiste qui vient de remporter à l'Olympia un sensationnel succès : Jacqueline Maillan.

Elle a de l'abattage, du mordant, de la truculence et de la finesse, de l'humour et de la gouaille, et surtout cet étonnant sens parodique qu'aime tellement le Français. Nous l'avions déjà vue dans de plus petits cadres, et l'on pouvait redouter pour ce trépidant pantin blond le danger d'une grande scène. Crainte superflue : elle y est encore plus à l'aise que sur d'étroits tréteaux. Ses textes et arrangements musicaux lui ont été écrits par son mari le compositeur Michel Emer, fournisseur attitré d'Edith Piaf, qui changeant de formule a su exploiter au mieux les dons drolatiques de sa conjointe.

Au travail donc, Georges van Parys, Paul Misraki, Henri Betti, Guy Lafarge, Francis Lopez, qui boudez la chanson humoristique ! Au travail, André Hornez, Jacques Larue, Albert Willemetz, qui êtes nos trois meilleurs paroliers ! On ne peut pas vous demander de divorcer pour épouser des « fantaisistes »... Mais on peut vous souhaiter que Michel Emer vous prête la sienne !

SERGE VEBER

La Résistance allemande. — Il est paru l'an passé en Allemagne, sous la signature du professeur G. Ritter, un ouvrage qui eut un grand retentissement [1] et qui vient d'être publié en France sous le titre *Echec au dictateur* et le sous-titre *Histoire de la Résistance allemande* [2]. En fait il s'agit de la résistance qui fut opposée en Allemagne, non pas à un envahisseur ou à un occupant comme on l'entend habituellement en France, mais au dictateur qui entraîna ce pays vers un destin fatal.

Mais dira-t-on, y a-t-il eu réellement en Allemagne pendant la dernière guerre, un mouvement de résistance méritant pareille appellation ? La question se comprend, car si on n'ignore pas en France qu'il y eut outre-Rhin des manifestations d'opposition au régime et des attentats contre la personne du Führer, notamment le fameux attentat du 20 juillet 1944 dans certaine forêt de Prusse orientale, on est loin de

1. *Carl Goerdeler und die deutsche Widerstandsbewegung.* — 2. Plon.

savoir qu'il a existé pendant des années à Berlin une opposition contre le régime hitlérien, puis une conjuration qui voulut le renverser et le remplacer par un gouvernement démocratique et libéral.

C'est pour combler cette lacune et faire mieux connaître ce que fut la résistance allemande, ses buts, son action, les causes de son échec, que le professeur Ritter a écrit son ouvrage, hommage à l'un des principaux animateurs de la résistance, Carl Goerdeler, ex-bourgmestre de Leipzig, auquel le liait une amité fervente. Historien d'une haute conscience, il a durant des années amassé des témoignages, recherché des documents : il a pu ainsi retrouver une partie des papiers de Goerdeler, obtenir du service des archives de Washington copie de rapports de la Gestapo, compulser les dossiers des grands procès de Nuremberg ; de toutes ces sources il a fait une synthèse dans laquelle il a mis toute son âme.

Il nous apprend tout d'abord pourquoi le mouvement de résistance allemand s'est trouvé forcé de prendre de bonne heure la forme d'une conjuration : les grandes masses du peuple, socialistes, bourgeoisie, clergé, armée, s'étaient en grande partie résignées ou ralliées et le régime de contrainte auquel elles étaient soumises était trop puissant, trop solidement implanté « pour qu'un mouvement populaire possédant suffisamment de foi et d'impulsion révolutionnaires pût prendre naissance ».

Les opposants, hommes politiques, diplomates, financiers, industriels, militaires, en vinrent donc à partir de 1936-1937 à se constituer en deux groupements clandestins, l'un civil dirigé par Goerdeler, l'autre militaire ayant à sa tête le général Beck, chef d'état-major général de l'armée. Les deux chefs n'eurent pour but au début que de sauver la paix sans employer la force et cherchèrent à y parvenir, Goerdeler en avertissant les gouvernements étrangers du danger que Hitler faisait courir au monde, Beck en essayant de convaincre son chef, le général von Brauchitsch, et ses camarades de rang élevé, de ne pas se prêter à des plans d'agression. Mais après la main mise sur l'Autriche ils comprirent qu'ils devaient aller plus loin et que la seule solution était désormais de renverser le régime.

Répugnant cependant à frapper le tyran, ils crurent qu'ils pourraient triompher en se contentant de s'emparer de sa personne et en le faisant condamner par un tribunal comme fauteur de guerre et traître à la patrie. Mais avant de passer aux actes ils voulurent obtenir au préalable, de la part des puissances de l'ouest, la garantie qu'elles ne profiteraient pas de la subversion pour écraser l'Allemagne ; ils se lancèrent dans de longues négociations secrètes et perdirent du temps. Hitler les devança : les hostilités éclatèrent à l'est, puis à l'ouest... La paix n'était plus à sauver. Il ne restait plus aux conjurés qu'à essayer de détourner de l'Allemagne la catastrophe inévitable. Mais là encore, partagés, manquant d'un véritable chef, ils tergiversèrent. Ce ne fut qu'en 1944, quand la

défaite militaire apparut prochaine, qu'ils renoncèrent aux garanties préalables et « prirent la saine décision de risquer tout d'abord l'action décisive qui devait libérer l'Allemagne de son tyran ». Et ce fut l'attentat du 20 juillet du colonel von Stauffenberg. La Fatalité voulut que le dictateur survécût et que fussent vains les efforts des conjurés militaires. Il fallait que « l'Allemagne bût jusqu'à la lie le calice amer de l'abaissement et du malheur qu'elle subissait par sa faute ».

Toute glorification aveugle des résistants est absente du livre du professeur Ritter. « Nous devons nous garder, dit-il, de faire des grandes figures du mouvement de résistance allemand des héros et des saints. Ils ont été simplement des hommes avec leurs insuffisances, leur manque de perspicacité et leurs inconséquences... » Mais on sent cependant en lui une joie intérieure à penser que ce « mouvement des consciences contre la puissance du mal » se soit produit dans sa patrie. Pour lui le geste de Stauffenberg fut une manifestation de l'esprit de 1813 et de la conviction exprimée par Clausewitz que « la souillure d'une lâche soumission est ineffaçable ». Il est persuadé d'ailleurs que le mouvement de la résistance allemande fut guidé par des « idéaux politiques » et ne tenait pas compte de « prétendus intérêts nationaux ».

Certes Goerdeler fut un idéaliste sincère et songea réellement à un avenir meilleur pour l'Europe ; ses écrits en font foi. Beck lui aussi milita au début pour la paix européenne, mais on est en droit de se demander s'il ne voulait pas surtout, comme ses ardents camarades Oster, Oelbricht, Stauffenberg, éviter que l'Allemagne fût jetée dans des aventures guerrières avant qu'elle ne fût prête, et plus tard la sauver de la catastrophe pour lui réserver de nouvelles possibilités de grandeur et de puissance.

Quoi qu'il en soit, *Echec au dictateur* mérite d'être lu non seulement parce qu'il présente un tableau complet de la résistance allemande contre son oppresseur, mais encore parce qu'il aide à comprendre le destin allemand depuis la chute de la République de Weimar jusqu'à l'effondrement de 1945.

L. KOELTZ

Le Jésus de Jean Guitton. — En donnant à son livre ce titre de *Jésus*, Jean Guitton a d'emblée affirmé son parti pris d'historien objectif et concret, qui entend se tenir à la considération du personnage crucifié à Jérusalem, Pilate étant procurateur de Judée et ne pas laisser diluer son existence en mythe, en idée hégelienne d'un Christ-Humanité, divinisé dans la conscience des hommes. La question est donc posée et c'est celle, en effet, de la foi : Jésus a-t-il existé ? Est-il ressuscité le troisième jour ? Que valent les

témoignages qui affirment son historicité ? Que pèsent les spéculations qui amputent sa biographie du surnaturel ou qui le nient absolument pour le transférer dans un processus de la foi créatrice de son objet ?

Telles sont bien, en effet, les trois voies possibles : ou bien Jésus fut simultanément et absolument vrai homme et vrai Dieu — c'est ce que croient les seuls à qui convienne proprement le nom de chrétiens ; ou bien, ainsi que pensent, de Strauss à Guignebert, les esprits critiques, Jésus a existé comme homme, comme sage, comme prophète et c'est l'astuce ou la crédulité de ses disciples qui ont surnaturalisé son destin, divinisé l'idée de sa personne ; ou bien — interprétation qui convient bien à certaines tendances de l'esprit moderne et que défend aujourd'hui Bultmann — sur l'idée d'un homme dont l'existence historique est à peine connue la fonction fabulatrice a construit un mythe qui est en même temps *historique* puisqu'il fait événement dans l'histoire et *divin* puisqu'en lui s'incarne une aspiration religieuse qui a rapproché l'homme de Dieu et transformé le monde.

Avec tout ce qu'on lui connaît de subtilité, d'honnêteté intellectuelle, de vaste information, de talent, de charme, Jean Guitton évolue entre ces exégèses contrastées. Philosophe catholique et qui plus est disciple de M. Pouget, il ne peut être que pour l'historicité de Jésus-Dieu ; mais en entremêlant le discours et le dialogue, l'analyse rigoureuse et la méditation cordiale, il entre dans l'esprit de l'adversaire, donnant ses raisons avec force et les tournant avec douceur, pour en découvrir les faiblesses avec une satisfaction discrète et que l'on dirait désolée. Et certes il a raison de dire que les esprits critiques, en naturalisant l'histoire de Jésus, la rendent plus vraisemblable, mais en transportant l'invraisemblance sur le fait que, de cet épisode ordinaire et insignifiant du passage du prophète en Judée, un événement historique aussi vaste et profond que le christianisme ait pu surgir.

Inversement les partisans de l'explication mythique satisfont d'abord ensemble les exigences rationnelles et religieuses de l'esprit, mais ils se heurtent à la difficulté de concilier l'invention du mythe avec les éléments historiques reconnus dans l'Évangile et à celle d'expliquer l'énorme distance, franchie en si peu d'années, entre un fait-divers de Jérusalem et un mythe qui conquiert le monde. Raisonnant sur la valeur et la nature des témoignages on reprochera peut-être à Jean Guitton d'avoir établi ses comparaisons entre l'histoire de Jésus et celle de personnages purement historiques (Napoléon, Jeanne d'Arc) en évitant les analogies entre les origines du christianisme et celles des autres religions. Certains, aussi, auront pu se choquer en lisant qu'il n'est de saints que du Christ ou qu'un déiste « équivaut pratiquement à un athée » — expressions qui, trop littéralement prises, pourraient désespérer ceux qui ont la religion du Père sans avoir eu la grâce d'accéder à celle du Fils. Au total, ouvrage considérable, chargé de réflexions utiles pour les croyants qui y prennent conscience des dimensions essentielles et du

paradoxe tragique de leur foi, et pour les incroyants qui y constatent qu'à un certain niveau de réflexion philosophique et critique l'option de la foi n'exclut nullement une attitude rationnelle de l'esprit.

P.-H. SIMON

Le Théâtre de Kleist. — On a beaucoup reproché à Goethe son incompréhension des artistes romantiques : Hölderlin, Kleist, Beethoven, Weber, Schubert n'ont pas trouvé grâce à ses yeux. C'est que Goethe voyait en eux ce qu'il haïssait le plus au monde, la maladie, le désordre, l'extravagance et la folie. Toute la volonté olympienne de sa vie recevait un démenti en face de ces génies pathétiques : il se sentait menacé dans les sources mêmes de son existence et de sa gloire. Comme il n'était pas un saint, il les écarta d'un revers de main.

« Encore ces maudits monstres... » s'écrie-t-il en jetant au feu *Catherine de Heilbronn*. Il avait répondu à Kleist qui lui envoyait avec sa *Penthésilée* son admiration fervente et son dévouement : « Je n'ai point encore réussi à me lier d'amitié avec votre Penthésilée. Elle est d'une race si bizarre et se meut dans une contrée si étrange qu'il me faut du temps pour me familiariser avec l'une comme avec l'autre. » Il fait surtout grief à Kleist de vouloir instaurer un « théâtre invisible », c'est-à-dire un théâtre dont le sujet réel est différent de l'action qu'on représente sur la scène.

Rien de plus délicat que de déterminer la signification des drames de Kleist et la volonté de l'auteur : dans le *Prince de Hombourg*, Kleist veut glorifier l'idéal militaire prussien et il nous présente un soldat qui désobéit pour vaincre et qui s'abandonne au désespoir ; dans la *Bataille d'Hermann*, pour exalter le patriotisme et les vertus germaniques, Kleist ne trouve rien de mieux que de montrer le héros national triomphant par la ruse. Dans les deux cas, il se sert de moyens les plus contraires au but qu'il se propose.

La conception des caractères révèle quelque chose de non moins ambigu. Catherine de Heilbronn se conduit comme une prostituée et c'est un ange du ciel. On ignore si Penthésilée agit par cruauté ou par amour, par vengeance ou sous le coup du délire ; on ne sait pas davantage de quel crime sa mort est l'expiation. Est-ce pour avoir enfreint la loi des Amazones en s'éprenant d'Achille ? Est-ce pour avoir enfreint la loi de l'amour en faisant déchirer par ses chiens cet Achille qu'elle aimait et qui l'aimait ? N'est-elle qu'orgueil et délire sexuel ? Incarne-t-elle la plus haute expression de la femme amoureuse ?

Notre perplexité s'accroît quand nous lisons sous la plume même de Kleist : « Celui qui aime la petite Catherine ne peut trouver Penthési-

lée tout à fait incompréhensible, elles vont ensemble comme le + et le — de l'algèbre, elles sont une *seule et même créature*, conçues seulement dans deux ordres de relations opposées... » Or Catherine représente la douceur, la pureté, la tendresse, la soumission entière devant le mâle qui est à la fois son seigneur, son idole et son salut, tandis que Penthésilée, chienne brûlante aboyant parmi ses chiennes, ne respire que révolte, sauvagerie sensuelle et liberté. Sans doute ces deux personnages illustrent-ils avec éclat les deux extrêmes de la femme allemande amoureuse, mais Kleist va plus loin quand il déclare qu'il s'agit d'une seule et même créature... Créature insaisissable puisqu'elle n'existe que dans des instants exceptionnels : somnambulisme, vertige, délire, transports.

Dans l'excellente étude qu'elle a publiée dans la Collection « Les Grands dramaturges » de l'Arche, Marthe Robert définit l'œuvre dramatique de Kleist comme « le domaine privilégié du malentendu ». L'expression me semble convenir surtout à la première pièce de Kleist, *La Famille Schroffenstein*. Celles qui suivent et qui se trouvent pour la première fois réunies en un volume aux éditions Denoël, méritent plutôt de s'appeler le théâtre de l'ambiguïté. Le bien n'y apparaît pas sous la forme traditionnelle du bien, ni le mal sous l'apparence du mal. La morale est sans cesse remise en question. Les personnages se sentent coupables, ils subissent les conséquence d'une faute et pourtant cette faute n'a pas été commise. Ainsi le procès de la *Cruche Cassée* ne sert à rien puisque la vertu d'Ève est intacte. De même le tribunal de la Sainte-Vehme reconnaît l'innocence de l'accusée sans que l'étrange conduite de Catherine de Heilbronn en soit le moins du monde expliquée. Tous les personnages apparaissent comme des innocents coupables qui expient sans avoir péché, sont grâciés après avoir accompli une faute, comme le prince de Hombourg, ou bien sont perdus sans recours, comme Penthésilée. Ils souffrent tribulations, non pour avoir mal agi, mais pour avoir agi : le mal consiste dans l'action. Le théâtre de Kleist illustre d'une lumière fulgurante une conception du monde où se retrouve l'influence du catharisme albigeois et qui est comme la projection de cette impuissance physique, mentale, nerveuse et spirituelle dont souffrait Kleist. Mais son génie l'a forcé à dépasser cette souffrance et, selon l'expression de Nietzsche, « à faire de son désespoir le plus profond son espoir le plus invincible ». Cela nous vaut le théâtre le plus singulier, le plus pathétique, le plus révélateur qui se soit manifesté depuis Shakespeare.

Paul Morand a traduit la plus shakespearienne de ces pièces : *Catherine de Heilbronn*, drame chevaleresque. Stephan Geissler s'est chargé de la *Cruche Cassée*, du *Prince de Hombourg* et de *Penthésilée*. De cette dernière œuvre qui est comme le miroir magique du romantisme allemand, rappelons qu'il existe une adaptation de Julien Gracq pleine d'une beauté abrupte et hautaine.

MARCEL SCHNEIDER

Valery Larbaud. — Un des plus grands écrivains de ce siècle, un de ceux qui ont exercé l'influence la plus profonde, vient de mourir. Hélas depuis plus de vingt ans, frappé par une attaque, il était condamné au silence, prisonnier à l'intérieur de lui-même.

Fils du propriétaire de la source Saint-Yorre à Vichy, Valery Larbaud avait fait ses études à Sainte-Barbe-des-Champs (qui devait lui fournir le cadre de *Fermina Marquez*), puis à Louis-le-Grand, voyagé dans toute l'Europe, et commencé dès vingt ans sa carrière d'écrivain [1]. On le prit d'abord pour un milliardaire, ce n'était qu'un bourgeois aisé et qui finit presque dans la gêne. Son *Barnabooth* a été le point le départ d'un nouveau cosmopolitisme, d'une nouvelle conception du voyage. Ses romans et ses nouvelles, oasis de fraîcheur et de grâce, chefs-d'œuvre de notre prose, sont vite devenus célèbres. (Il faudrait citer *Enfantines, Fermina Marquez, Beauté mon beau souci, Amants heureux Amants, Le Vaisseau de Thésée, le Miroir du Café Marchesi, Une Nonnain*, bien d'autres encore.)

Dans ses essais critiques, il s'est affirmé juge infaillible. Depuis *Ce Vice impuni la Lecture* jusqu'à *Jaune, Bleu, Blanc* et *Sous l'Invocation de Saint Jérôme*, il n'est pas un de ses livres qui ne révèle, dans la prospection du monde littéraire, une pénétration incomparable. Découvreur, il a révélé à la France non seulement maints écrivains étrangers [2] qui lui ont dû une rapide notoriété, mais des auteurs français aussi qu'on avait oubliés ou négligés [3]. Il est impossible aujourd'hui de penser à la littérature sans rencontrer des itinéraires Larbaud.

Cela dit, qui est du dictionnaire, tout resterait à dire. Et sans doute faudrait-il rappeler d'abord les traits essentiels de son caractère et de son esprit. Il fut un des hommes pour qui la sensation du temps qui s'écoule a le moins existé. Sur ce plan il est l'anti-Proust. Du point de vue de la sensibilité il ne s'est jamais dégagé tout à fait de son enfance. Il en a toujours conservé la vivacité de réaction et le sens poétique : aucun effort de plongeur ne lui était nécessaire pour retrouver les souvenirs de ses premières années ; ils étaient aussi présents que les soldats de plomb toujours conservés sur ses étagères. Même annulation du temps

1. Valery Larbaud a publié dans la *Revue de Paris : Poètes modernes* (septembre 1919), *Samuel Butler* (août 1923), 200 *Chambres*, 200 *Salles de Bains* (octobre 1926), *Notes sur Racan* (novembre 1927), *Eugenio d'Ors* (février 1928), *Paul Valéry* (mars 1929), *La Chartreuse de Grenade* (juillet 1932), *L'Art et le Métier* (avril 1933), *Aller en Canada* (août 1934), *Th. Dondey de Santeny* (mars 1935). Sur Valery Larbaud, voir articles de M. Thiébaut de décembre 1932 et décembre 1955.

2. James Joyce, Coventry Patmore, Italo Svevo, Gabriel Miro, Mariano Azuela, Ricardo Guraldes, Eiça de Queiroz.

3. Scève, Heroet, Jean de Lingendes, Patru, Dondey de Santeny.

en littérature : Homère ou Lucien étaient ses contemporains au même titre que James Joyce ou Saint John Perse.

Les émotions d'actualité, celles que livre le journal, lui paraissaient brouiller toutes les perspectives. Aussi détestait-il l'actualité ou plutôt il la refusait. Le souci des affaires courantes devrait être réservé à quelques-uns. Inutile qu'un poète suive jour après jour la marche de la révolution chinoise. Sartre dirait que Larbaud n'était pas engagé, mais il était engagé dans toute l'aventure humaine et n'acceptait pas d'accorder la priorité aux informations de dernière heure qui ne sont ni claires, ni en place.

Il semble qu'il n'ait eu de passion qu'enfant. Petit garçon il se fût tué pour Justine la jeune bergère. Homme je ne suis pas sûr qu'il eût interrompu son travail pour rejoindre une femme à Argenteuil. L'amour à ses yeux ne cessa d'avoir quinze ans ou quatorze : Araceli ou Éliane, et de grandes chevelures déployées sur des fronts enfantins. Comme amoureux passionné il est mort à vingt ans. Mais il ne cessa de vivre les torturantes et merveilleuses et raciniennes émotions d'*Enfantines* (le temps n'existe pas). Ses amants de vingt-cinq ans, Marc Fournier, Lucas Letheil, ne sont que des dégustateurs tendres et volages.

Il avait un sentiment extraordinairement puissant de l'autonomie du moi. D'où un intense besoin de liberté et cette conviction que les hommes n'ont pas tous des « thèmes » communs. Nous sommes singuliers, uniques. Comme il avait du goût pour les métaphores et les symboles il avait créé ma *sérénissime république intérieure*. Le domaine de Valbois était devenu pour lui un *État Libre*. République et état avaient chacun leur drapeau.

A ses yeux les pensées d'un homme composent aussi un pays. Il parle du pays Rabelais, du pays Tacite. Il nous laisse le pays Larbaud, clair et léger. Installé en lui-même, dans sa bulle, il était de tempérament journalintimiste. Il a été le praticien le plus sûr du monologue intérieur inventé par Edouard Dujardin — et en a assuré l'universel succès. Même quand il n'emploie pas cette forme, le rythme du monologue intérieur est celui de ses écrits. Langage du pays Larbaud.

La vivacité des impressions d'enfance restant pour lui le climat d'un paradis perdu, il travaillait à la faire renaître en lui par des découvertes. Et d'abord celles du voyage. Il aimait le grand souffle d'air frais que vous jette au visage une ville inconnue, la brassée d'images neuves que vous livre Alicante ou Chelsea pour la première fois révélées. Et surtout de se sentir neuf en cette nouveauté. Le voyage était pour lui la jouvence du dépaysement. Joie de devenir un autre soi-même, *de vivre danoisement dans la douceur danoise*. Il a rêvé d'écrire, après des livres de voyage, des livres de séjour, puis n'y a plus songé. Fanée la jeunesse d'une première impression, il pensait Londres à Tolède, Tolède à Londres, et cherchait la Tamise dans le Parc Montsouris. Il

fallait qu'un air d'ailleurs vînt tonifier les lieux que commençait d'obscurcir l'habitude.

Il avait la passion du style, du langage « *honneur des hommes* », aimait une belle page de prose ou un poème comme une maîtresse. Il a su parler de ses découvertes littéraires (qui relayèrent les autres) avec autant de grâce que des jeunes filles ou des paysages. Il y avait un peu de littérature dans ses amours, il y eut beaucoup d'amour dans ses *essais* littéraires, même lorsqu'il parlait technique. Il écrivait en espagnol, en anglais, lisait couramment le grec, l'italien, l'allemand, le latin, s'émerveillait des joies goûtées en apprenant le portugais. Sur son cosmopolitisme littéraire s'étayait sa passion pour l'Europe, mère des lettres. Le nationalisme agressif lui faisait horreur ; il chérissait les petits pays : Saint-Marin, Liechtenstein, qui lui semblaient protéger la liberté de l'homme, et rêvait d'une sorte de Saint Empire européen. Il avait intellectuellement l'esprit aristocratique, n'eût rien opposé aux intentions qui animent les *Pléiades* de Gobineau et songeait sans cesse aux élites comme à des oasis. Son art de traverser les siècles avait vivifié en lui le mot *prince*. Il note dans son journal à propos d'une conversation avec un ami : « *Occupés de propos que seule l'élite des princes* (*François Ier et semblables*) *aurait pu suivre avec intérêt.* »

Il n'écrivait jamais que pour son plaisir et vécut toujours pour les plaisirs. Mais ses plaisirs furent surtout d'esprit et devinrent vite ceux d'un bénédictin. Adolescent il avait déjà pleinement conscience de vivre sur un double plan : la réalité, la littérature. Un document inédit étale sur deux colonnes et sur vingt ans ses aventures et ses lectures, l'agrément des unes se mêlant au charme des autres. Quand sa santé et ses goûts le maintinrent plus longtemps enfermé dans sa « *cabine à bord du navire d'argent* » (sa bibliothèque de Paris), il ne demanda plus son bonheur qu'aux souvenirs et aux lettres, mais ce bonheur resta aussi vif, aussi léger, aussi jeune qu'au temps où il contemplait Eliane ou flânait à Thérapia.

On a tendance à voir en lui à la fois un « riche amateur » et l'inimitable dégustateur et animateur d'une époque paisible et heureuse à jamais disparue. Aussi parmi ceux qui l'admirent en est-il qui le jugent à jamais coupé du présent. Il me semble au contraire conserver tous ses pouvoirs comme inventeur d'un art de vivre qui protège la liberté absolue du moi et demande à l'art le bonheur des nécessaires évasions. Pour nous sa place parmi les écrivains de ce siècle fut une des premières et beaucoup pensent déjà que les vrais lettrés, pour user d'une expression par lui nettoyée de tout pédantisme, ne cesseront, d'âge en âge, de célébrer en son honneur cette sorte de culte amical et silencieux dont un Stendhal est aujourd'hui l'objet.

MARCEL THIÉBAUT

Politique intérieure. — Il y a deux façons de commenter la politique. L'une consiste à annoncer, passé un certain délai, que l'existence du Gouvernement ne tient plus qu'à un fil, que les remplaçants sont à pied d'œuvre. Dès lors, tout est occasion de chute. L'autre méthode se fonde sur l'examen du calendrier. Il s'y trouve toujours quelque obligation internationale peu propice à l'ouverture d'une crise ministérielle.

Pessimisme dans le premier cas. Optimisme dans le second. Mais rien n'empêche de combiner les deux opérations.

Si nous prenons le calendrier, il est certain que M. Guy Mollet a du champ devant lui. Fin février, il est à Washington. C'est la reprise de contact franco-américaine à l'échelon gouvernemental. Au retour, après un crochet à Ottawa sur invitation canadienne, il signe les traités d'Euratom et de marché commun européen. Fin mars, c'est le tour de notre allié britannique d'aller outre-Atlantique passer l'éponge sur quelques malentendus. Ce n'est pas le moment, pour nous, de gaspiller notre crédit extérieur en faisant preuve, à l'intérieur, d'un coupable défaut d'esprit de suite. Un peu plus tard, du reste, nous recevons à Paris les souverains anglais. Pas question, alors, de retomber dans nos petites combinaisons de groupes. Et pas davantage à la veille du grand voyage du président de la République aux États-Unis, ce qui nous reporte bien au-delà de Pâques et peut-être à la Trinité !

D'un autre côté, si nous considérons les faits et dits récents du Palais-Bourbon, l'avenir s'annonce sous des auspices moins quiets, sans être toutefois dangereusement houleux. Voyons d'un peu plus près :

Politique proprement dite : les Indépendants sont fort mécontents parce que les socialistes — c'est une vieille habitude — casent leurs amis partout. Les Républicains populaires commencent à ouvrir l'œil. Ils n'aiment pas apprendre que M. Ramadier voudrait toucher à la législation familiale. Pour les radicaux, c'est une tout autre affaire, que voici :

Ils se sont aperçu que leurs divisions (radicaux mendésiens se partageant en trois tronçons dans les votes importants, radicaux exclus du type Edgar Faure et réfugiés au R.G.R., radicaux dissidents de la tendance orthodoxe Queuille-Morice) amenuisaient terriblement leur influence. N'est-on pas allé jusqu'à avancer qu'un parti radical uni, donc fort, aurait repris en main depuis longtemps la majorité de l'Assemblée ? Toujours est-il que des remous profonds se sont produits dans les rangs desdits mendésiens. On a vu plusieurs fédérations tendre des perches aux dissidents. Et ceux-ci de répondre : c'est souhaitable, en effet, mais pas avec M. Mendès-France. Restait à savoir ce que ce dernier en pensait. Le comité exécutif du 15 février a donné une idée de ce que serait, fin mars, le congrès extraordinaire. A ceux qui pensent à redonner

sa cohésion au parti pour mieux affronter les prochaines élections sénatoriales et cantonales, et qui redoutent de se voir entraîner vers quelque néo-progressisme sous la coupe de M. Mendès-France, ce dernier répond : vidons l'abcès, imposons au groupe la discipline de vote, condamnons solennellement la politique algérienne de M. Guy Mollet, exigeons le départ de nos ministres. Et suive qui voudra les brebis égarées !

Algérie : l'obstacle de l'O.N.U. écarté, la déclaration d'intentions faite en janvier par le président du Conseil prend valeur d'engagement international. Mais l'accord des groupes de la majorité est loin d'être fait, bien que les socialistes aient affirmé que pour eux c'était un bloc, à prendre ou à laisser.

Economie et Finances : c'est ici que les difficultés sont les plus grandes. L'indice des prix est un trapèze volant sur lequel M. Ramadier commence à s'essouffler. Heureusement pour lui, l'Assemblée trouve toujours à s'occuper de-ci de-là. La fièvre aphteuse était à l'ordre du jour l'autre semaine : les consciences sont en paix.

MARCEL GABILLY

CHRONIQUE DES LIVRES

LES JOURNAUX DE VOYAGE D'HERMAN MELVILLE

(Gallimard)

Lorsque Melville mourut, en 1891, c'était depuis longtemps un auteur oublié. Ce n'est guère qu'aux environs de 1920 que les Américains commencèrent à le considérer comme un de leurs classiques, et vers 1940 que la France « découvrit » à son tour Moby Dick et Typee. La maison Gallimard qui s'est honorée en publiant une dizaine d'œuvres de Melville, nous offre aujourd'hui ses « Journaux de Voyage », traduits par M. Francis Ledoux : journaux inédits jusqu'à ce jour en France. Les voyages dont il s'agit sont ceux que Melville fit en Angleterre et à Paris en 1849, en Moyen-Orient et dans l'ouest de l'Europe en 1856-1857, et de Boston à San Francisco, via le cap Horn, en 1860. Les notes que prenait l'auteur n'étaient pas originairement destinées à la publication. Aux Etats-Unis même, le second de ces Journaux n'a d'ailleurs vu le jour qu'en 1935, et le premier en 1948. Ce sont de beaucoup les plus intéressants. Ils contribueront à faire connaître un grand écrivain dont la personnalité reste, à beaucoup d'égards, énigmatique.

P. F.

VIE ET MŒURS DES ANTHROPOÏDES

par Maurice Mathis *(Payot)*

Ce volume de la *Bibliothèque scientifique* consacré aux singes anthropoïdes n'est pas seulement une compilation livresque ; le docteur Mathis y ajoute ses observations personnelles faites au cours de longs séjours coloniaux ou lors de missions au Cameroun et au Congo Belge. Il a participé à la capture de gorilles et a visité le fameux « sanctuaire » de gorilles du Parc National Albert.

La description du gorille, de l'orang-outang, du chimpanzé se complète par l'étude de leur comportement. Ouvrage vivant et attachant.

A. T.

(Suite de la chronique des livres page 169.)

★ ★ CHRONIQUE DES LIVRES ★ ★

LA BIBLE ARRACHEE AUX SABLES

par Werner Keller *(Amiot-Dumont)*

Après « La Bible a dit vrai » de sir Charles Marston (Plon), voici « La Bible arrachée aux sables » de Werner Keller (traduit de l'allemand par M. Muller-Strauss, Editions Amiot-Dumont). Ces deux livres procèdent de la même idée : les progrès immenses qu'ont fait l'archéologie et l'épigraphie, au Moyen-Orient, depuis un demi-siècle, permettent d'affirmer que la Bible est — toute considération sur son caractère de Livre Sacré mise à part — une relation d'événements qui se sont réellement produits. Pour illustrer sa démonstration, sir Charles Marston avait fait choix d'un certain nombre d'épisodes particulièrement bien connus de lui : il a participé lui-même, par exemple, aux fouilles de Jericho. L'ouvrage de Werner Keller se présente plutôt comme un récit continu, où l'histoire des peuples d'Israël, telle qu'elle nous est contée dans l'Ancien Testament, depuis Noé jusqu'aux Macchabées, s'entremêle avec celle des recherches scientifiques qui la corroborent. Sujet inépuisable et passionnant. A ceux qu'il intéresse, on ne saurait trop recommander aussi l'admirable « Atlas de la Bible », publié en Belgique aux éditons Elsevier, et dont l'auteur, exégète de profession, est le R. P. Grollenberg, ancien professeur à l'Ecole Biblique de Jérusalem.

P. F.

OUVERTURE POUR UNE DISCOTHEQUE

par Roland de Candé *(Éditions du Seuil)*

Les éditions du Seuil font paraître une nouvelle collection musicale qui a nom : « Solfèges ». Quoique de petit format, ces livres sont bondés de photographies, reproductions de lettres et manuscrits souvent inédits.

Ont déjà paru un « Couperin » de Pierre Citron, un Schumann de Boucourechliev, un très séduisant « Ravel » de Yankelevitch, enfin le dernier : *Ouverture pour une discothèque* de Roland de Candé, lequel, sans pédanterie, renseigne sur presque tout des origines de la musique : « Ce livre, précise-t-il, est destiné à tous ceux qui aiment la musique, collectionnent les disques et se dirigent à tâtons dans un monde de chefs-d'œuvre, sans avoir le temps de préparer leur itinéraire. »

Bel itinéraire, en vérité, que nous propose Candé. Après les origines de la musique, le Moyen âge, la Renaissance sont survolés, indiquant les grands courants musicaux qui se préparent, puis ce sont du XVIIe siècle à nos jours les musiciens célèbres, ou plutôt leurs œuvres, car l'auteur se défend d'avoir consenti aux redites des biographies que l'on trouve dans toutes les histoires de la musique. Tout l'essentiel est dit avec une grande clarté et beaucoup de science cachée. Il y a des tableaux synoptiques mêlant les rois, les peintres aux musiciens, et situant admirablement les œuvres dans leur époque. Travail extrêmement soigné où tout est examiné même la description des instruments. D'autres chapitres (les notes sensibles) sont consacrés au folklore musical, aux chanteurs. « Du goût et des couleurs » est une petite anthologie des critiques (quelques-uns célèbres) qui se sont trompés sur les jeunes compositeurs ! Surtout profitable aux critiques d'aujourd'hui !

HÉLÈNE JOURDAN-MORHANGE

A LA CONQUETE DES ETOILES

par Pierre Rousseau *(Hachette)*

Le ciel étoilé et la loi morale, associés depuis Kant, ont chacun leurs amateurs. Ceux du ciel étoilé sont bien favorisés depuis quelques années : une suite incessante de découvertes est venue bouleverser les conceptions anciennes de l'univers et, chaque soir, le soupir de l'Ecclésiaste : « Rien de nouveau sous le soleil », trouve son démenti sous la coupole de nos observatoires.

Dans son dernier livre, Pierre Rousseau, bien connu des lecteurs de cette revue, expose, avec sa maîtrise accoutumée et une remarquable clarté, le dernier état des connaissances en matière stellaire. Ici, les cieux se trouvent raconter les progrès de nos moyens humains, et il n'est pas de

plus passionnante histoire. Qu'on se rassure, cette histoire n'a rien d'austère. Vue par l'astronome, la voûte céleste ne perd rien de sa poésie. Au contraire, le plus saisissant des aspects qu'ait jamais revêtus la réalité métaphysique, à se doubler de l'interprétation savante qu'en parvient à donner le microbe pensant, gagne une profondeur qui force le rêve et la réflexion aux limites extrêmes où ils se confondent peut-être.

J. S.

LA MEILLEURE PART

par Philippe SAINT-GIL *(Robert Laffont)*

LE public a fait, ces dernières années, grand accueil aux récits d'alpinistes, de navigateurs solitaires et d'explorateurs. Voici un ouvrage qui devrait leur faire éprouver des sensations du même ordre : l'épopée des constructeurs de barrages.

Un livre combien différent, pourtant ! Loin de se livrer, pour la galerie et sans utilité humaine, à des exploits gratuits, les héros de cette histoire sont des ingénieurs qui, pour donner au monde l'énergie, luttent tout le long de l'année contre la montagne, contre le torrent, contre le vertige, la maladie, la bureaucratie aussi. L'auteur ne les fait pas vivre dans un roman : il se contente de les jeter tels quels dans son texte, avec leur langage, leurs émotions, et leur passion exclusive pour cette grande muraille qui se dresse peu à peu devant eux. Un beau livre, écrit en clair français et digne de son sujet.

P. R.

LES MEMOIRES DE LA DUCHESSE DE WINDSOR

(Del Duca)

APRÈS le duc de Windsor lui-même, celle qui fut tour à tour mariée à Will Spencer, officier de marine américain, puis à Ernest Simpson, gentleman britannique, avant d'épouser l'ex-roi Edouard VIII d'Angleterre, publie ses mémoires.

Un pareil ouvrage aura du succès dans les pays démocratiques où ce qui touche à la vie des Cours et, au temps présent, à celle de la Cour d'Angleterre, satisfait — dans les « masses » — un besoin de poésie diffus, mieux et plus durablement que ne peuvent faire les élus du peuple.

Il faut ajouter en l'espèce que l'aventure de cette jeune fille de la bourgeoisie américaine, sans grande fortune, énergique et gaie, qui a les vertus et sans doute les défauts de sa race et qui dans son livre, sans s'abaisser jamais à des confidences indiscrètes, ne cache rien des nombreuses traverses d'une vie qui lui a été parfois rude avant cette union avec celui qui, à la veille de son mariage, était encore roi d'Angleterre, a de quoi occuper les imaginations. Aussi bien Wallis Warfield a-t-elle réussi cette tâche toujours malaisée : rendre un homme heureux. Ce n'est pas nous qui le disons. C'est le duc de Windsor lui-même qui l'assure.

S. DE LA BAUME

SOUS LA LUMIERE BLANCHE

par le Docteur OBY *(Fasquelle)*

L'AUTEUR est un grand chirurgien suisse, inventeur de la lobotomie et de la trépanation sous-occipitale, alpiniste passionné, non-conformiste déclaré et homme au franc-parler. On juge de ce que peuvent donner pareilles qualités dans un livre de souvenirs. Car il s'agit ici, non d'un roman comme nous en avons tant lu, mais d'un bilan coupé d'anecdotes, écrit avec une honnêteté et un courage qui feront frémir certains médecins. Sous une plume pleine de vigueur et d'esprit, la chirurgie fait ici son autocritique, entremêlée de récits parfois pathétiques. Rendons grâce à un éminent spécialiste d'avoir tout sacrifié au culte de la vérité.

P. R.

NOTES INTER-ARTICLES

Dictionnaires, p. 89. — *L'Autobiographie*, par Jean-Charles PICHON, p. 89. — *Les Journaux de voyage*, d'Herman MELVILLE, p. 168. — *Vie et Mœurs des Anthropoïdes*, par Maurice MATHIS, p. 168.

(Croquis et dessins de Brian, Christian Bérard, Krol, Graul Sala, Malcles, Claude Tolmer, Livia Dubreuil, Pierre Dubreuil, Decaris, Paul Bral, et R. Caillaux.)

IMP. CHAIX. 20, RUE BERGÈRE, PARIS. — 302-J 5-2-57.

GRASSET

Vient de paraître :

JEAN GUEHENNO

La foi difficile

Journal d'un homme de 60 ans

« Cahiers verts » ..... 585 fr.

GUY CHASTEL

J.-K. Huysmans et ses amis

Documents inédits

In-16 Jésus ..... 930 fr.

PAUL GACHET

Lettres impressionnistes

au Dr Gachet et à Murer

In-16 Jésus, illustré, couverture en couleurs ..... 990 fr.

PIO BAROJA

Les inquiétudes de Shanti Andia

Traduit de l'espagnol par Georges PILLEMENT

Collection « Climats » dirigée par André MAUROIS

In-16 Jésus ..... 750 fr.

JEAN-PIERRE GIRAUDOUX

Le mauvais charme

In-8° Couronne ..... 585 fr.

JEANNE DANEMARIE

Catherine de Longpré

Au Canada avec une héroïque missionnaire de seize ans

Préface de HENRY BORDEAUX *de l'Académie française*

et avant-propos du R. P. A. de PARVILLEZ

In-8° Couronne ..... 585 fr.

J U L L I A R D

GEORGE A. RUBISSOW

LES CLÉS DE LA VIE

Un livre fort :

★ *parce qu'il résume une sagesse millénaire;*
★ *parce qu'il apporte une leçon de patience, de courage et d'efficacité dans la vie quotidienne;*
★ *parce qu'il ouvre des perspectives nouvelles sur un avenir meilleur.*

1 vol. : 780 fr.

Cahiers de la Compagnie
MADELEINE RENAUD - JEAN-LOUIS BARRAULT

ANTHOLOGIE POÉTIQUE DU COMÉDIEN

cahiers XVIII-XIX

Poèmes connus et poèmes inconnus choisis et présentés par Madeleine Renaud - Jean-Louis Barrault et leur compagnie à la Télévision française

1 vol. relié : 780 fr.

RJ

vient de paraître

grandes découvertes du XXe siècle

sous la direction de L. LEPRINCE-RINGUET, de l'Académie des Sciences.

Tout ce qu'il faut savoir pour être au courant de l'extension des connaissances humaines et des progrès de la Technique, exposé par d'éminents spécialistes en une langue accessible à tout homme cultivé.

616 pages, 100 hors-texte en noir et en couleurs, 250 dessins et schémas : 2 750 F (t. l. incl.).

chez tous les libraires et **LAROUSSE**

ANDRÉ MAUROIS
de l'Académie française

LA FRANCE CHANGE DE VISAGE

L'AIR DU TEMPS
Collection dirigée par Pierre Lazareff

nrf

TRAGÉDIE FANTASTIQUE

LA VIE DE
LOUIS II
DE
BAVIÈRE
PAR
D. CHAPMAN-HUSTON
HACHETTE

L'Émission
DIVERS ASPECTS DE
LA PENSÉE CONTEMPORAINE
expose
LA DOCTRINE MAÇONNIQUE
Mais,
Le livre
LE SYMBOLISME
DU DEUXIÈME SURVEILLANT
dévoile
SON CARACTÈRE MORAL
Alors,
LISEZ-LE DONC...

188 pages 21,5 × 16,5 belle présentation
(Ouvrage d'érudition - Tirage limité.)

Vente en Librairies générales de progrès et de nouveautés, ou directement par :
C. BRODBECK - Boîte postale 66 à Paris-XXe
Mandat 1.500 francs - C. C. P. 14261-85 PARIS
Aucun envoi contre remboursement

LES ANNALES

Sommaire de Mars

DANIEL-ROPS
de l'Académie française
Aménophis IV,
le Pharaon qui fit une révolution

JACQUES CHARON
Sociétaire de la Comédie-Française
Les femmes légères au théâtre,
de Molière à Sacha Guitry

LUCIENNE SCHEID
Avocat à la Cour
Ancien secrétaire général adjoint
du Congrès international de Criminologie
La femme et l'enfance délinquante

RENÉ LALOU
Visages de l'amour

79, bd St-Germain - PARIS-VIe
Le numéro : 85 francs

J. LUCAS-DUBRETON

L'AGE D'OR
DE LA
RENAISSANCE ITALIENNE

Une époque féroce, mais aussi une floraison de merveilles

Un volume : 700 fr.

YOUKI DESNOS

LES CONFIDENCES DE YOUKI

avec des dessins inédits de
FOUJITA et ROBERT DESNOS

Un témoignage vivant et savoureux sur Montparnasse

Un volume : 950 fr.

ROBERT DE LA CROIX

LES CONQUÉRANTS
DE L'ANTARCTIQUE

Un surprenant roman d'aventures vécues

Un volume : 650 fr.

LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD - PARIS

LES ÉDITIONS MONTAIGNE

AUBIER, éditeur
13, QUAI CONTI
PARIS-VI°

annoncent
une nouvelle collection

LA CHAIR ET L'ESPRIT

Le spirituel et le charnel, ce sont deux aspects complémentaires et inséparables d'un même tout, celui de l'homme. La médecine psychosomatique d'aujourd'hui ne fait que confirmer le vieil axiome : *Mens sana in corpore sano*, en le complétant cependant en ce sens que l'équilibre et la santé de l'âme sont tout aussi indispensables à l'équilibre et à la santé du corps que la réciproque. La nouvelle collection « La Chair et l'Esprit » publiera des œuvres de psychologues, de médecins et de pédagogues tendant à promouvoir l'accord et l'harmonie du corps et de l'âme, le bien-être de l'homme total.

Elle s'adresse en premier lieu aux parents, aux éducateurs professionnels, aux médecins, aux directeurs des âmes, à tous ceux qui, de quelque manière, portent la responsabilité des autres, mais aussi à ceux qui cherchent une meilleure réalisation de leurs propres virtualités.

PREMIERS VOLUMES PARUS :

1. **DE L'ÉDUCATION DU CORPS A L'ÉQUILIBRE DE L'ESPRIT**
par le docteur EHRENFRIED ..... 540 fr.
2. **CLARTÉS ET TÉNÈBRES DE L'AME, Essai de Psycho-synthèse**
par Ignace LEPP ..... 900 fr.

A PARAITRE :

3. **LA PSYCHANALYSE HIER, AUJOURD'HUI ET DEMAIN**
par le Docteur DAVID STAFFORD-CLARK
4. **L'A.B.C. DE LA PSYCHOLOGIE FREUDIENNE**
par le Professeur CALVIN S. HALL

VIENT DE PARAITRE

JULES ROMAINS
de l'Académie française

UNE FEMME SINGULIÈRE

roman

JOSEPH PEYRÉ

UNE FILLE DE SARAGOSSE

roman

LES GRANDES BIOGRAPHIES

LA VARENDE

JEAN BART
POUR DE VRAI

ADRIEN DANSETTE

DESTIN
DU
CATHOLICISME FRANÇAIS

1926-1956

FLAMMARION

LIBRAIRIE STOCK

6, rue Casimir-Delavigne - PARIS-VIe

VIENT DE PARAITRE :

R. PENN WARREN

L'ESCLAVE LIBRE

roman

Traduit de l'américain par J. CHAUFFETEAU et G. VIVIER

Un puissant roman d'amour sous-tendu par le conflit des races

par l'auteur des

FOUS DU ROI

750 fr.

LETTRES

de

KATHERINE MANSFIELD

à

J. MIDDLETON MURRY

* * *

1920-1922

Avec ce tome III s'achève cette correspondance amoureuse, la plus belle des œuvres de Katherine Mansfield.

Un vol. 386 p. : 870 fr.

DÉJA PARUS :

Tome I	1913-1918	690 fr.
Tome II	1918-1919	870 fr.